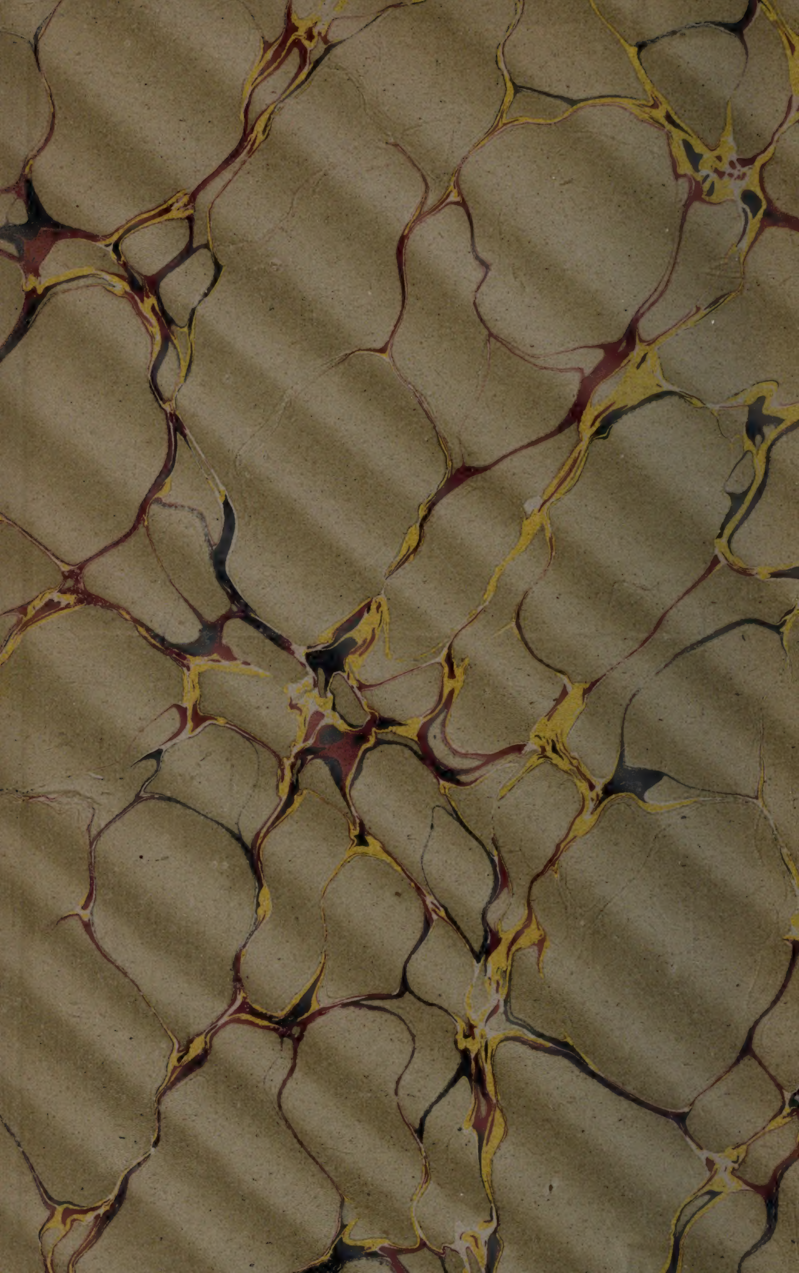
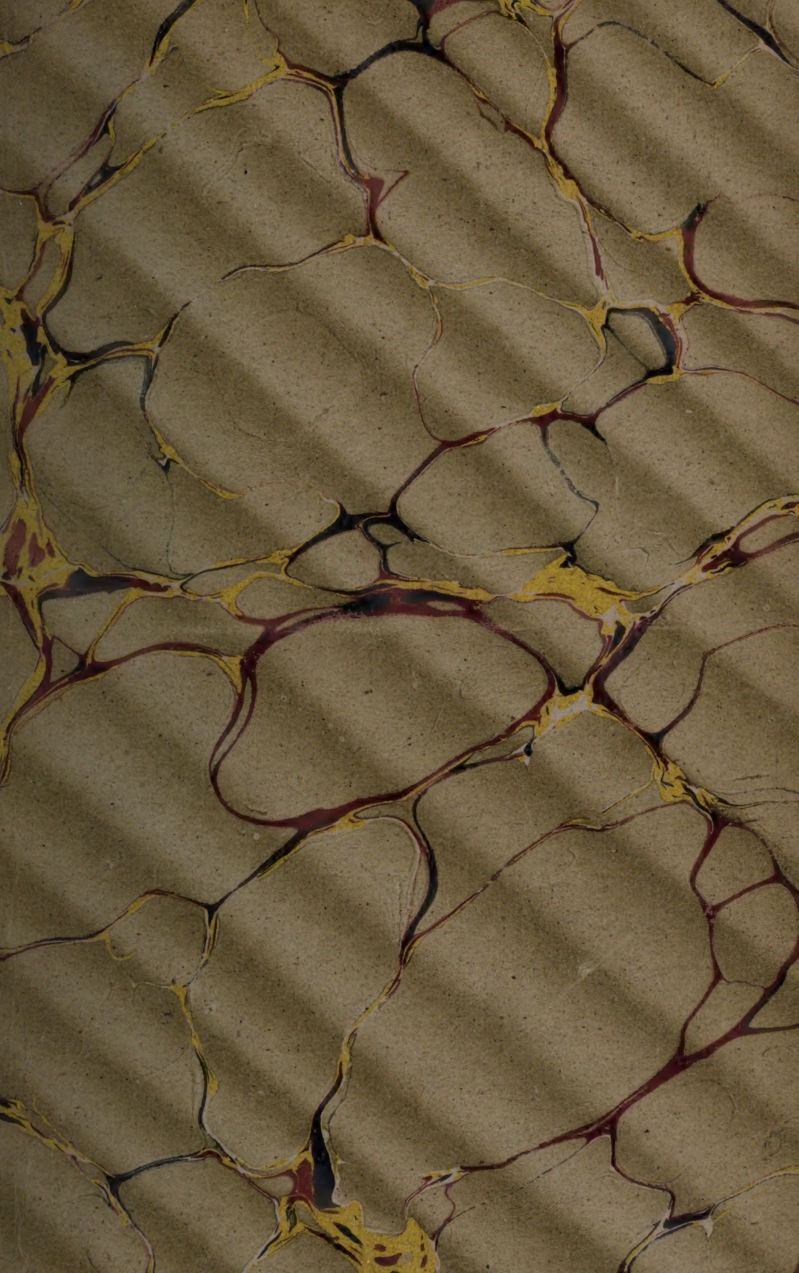






SOUVENIRS

D'UNE INSTITUTRICE ANGLAISE

A LA COUR DE BERLIN

(1909-1914)

OUVRAGES DE TEODOR DE WYZEWA

La Nouvelle Allemagne. — Les Confessions d'un capitaine prussien. — Les principes et les procédés de la « germanisation » polonaise. — La nouvelle âme allemande décrite par des Allemands. — L'armée allemande. — La science allemande. — Les grands précepteurs de la nouvelle Allemagne, etc.
Un volume in-16, 2e édition . . . . 3 fr. 50

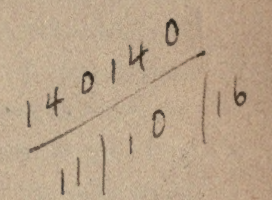
L'Art et les Mœurs chez les Allemands. — Un volume in-16 . . . . 3 fr. 50

SOUVENIRS
D'UNE
INSTITUTRICE ANGLAISE
A LA COUR DE BERLIN

(1909-1914)

TRADUITS PAR T. DE WYZEWA

LE « JEU DE GUERRE » DU COMTE ZEPPELIN.
LE KRONPRINZ ET SA FEMME.
LES GÉNERAUX VON HINDENBURG, VON KLUCK,
VON BERNHARDI. — HERR DERNBURG.
LA FAMILLE KRUPP, etc.



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1915

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ
10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER
DE HOLLANDE VAN GELDER

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

L'institutrice anglaise anonyme dont on va lire les curieux *Souvenirs* nous avertit elle-même, dès ses premières pages, des scrupules infiniment honorables qui non seulement lui ont interdit de nous révéler le nom et la qualité véritables des parents de ses petits élèves, mais qui l'ont en outre forcée de « renoncer pour un instant, sur ce point particulier, à son respect habituel de la vérité ». A côté des personnages très réels et vivants qui peupleront toutes les pages de son récit, nous la verrons, en effet, introduire dans ce récit un couple princier évidemment imaginaire, — un couple de vagues cousins de l'empereur d'Allemagne qui auraient été, à l'en croire, le père et la mère des trois petits garçons qu'elle avait à instruire. Mais lorsque nous assisterons ensuite, tout au

long du volume, à la manière dont souverains et ministres, généraux et diplomates, rivalisent pour combler de leurs hommages ces trois petits princes, et lorsque nous constaterons de quelle manière l'institutrice anglaise s'est trouvée sans cesse amenée, presque malgré soi, à nous laisser apercevoir l'importance exceptionnelle du rôle politique et social que remplissent les parents de ses susdits élèves, et lorsqu'enfin, par un artifice à la fois ingénieux et naïf, elle nous montrera en toute circonstance ces mêmes parents prenant leur part de toutes les occupations, publiques ou privées, de la famille du Kronprinz impérial d'Allemagne, grande nous sera la tentation de substituer aux figures, trop manifestement fictives, de ses prétendus « patrons » les très authentiques images du fils aîné de l'empereur Guillaume et de sa jeune femme. Après quoi rien ne nous sera plus facile que de nous livrer, pendant tout le cours de notre lecture, à un petit travail de « transposition » mentale, consistant à mettre sur le compte de ce couple authentique du Kronprinz tout ce que nous dira l'auteur au sujet de « ses » princes.

J'ajouterai qu'il m'est, naturellement, impossible de rien garantir de précis touchant l'exactitude des faits énoncés par l'auteur anonyme, mais qu'à plusieurs reprises déjà j'ai eu l'occasion de reconnaître une concordance parfaite entre telles ou telles de ses affirmations et d'autres témoignages d'une autorité indubitable, publiés ultérieurement ou encore inédits. Aussi bien l'ouvrage entier m'a-t-il toujours semblé pénétré d'un accent de simple et droite franchise qui en constitue même, à mes yeux, l'un des plus vifs attraits, et qui lui a permis de se placer dès l'abord, dans son pays, au premier rang des documents historiques concernant ce que l'on pourrait appeler « l'avant-guerre » à la Cour impériale d'Allemagne.

T. W.

UNE INSTITUTRICE ANGLAISE
A LA COUR DE BERLIN

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION. — L'ENGAGEMENT. L'ARRIVÉE AU CHATEAU DE X.

Par une coïncidence singulière, je me suis trouvée emprisonnée dans un château des bords du Rhin, le 31 août 1914, exactement cinq années après le jour où je m'étais engagée à instruire dans la pratique de la langue anglaise les enfants du maître princier de ce même château. Pendant les quatre premières de ces cinq années, j'ai vraiment rempli de mon mieux tous les devoirs de ma charge professionnelle. Plus tard, pendant la dernière année, et jusqu'au moment de la déclaration de guerre, ma conduite s'est inspirée de motifs nouveaux, et qui ne relevaient plus simplement de l'ordre

professionnel : mais ce changement résultait de ce que j'avais cru nécessaire de placer mon devoir envers mon pays au-dessus de mes obligations envers la famille d'un prince allemand. Ce prince et sa femme étaient mes « patrons » ; ils avaient en moi une confiance entière ; et aujourd'hui encore je ne suis pas absolument certaine d'avoir agi ainsi qu'il convenait. Tout ce que je sais, simplement, c'est que je me conduirais exactement de la même façon si j'avais à recommencer la même expérience.

Peut-être aussi trouvera-t-on que je ne devrais pas écrire la relation présente de ce que j'ai pu voir et entendre et deviner touchant les événements de la politique, pendant que j'étais salariée par un prince plus ou moins apparenté à l'Empereur d'Allemagne. Ma seule excuse, cette fois, consistera dans une sincérité aussi complète que pourront me la permettre les convenances de ma situation ; et j'ajouterai tout de suite que cette sincérité ne me sera pas décemment possible pour tout ce qui concerne le nom et la qualité des parents de mes élèves. Car le fait est que le père de ceux-ci et surtout leur mère m'ont témoigné une réelle complaisance même

pendant les derniers mois de mon séjour chez eux, parmi les difficultés, et même le danger, où je me voyais. J'ai conscience de leur devoir une certaine somme de gratitude, tout compte fait, et l'on me pardonnera de ne pas suivre jusqu'au bout mon respect scrupuleux de la vérité, toutes les fois qu'il sera directement question d'eux, au cours de mon récit.

Mais il n'en va point de même pour les personnages considérables que j'ai eu l'occasion de rencontrer dans leur maison. A ceux-là je ne dois absolument rien, et aussi ne vois-je aucune raison pour déguiser leurs noms. La plupart d'entre eux ont, d'ailleurs, spontanément rejeté le masque pacifique dont ils se recouvraient, et se sont révélés ouvertement les ennemis implacables de l'Angleterre, ou plutôt de toute l'espèce humaine, à l'exception de la partie de celle-ci qui se trouvait subir la « culture » allemande. Ce que j'aurai à dire sur eux ne servira qu'à montrer depuis combien de temps ils portaient en soi ces sentiments hostiles, désormais avérés.

Encore faut-il que, avant de commencer le récit de mes « découvertes » allemandes, j'explique au lecteur de quelle façon il m'est arrivé d'être à même de les faire.

Mon père, un Anglais de bonne famille, avait occupé durant sa jeunesse un petit emploi dans notre service diplomatique à Washington. Il y avait épousé une jeune fille américaine, dont le père, officier de marine, avait beaucoup voyagé autour du monde, et avait eu le privilège de rencontrer notamment, dans ses voyages, le Kaiser actuel avant son avènement au trône, ainsi que le frère de celui-ci, le prince Henri de Prusse. Mon grand-père américain aimait à dire que ses rencontres avec ces deux princes et d'autres personnages intéressants étaient l'effet de sa connaissance exceptionnelle de plusieurs langues étrangères, l'allemand, le français, l'italien et l'espagnol. C'est expressément pour lui plaire que mes parents, dans mon enfance, m'ont donné une gouvernante allemande qui, du reste, m'a toujours été odieuse, tout de même que les choses qu'elle m'enseignait. Je ne soupçonnais pas, à ce moment, les conséquences

qu'auraient, un jour, pour moi, ces leçons détestées : et cependant il n'est pas douteux que c'est à elles que je suis redevable de la principale, ou pour mieux dire, de l'unique aventure de ma vie.

Je n'étais encore qu'une petite fille lorsque les obligations de la carrière de mon père l'ont ramené en Angleterre. Là, quelques années plus tard, je fus envoyée au Queen's College, et j'y ai poursuivi mon éducation jusqu'au moment de la mort de mon père, lorsque j'avais environ dix-huit ans. J'avais perdu ma mère depuis plusieurs années déjà ; et comme, en outre, la mort de mon père m'avait laissée à peu près sans aucun revenu, je me suis mise à l'étude de la sténographie, avec l'espoir de trouver un emploi de secrétaire. Mais des cousins de mon père, qui avaient une certaine influence et des relations nombreuses, m'ont recommandée à un homme d'État américain qui visitait Londres, et qui cherchait une jeune Anglaise pour servir d'institutrice en même temps que de compagne à son unique fille, âgée de quinze ans. Me voilà donc engagée en cette qualité, ce qui m'a donné l'occasion de revenir à Washington, où j'étais née et où j'avais demeuré jusqu'à l'âge de huit

ans. C'est précisément à Washington, quelques semaines après mon arrivée, que j'ai rencontré le prince Henri de Prusse, venu en Amérique pour sa célèbre visite de pacification en 1902, après l'imbroglio de Manille. Le prince se montrait infiniment aimable pour tout le monde, attendu que telle était sa mission expresse ; et notamment il avait témoigné des égards pour les parents de ma jeune élève. C'est par ceux-ci que j'ai été, moi-même, présentée à lui, non seulement en raison de ma connaissance de la langue allemande, mais aussi en souvenir de mon grand-père l'officier de marine, dont on ne manquait pas de mentionner le nom partout où l'on me conduisait, afin de me donner par là une espèce d'importance sociale et mondaine.

Le prince Henri daigna m'accueillir très gracieusement, et même, peut-être par simple politesse, affirma se souvenir fort bien de mon grand-père, « son distingué collègue de la marine américaine ».

— Comment se fait-il que, à la différence de la plupart des jeunes femmes anglaises et américaines, vous connaissiez notre langue allemande ? me demanda le prince.

Je lui répondis que j'avais appris l'allemand dès l'enfance, après quoi je m'étais plu à lire Gœthe et Schiller dans leur texte original. J'ajoutai que, adorant Wagner, j'aurais été désolée de manquer à comprendre un seul mot du chant de ses personnages, lorsque j'écoutais ses opéras.

Ma réponse fut manifestement agréable au prince marin, qui, malgré tous ses airs bourrus, se pique d'être lui-même épris de musique. Il me dit que, contrairement à son frère l'Empereur, il partageait mon admiration pour Wagner; et ceci fut le point de départ d'un entretien assez long, où le prince voulut bien descendre jusqu'à comparer nos goûts artistiques.

Je ne le revis plus, ensuite, qu'après mon retour à Londres. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis notre rencontre à Washington. Étant venu faire visite à Lord X., — l'un de ses anciens amis, — et ayant appris que je remplissais l'emploi de « secrétaire et dame de compagnie » auprès de Lady X., le prince déclara qu'il serait heureux de renouveler connaissance avec moi. L'on me fit venir aussitôt, et j'eus à subir nombre de questions sur les années écoulées depuis notre dernier entretien. Le prince

me sembla considérablement vieilli, et devenu encore plus pareil au tsar Nicolas.

— Comment se fait-il que vous, avec votre admiration pour nos grands hommes, vous ne soyez jamais venue en Allemagne ? s'écria-t-il. Il faut absolument que vous y veniez ! Je sais précisément un emploi qui vous conviendrait à merveille, et vous pouvez être sûre que je m'efforcerai de vous le procurer.

Je hasardai une question sur la nature de cet « emploi », mais le prince Henri secoua la tête :

— Prenons patience ! répondit-il en excellent anglais, avec un sourire plein de sous-entendus. La place n'est pas encore tout à fait mûre !

S'est-il vraiment souvenu de moi après son retour en Allemagne, comme il en a constamment revendiqué pour soi le crédit? Le fait est que, quelques années plus tard, en 1909, une grande dame de l'aristocratie prussienne a écrit à Lady X., comme à une autorité sociale bien connue, pour lui demander si elle ne pourrait pas lui recommander une jeune Anglaise de bonne naissance et de bonne éducation, capable de devenir l'institutrice des enfants d'un certain prince de

la famille impériale d'Allemagne. Ce prince avait deux fils en âge désormais de commencer l'étude méthodique de la langue anglaise, et il y avait aussi dans la maison une petite fille, orpheline et nièce de la femme du prince, qui partageait l'enseignement donné à ses cousins. On préférait que la nouvelle institutrice eût moins de trente ans, parce que la princesse estimait que, seule, une jeune femme avait chance de prendre un intérêt réel aux jeux comme aux leçons d'un groupe d'enfants. De plus, il était indispensable que l'institutrice possédât une pratique assez coulante de l'allemand, attendu que maintes personnes de la maison du prince ne comprenaient que peu ou pas du tout l'anglais.

Les circonstances voulaient que, tout juste à ce moment, des motifs d'ordre personnel m'eussent inspiré le désir de m'éloigner de Londres; et déjà même j'avais dit à Lady X. mon intention de renoncer à l'emploi que j'occupais chez elle. Rien encore, cependant, n'avait été décidé, bien que j'eusse vaguement le projet de retourner en Amérique. Les choses en étaient là, lorsqu'un jour Lady X. me demanda si je ne con-

sentirais pas à prendre pour moi la proposition de la dame allemande.

La pensée de la responsabilité d'un pareil emploi, et celle aussi de la qualité particulière des personnes que j'aurais à fréquenter ne laissèrent pas de me causer d'abord un certain effroi. Mais les instances affectueuses de Lady X. réussirent enfin à me persuader. Si bien que je fus recommandée par elle de la façon la plus chaude, et que, après un certain nombre de ces formalités dont j'allais bientôt découvrir l'importance singulière dans les moindres détails de la vie allemande, sa recommandation obtint l'effet voulu. Dès le mois suivant, il me fallut me mettre en route vers l'Allemagne, seule et pleine d'appréhensions touchant l'avenir.

J'avais eu à entendre, avant mon départ de Londres, mille et mille histoires touchant les parents de mes futurs élèves. Chacun, autour de moi, avait à me dire quelque chose d'agréable ou de déplaisant, par manière de préparation ou d'avertissement, sur le seuil de l'existence nouvelle qui s'ouvrait devant moi. Mais tous ces récits étaient

si contradictoires que je résolus de n'en croire aucun. Mieux valait attendre la connaissance directe du prince et de la princesse, sans autres renseignements préalables que ceux que m'offrait l'*Almanach de Gotha*. Ce précieux volume me révélait que mes hôtes princiers étaient encore jeunes; que la princesse était en partie d'origine étrangère, et pouvait se targuer d'une succession d'ancêtres plus longue même que celle des ascendants de son mari; que celui-ci occupait dans l'armée un rang très élevé, surtout pour un homme de son âge; et enfin que le couple princier possédait un palais à Berlin, un autre à Potsdam, un château dans la Forêt-Noire, et un second château sur les bords du Rhin.

Au moment même où j'allais quitter Londres, je reçus un télégramme qui m'annonçait un changement dans mes instructions précédentes. Tandis que celles-ci m'enjoignaient de me rendre à la résidence d'été ordinaire du prince, l'ordre nouveau me donnait pour destination le susdit château des bords du Rhin. Une maladie contagieuse avait éclaté à Potsdam, et l'on s'était empressé d'en éloigner mes futurs élèves. Le changement, d'ailleurs, n'avait rien pour me

déplaire. Il abrégeait sensiblement la durée de mon voyage, et la perspective d'un château sur le Rhin attirait mon imagination par sa couleur et son parfum romantiques.

Il était environ quatre heures de l'après-midi lorsque j'arrivai à la gare la plus voisine du château. Une automobile grise m'y attendait, dûment blasonnée, une ample et commode calèche avec des sièges moelleux et une rangée de fenêtres occupant toute la partie supérieure du coupé, sans en excepter même l'arrière. Simplement, on avait eu la précaution de recouvrir toutes ces fenêtres d'un léger treillage, de manière à éviter que, si une vitre se brisait, des éclats de verre risquassent de pénétrer dans la voiture. Celle-ci n'était évidemment pas de fabrication récente : mais on devinait tout de suite qu'elle avait été destinée à conduire des enfants. Avec cela, un pur produit de l'industrie allemande, ainsi que je le découvris en lisant le nom des fabricants sur le moyeu des roues. J'ai appris plus tard que cette automobile avait été offerte à la princesse, pour l'usage de ses enfants, par mon « protecteur » le prince Henri de Prusse, qui avait été le principal introducteur de l'automobi-

lisme sportif en Allemagne, et qui avait d'ailleurs des intérêts financiers dans cette « partie ».

J'hésite à confesser ce que l'on prendra pour un enfantillage : mais le fait est que la dureté d'expression qui m'apparut dans les yeux bleus du chauffeur et des valets de pied me causa sur-le-champ l'impression pénible de me sentir une étrangère, voire même un produit d'une nation peu aimée. Tout le monde m'avait dit que les serviteurs allemands étaient des modèles de conscience et d'amabilité, surtout ceux qui remplissaient les maisons de la haute aristocratie ; mais, au contraire, ces automates d'une correction glaciale, étroitement serrés dans leurs livrées élégantes, avec des chapeaux trop vernis et d'un format trop petit pour leurs grosses têtes rondes, me firent l'effet d'être infiniment moins plaisants que les plus raides et flegmatiques de leurs collègues anglais. Tous ces serviteurs des parents de mes élèves étaient, au reste, exclusivement choisis dans la race prussienne ; et la froideur pétrifiée de leurs manières à mon endroit fut en vérité le premier symptôme que je découvris de l'antipathie des Prussiens pour tout ce qui était anglais, en attendant

que d'autres preuves de ce sentiment vinssent bientôt m'accabler presque de toutes parts.

Un très petit nombre de voyageurs de mon train descendit avec moi à la station susdite ; mais tous ceux qui le firent et toutes les personnes qui se trouvaient déjà sur le quai me dévisagèrent avidement lorsqu'ils me virent accueillie par les serviteurs en livrée. Tout ce monde s'abandonnait à sa curiosité avec cette impertinence naïve qui, chez nous, serait à peine tolérée de la part des enfants. Il est vrai que cette curiosité indiscrète des Allemands est presque toujours réservée à l'adresse des étrangers.

Le château de pierre dominait le Rhin d'une façon qui, au premier coup d'œil, avait de quoi répondre pleinement à toute mon attente. C'est l'un de ces très rares châteaux anciens que daignent encore occuper de nos jours, en Allemagne, des personnages de haut rang ; tandis que l'immense majorité de ceux-ci se font un devoir de n'habiter jamais que des résidences du goût le plus moderne. Je fus parfaitement ravie de l'aspect de la vieille cour pavée de cailloux, où donnaient accès d'immenses portes de chêne revêtues de fer. Un gros petit vieillard au visage

rubicond, vêtu de la livrée princière avec des bas roses, m'accueillit au sortir de la voiture. Après m'avoir fait passer devant un corps de garde à peu près désert, il me conduisit, par un perron de quelques marches, dans un grand vestibule aux murs de pierre. Mon guide ressemblait à la caricature coloriée d'un Allemand dans un journal comique français : mais il me parut de qualité plus humaine que ses collègues de l'automobile. Son visage s'illumina respectueusement lorsqu'il m'entendit lui parler en langue allemande ; et les réponses qu'il me fit me frappèrent aussitôt par la douceur relative de leur accent. Le fait est que lui seul, parmi tout le personnel du château, était originaire de l'Allemagne du Sud : et par là s'expliquait la différence de sa nature.

Il me dit que mon arrivée était attendue, et qu'une « gracieuse dame » allait venir, dans un instant, pour me montrer mon appartement. Aussi bien était-il encore en train de parler lorsqu'apparut, s'avançant de son mieux vers moi, la « gracieuse dame » en question. C'était une personne assez âgée, avec un visage fatigué, un visage dont toute la chair s'était amassée au bas

des joues, laissant les yeux tout creusés et les pommettes saillantes. Le corps, lui, était gras et pesant, de telle sorte que la pauvre femme ne pouvait le remuer qu'au prix d'un pénible effort. J'eus d'ailleurs plus tard l'occasion de noter que presque tous les Allemands d'âge mûr, hommes et femmes, — à l'exception des seuls officiers, — semblent se résigner parfaitement à cette lourdeur maladroite de leurs mouvements, qui leur donne l'apparence de marcher en traînant un siège ou une table. J'ajouterai que la nouvelle venue avait dans les yeux un regard étrangement las, comme si la vie avait perdu pour elle toute saveur et tout agrément.

Ne connaissant pas encore les mœurs allemandes, je me demandais si cette personne était ou non une véritable « dame » ; mais elle-même s'empressa de se présenter à moi, avec un sourire plein de bienveillance, comme étant la « gouvernante » de la « petite princesse ». Après quoi, abondamment, elle me dit combien ses maîtres regrettaient de ne pouvoir pas me faire accueillir dans leur château par quelqu'un d'un rang social plus relevé : mais c'est que Leurs Altesses se trouvaient absentes. On avait

dû amener précipitamment les enfants de Potsdam, par crainte de la maladie contagieuse, tandis que Leurs Altesses, elles, n'avaient pas réussi à se délivrer de leurs engagements pour le mois suivant. En fait, la famille de mes élèves ne faisait que des séjours extrêmement rares au château de Z.

— Croiriez-vous, chère mademoiselle, me dit la gouvernante de la petite princesse, que, cet été même, une famille de millionnaires américains a eu l'impertinence de faire des ouvertures à Leurs Altesses pour que celles-ci voulussent bien leur louer le château? Il est vrai que personne autre chez nous, même dans les classes élevées, ne refuserait une telle proposition. Mais Leurs Altesses, pouvez-vous imaginer quelque chose d'aussi insensé? Ces Américains semblaient se croire tout possible, avec leur argent... Mais au fait, excusez-moi ! Je n'avais nullement l'intention de médire de vos compatriotes.

J'affirmai à Frau Z. que ses paroles ne m'avaient aucunement offensée.

— Je ne suis Américaine que par ma mère ! expliquai-je. Mon père était Anglais, si bien que je suis moi-même sujette anglaise.

L'excellente créature parut stupéfaite.

— Oh ! s'écria-t-elle. On nous avait donné à entendre que vous étiez tout à fait Américaine. Je vous demande mille pardons, mademoiselle, pour le cas où mes paroles vous sembleraient indiscrètes ; mais si j'étais à votre place, voyez-vous, je ne me hâterais pas trop de faire savoir ma qualité d'Anglaise,... vous comprenez, histoire de ne pas créer une prévention défavorable !

Je fus tentée de répondre que j'avais été engagée précisément en ma qualité d'Anglaise, et que je m'enorgueillissais de cette qualité. Mais un moment de réflexion me suffit pour retenir ma langue, car je voyais assez que la pauvre femme n'avait eu d'autre intention que de m'obliger.

Le château était relativement petit, mais d'une ordonnance étrangement compliquée ; et lorsque Frau Z. m'eut conduite par des corridors de pierre, en me faisant tour à tour monter et descendre une demi-douzaine d'escaliers, j'eus bien peur de ne jamais réussir à retrouver mon chemin. L'appartement qui m'était destiné se composait de deux petites pièces s'ouvrant l'une dans l'au-

tre, avec des fenêtres profondément taillées dans le mur ; mais la pièce qui formait mon salon avait en vérité une vue merveilleuse. Cette pièce devait d'ailleurs avoir été aménagée pour servir de chambre à coucher, et l'autre pièce, encore beaucoup plus petite, avait dû n'être auparavant qu'un cabinet de toilette : car le lit qu'on y avait placé, pour étroit qu'il fût, était encore trop large, et n'avait pu se caser que devant la fenêtre. Avec cela fort peu de meubles, et très disparates : mais la plupart étaient anciens, d'un chêne massif, et j'avais comme bureau un charmant guéridon en laque rouge de Chine. Les murs, lambrissés, avaient été tendus de cretonne française, évidemment afin d'en égayer l'apparence trop sombre ; et le sofa du salon avait été recouvert d'un brocart bleu qui jurait cruellement avec son entourage. Quelques roses se dressaient, toutes raides, dans les vases de la cheminée : mais je fus frappée de voir que l'on n'avait pas songé à mettre un seul livre dans l'appartement de la future institutrice.

Frau Z. me pria d'excuser l'impossibilité où l'on avait été de me donner une salle de bains. Elle me dit que le château n'en contenait qu'un

très petit nombre, et d'une installation assez primitive, mais que je pouvais me faire apporter un *tub*. Et puis je ne devais pas supposer que la famille fût aussi dédaigneuse des commodités modernes dans ses autres résidences. Les salles de bains abondaient dans les palais de Potsdam et de Berlin, voire dans le château de la Forêt-Noire. Oh! oui, et tout cela du style le plus nouveau, et mieux agencé qu'en aucun autre pays, à ce que l'on disait!

Et maintenant mes futurs élèves devaient être impatients de faire connaissance avec moi. Frau Z. me demanda ce que je préférais, soit de me faire servir du café, — ou peut-être du thé, — et de me reposer un peu avant cette présentation, ou bien d'aller tout de suite rejoindre les enfants, simplement après m'être un peu rafraîchie. Je pus voir que l'excellente femme avait hâte de me conduire auprès des petits princes. Aussi répondis-je que je n'étais pas fatiguée, et désirais seulement me nettoyer de la poussière du voyage. J'ajoutai cependant qu'une tasse de thé me ferait grand plaisir.

— Eh bien! mademoiselle, dans une demi-heure je viendrai vous reprendre.

J'employai la demi-heure à me donner l'air aussi présentable qu'il m'était possible, tout en buvant quelques gorgées du thé que l'on m'avait servi dans une ancienne théière d'argent repoussé. Le thé était détestable, avec une quantité de feuilles qui bloquaient la passoire : mais la crême et le *Kuchen* étaient excellents. Je n'avais pas encore achevé mes préparatifs, lorsque je vis apparaître la vieille Frau Z. Elle me pria d'excuser les feuilles de thé, en m'assurant que je ne pouvais me faire aucune idée, dans ce château à demi abandonné, de la véritable manière de vivre de Leurs Altesses. Son désir était, manifestement, de me persuader que Berlin, Potsdam, et les autres villes allemandes auraient de quoi me paraître bien au-dessus de l'Angleterre.

J'eus, au reste, bientôt l'occasion de découvrir que Frau Z. et cette autre personne beaucoup plus importante qu'était la « gouvernante » des petits princes se trouvaient être les deux seules femmes « haut placées » qui avaient accompagné au château mes futurs élèves. Il y avait bien là, sans parler de plusieurs sous-gouvernantes beaucoup plus jeunes, une « maîtresse d'hôtel » qui

résidait toujours au château, une dame formidable qui n'avait d'égards au monde que pour soi seule, exception faite, naturellement, des augustes membres de la famille impériale. Quant à la gouvernante des princes, Frau Z. m'apprit que c'était une Écossaise. Elle me donna également à entendre que cette personne, avait cru devoir feindre une migraine pour se dispenser de venir me souhaiter la bienvenue. Elle était d'avis que les jeunes princes n'avaient pas encore l'âge suffisant pour requérir les soins d'une institutrice, en plus de ceux de leur gouvernante ; et aussi mon arrivée l'avait-elle irritée plus encore que celle du lieutenant von X., — une manière de « gouverneur militaire » chargé d'instruire l'aîné des princes à devenir un vrai soldat d'esprit et de corps.

— Les garçons adorent déjà monsieur le lieutenant, poursuivit Frau Z., bien qu'ils le connaissent à peine depuis huit jours. Ils estiment que c'est pour eux une chose magnifique de pouvoir vivre en compagnie continuelle d'un véritable militaire. Et puis le lieutenant a été l'élève favori du comte Zeppelin, et a apporté avec soi un jeu que le comte a inventé et fait

exécuter tout exprès pour les petits princes, afin de leur inculquer un esprit guerrier. Nous allons trouver les enfants en train de s'essayer à ce jeu, ainsi que leur cousine, ma petite princesse. Ils ont demandé la permission d'achever de détruire Londres avant leur souper.

Je dus sans doute ouvrir mes yeux tout larges, en entendant cette nouvelle : car une fois de plus Frau Z., — qui avec les meilleures intentions du monde ne cessait pas de commettre des « impairs », — se confondit en paroles d'excuse.

— Il ne s'agit que d'un jeu d'enfants, expliqua-t-elle, et il ne faut pas que vous vous fassiez des idées ! On est bien forcé de donner des noms aux villes du jeu, et c'est ainsi qu'aujourd'hui ce nom se trouve être : Londres !

N'importe : je me sentis infiniment curieuse de connaître ce jeu inventé par le comte Zeppelin pour mes petits élèves, — un jeu assez absorbant pour que des enfants le préférassent au bonheur de souper !

CHAPITRE II

LE « JEU DE GUERRE » DU COMTE ZEPPELIN

Le château de X. est entouré d'un grand jardin que prolongent encore d'admirables bois ; et dans un des coins de ce jardin, — assez mal tenu, mais d'autant plus charmant, — se trouve un Jeu de Quilles, recouvert d'une toiture vitrée. C'est de là que nous arriva soudain un bruyant écho d'exclamations joyeuses, tandis que, sous la conduite de Frau Z., je suivais un sentier tout planté de roses.

— Les voilà qui ont réussi, sans doute ! s'écria ma compagne excitée et ravie.

— C'est une espèce de jeu de guerre ? demandai-je.

— Oh ! oui, répondit-elle. Les princes ne se soucient pas d'autres jeux, et ma petite princesse a toujours coutume d'aimer ce qu'ils aiment.

Elle est en train de devenir un véritable garçon.

— Mais les princes sont encore si jeunes! observai-je. L'aîné ne doit guère avoir plus de six ans, et le cadet plus de cinq. Que peuvent-ils savoir de la guerre?

— Eh! bien, mademoiselle, vous serez étonnée de leurs connaissances! Mais songez aussi qu'ils ne sont rien que des soldats! Ils ont toujours été ainsi, m'a-t-on dit, presque depuis le berceau. Pour ma part, en tout cas, je les ai toujours vus ainsi.

Nos voix avaient évidemment fini par être entendues, à travers les clameurs des petits guerriers : car une femme de haute taille, une personne osseuse d'environ cinquante ans, avec des cheveux rouge-sable déjà grisonnants, sortit d'entre les piliers qui entouraient le Jeu de Quilles, et s'avança lentement à notre rencontre. La lenteur de son pas s'accompagnait d'une expression quelque peu malveillante sur son large visage fatigué; et cependant sa figure me plut, et je me sentis aussitôt le désir de l'avoir pour amie. Peut-être même lut-elle ce sentiment dans mes yeux, car le fait est que, soudain, le regard de ses yeux d'un gris verdâtre s'adoucit,

et que toute sa personne perdit un peu de sa rigidité. Tout compte fait, notre proverbe anglais a raison, qui dit que le sang est plus fort que l'eau, — ou que la bière allemande, — et le ressentiment de Mme M. (elle était en réalité demoiselle, mais on l'appelait Madame en signe de respect) se dissipa d'emblée dès que ma compatriote me vit apparaître en personne parmi ces étrangers.

Parvenue près de nous, elle me dit, avec un fort accent écossais du comté de Perth, qu'elle regrettait de n'avoir pas pu m'accueillir à ma sortie de l'automobile. Elle avait eu « une de ses migraines »! Et puis elle s'était décidée à venir, tout de même, surveiller les enfants.

— Cela me fait du bien, de voir ici quelqu'un de nos pays! — ajouta-t-elle, et ce compliment me fut bien sensible.

— Si ce n'était pas ce jeu nouveau, reprit Mme M., les enfants seraient déjà occupés à vous importuner : mais pour l'instant ils ne pensent absolument à rien qu'à ces vilaines pilules de farine qu'ils appellent des « bombes ». Nous pouvons tout aussi bien attendre ici la fin de la partie, car, jusque-là, il ne faut pas compter qu'ils s'aperçoivent même de votre présence.

— Ne pourrions-nous pas cependant jeter un coup d'œil sur eux? demandai-je. Je suis bien impatiente de les voir !

Oui, la chose était parfaitement possible ! Les deux dames, la grosse petite Allemande et sa haute collègue écossaise, me conduisirent vers un poste d'observation. Après quoi toutes deux, — avec les différences d'attitude résultant à la fois de leurs natures et de leurs origines, — semblèrent regarder avec amusement le « jeu » qui se poursuivait sous nos yeux : mais quant à moi, un premier coup d'œil me suffit pour éprouver un véritable choc. Tout de suite je songeai qu'il était affreux d'encourager d'innocentes petites âmes à une telle œuvre de destruction. C'est seulement plus tard, — et ce souvenir me remplit aujourd'hui de confusion, — que l'impuissance où j'étais à protester contre ce « jeu »-là et d'autres pareils m'amena à une sorte de consentement résigné. Les enfants eux-mêmes et leurs parents s'accommodaient si bien de tous les « jeux de guerre » que je finis, moi aussi, par tâcher à me convaincre de l'innocuité de ces passe-temps. Il entrait dans le plan de leur éducation de stimuler chez eux dès le

début, et par tous les moyens, l'esprit militaire.

Le Jeu de Quilles avait un plancher de bois un peu surélevé, et sur ce fondement solide une véritable cité se trouvait étalée, une cité d'églises, de théâtres, de maisons et de magasins, avec une foule d'édifices formés de pièces séparées. La ville comprenait également des parcs avec de petits arbres drôlement alignés, et des pièces d'eau reproduites non pas au moyen de plaques de verre, mais bien de pellicules d'un mica brillant. Au premier abord, l'ensemble des constructions apparaissait comme un jeu de « jardins d'enfants », promu seulement à des dimensions « colossales » : mais non, je ne tardai pas à découvrir que l'invention du comte Zeppelin n'avait rien de commun avec les paisibles amusettes des « jardins d'enfants ». Car pendant qu'un petit garçon aux cheveux dorés regardait de tous ses yeux les gestes des joueurs, avec une émotion qu'il traduisait en d'incessantes gambades, un autre garçon plus âgé, une jeune fille trop élancée de sept ou huit ans, et un élégant jeune officier en uniforme étaient en train de se préparer à lancer, sur la ville susdite, un minuscule vaisseau aérien.

Ces vaisseaux dirigeables, — autant du moins que pouvait en juger un spectateur profane, — étaient exécutés avec un réalisme complet, quant à l'apparence extérieure, à cela près que les ballons en forme de saucisses étaient trop gros par rapport aux petites nacelles qui y étaient accrochées. Le tout était lancé dans l'air par un mécanisme particulier qui permettait de les diriger à volonté, de ralentir ou d'arrêter leur vol, au moyen d'un long cordon gris attaché à chacun d'eux. Un autre cordon, moins épais, et ayant la couleur rouge vif de la nacelle, servait à un usage qui allait bientôt m'être démontré. En effet, le prince aîné, dont c'était le tour de jouer, lança son Zeppelin, et d'abord se contenta de le promener au hasard, comme afin d'effrayer la population. Mais ensuite l'ayant arrêté, et pendant que l'appareil bourdonnait comme un réveille-matin ou un gros insecte mécanique, voici que l'enfant tira le cordon rouge ; et aussitôt une pluie de pilules blanches tomba du fond de la nacelle, par une trappe brusquement entr'ouverte. Les pilules se répandirent sur l'un des espaces verts, au milieu de la ville ; et la plupart d'entre elles s'émiettèrent en

une poudre blanche qui vint tacher les plaques de mica.

— Encore moins bien que les autres fois ! s'écria le lieutenant. Vous lancez toujours trop de bombes, et aux mauvais endroits ! Regardez les taches blanches que mes bombes, à moi, ont laissées sur des édifices importants de la ville ! Jamais je ne perds si peu que ce soit de la précieuse substance. Tenez, observez bien encore comment je fais ! Me voici au-dessus de l'abbaye de Westminster...

Soudain, le lieutenant s'arrêta court. Lui-même et son partenaire me tournaient le dos, mais le plus jeune des petits princes, à force de sauter et de se retourner dans tous les sens, avait aperçu l'intruse. Le cri involontaire qu'il poussa fit retourner l'officier, qui, en m'apercevant, rougit jusqu'aux racines de ses cheveux blonds rasés de près, et s'inclina avec un claquement de ses talons, — sans lâcher le cordon qu'il tenait en main.

Les deux aînés des enfants se retournèrent aussi ; et, contrairement à l'attente de Mme M., il se trouva que ma nouvelle présence leur fit d'abord oublier l'enthousiasme de leur jeu. Con-

tinuant à tenir en main, eux aussi, les cordons de leurs Zeppelins pour rire, ils se hâtèrent de venir vers moi, le long des remparts de la cité. Mme M. leur dit de « tendre gentiment la main à la dame qui était venue de si loin pour être leur institutrice » ! Elle parlait en anglais, naturellement, et les enfants la comprenaient, encore que je dusse bientôt constater combien la langue anglaise qu'elle leur avait enseignée se ressentait de l'origine écossaise et du niveau social de l'excellente créature.

L'étiquette n'admet point que des personnes d'un rang supérieur soient présentées l'une à l'autre par des inférieurs. Ce fut donc l'officier qui dut prendre l'initiative de la présentation, chose qui, d'ailleurs, n'avait rien de choquant pour un Allemand. Il me dit son nom, le lieutenant von X. ; et puis, la glace étant ainsi rompue, il se mit en devoir de me faire mieux connaître les petits princes. Tous les deux étaient charmants, et semblaient plus âgés qu'ils l'étaient en réalité, l'aîné ayant six ans, et le second cinq. — A quoi j'ajouterai que j'ai oublié de faire mention jusqu'ici d'un troisième petit frère, un bébé d'un an et demi, délicat et

fragile, dont on m'avait appris qu'il était venu avec les autres au château, sous la garde d'un médecin et d'une nourrice.

L'aîné des deux élèves du lieutenant était brun, comme je l'ai dit déjà, avec une épaisse chevelure taillée en carré, et de grands yeux bruns curieusement distants l'un de l'autre. Le nez était court, un peu aplati, avec de larges narines frémissantes qui, tout de même que la moue habituelle de ses lèvres, donnaient aussitôt l'impression d'une nature passionnée. Malgré l'éclat juvénile de son sourire, il avait l'air de prendre la vie au sérieux, et la domination qu'il exerçait sur son frère cadet était absolue. Ce frère était un petit bonhomme blond et grassouillet, avec des cheveux jaunes un peu frisés, des yeux d'un bleu de turquoise fixés avec admiration sur son frère aîné, une bouche très douce, — sauf à trahir parfois une obstination intraitable, — et un menton quelque peu en retrait.

Les deux princes s'enquirent de ma santé, dans leur anglais du Perthshire, et puis ce fut leur cousine qui me fut amenée, un peu de force, par Frau Z. La jeune fille n'était pas jolie, et n'avait dans sa figure rien d'intéres-

sant : pesante à la fois de traits et de taille, avec une grosse tête, de hautes épaules carrées, et des jambes trop courtes. Je craignis bien de ne jamais parvenir à l'aimer beaucoup : mais j'espérais du moins qu'il me serait permis de lui suggérer, quelque jour, une façon plus seyante d'arranger ses cheveux couleur gris-souris. Elle-même, de son côté, sans être impolie, m'examinait de la tête aux pieds, avec un regard perçant de ses petits yeux gris.

Sitôt les salutations achevées, les enfants se ressouvinrent de leur partie interrompue, et désirèrent la reprendre. Mais le lieutenant était d'avis qu'ils avaient assez joué pour ce jour-là.

— Nous avons suffisamment travaillé sur la ville, dit-il à ses assistants par manière de félicitation, et ces dames vous attendent maintenant pour vous conduire à votre souper.

Puis, avec un regard d'excuse à mon adresse :

— N'allez pas croire, mademoiselle, me dit-il, que nous nous refusions à vous souhaiter la bienvenue, parce que nous avons joué à détruire votre capitale ! Cela rend le jeu plus attrayant, pour des enfants intelligents comme ceux-ci, de leur représenter qu'ils attaquent des villes dont

ils connaissent les noms, et dont les entretiennent leurs leçons d'histoire et de géographie. Mais voilà tout, et, d'ailleurs, le jeu lui-même est bien innocent !

Je fus forcée d'en convenir, par politesse. Mais maintenant que je m'étais approchée tout contre la ville en miniature, je pouvais discerner que ses principaux édifices avaient été assez exactement exécutés d'après les monuments réels qui leur servaient de modèles. Et lorsqu'ensuite le lieutenant se mit à installer les petits Zeppelins dans une grosse boîte dont les compartiments copiaient, eux aussi, les hangars des dirigeables, je m'employai plus attentivement encore à examiner la cité de carton. Celle-ci était vraiment d'un travail très soigné, et sa construction devait avoir coûté un gros prix. Chacune des différentes sections reposait sur des fondements séparés, par exemple les parcs, ou bien le Square de Trafalgar avec ses fontaines et sa colonne entourée de lions. Le Palais de Buckingham, ainsi que ses jardins et une petite pièce d'eau, occupaient le même plateau que l'Arche de Marbre et les bâtiments de l'Amirauté. Il y avait trois gares très en vue ; et pa-

reillement je n'eus pas de peine à découvrir la cathédrale de Saint-Paul avec son dôme, l'Abbaye de Westminster, — que mon arrivée avait sauvée de la destruction, — la Banque d'Angleterre, la Tour et le Pont qui y conduisait. Naturellement on n'avait pas essayé de reproduire la ville entière : mais je voyais des copies, moins soigneusement imitées, de nos grands magasins et de nos maisons. En outre, je constatai avec curiosité que les fondements de bois avaient été exactement placés sur une sorte de plan, imprimé en couleurs sur un carré d'étoffe pouvant être facilement roulée. Sur ce plan se voyait l'image coloriée des rues, des squares, des parcs, avec des espaces vides, où l'on devait poser les divers monuments. Pour en revenir à ceux-ci, les toits de la Tour, de la Banque d'Angleterre et du Palais de Buckingham étaient abondamment arrosés d'une poudre blanche qui attestait le lancement habile et sûr des bombes de l'un des joueurs, — sans aucun doute du Herr Lieutenant ! Cette poudre pouvait, du reste, être enlevée avec un petit balai, et le fut bientôt, en effet, par deux valets de pied ; après quoi ceux-ci furent chargés de disposer les monuments de

Londres dans une grande caisse pourvue, elle aussi, de compartiments numérotés.

Le plus jeune des deux princes, que l'on avait exclu de la partie en raison de sa maladresse, se résigna aisément à la proposition du souper : mais son frère aîné eut un mouvement agressif du menton qui témoignait de sa mauvaise humeur, et la princesse, sa cousine, s'empressa de le seconder dans sa rébellion. Du moins finirent-ils par signifier qu'ils ne voulaient pas s'en aller avant de m'avoir expliqué le jeu ; et c'est en effet ce qu'ils firent, tous deux parlant à la fois, aussi vite que possible, en langue allemande, — la seule langue qui fût familière à la jeune fille.

Heureusement je me rappelais assez d'allemand pour n'être pas tout à fait hors d'état de les comprendre : mais leurs explications étaient si vagues et confuses que force fut au lieutenant de venir à la rescousse. Il me dit que le jeu était encore tout nouveau : il l'avait lui-même apporté au palais de Potsdam, quelques jours auparavant, et n'avait pas voulu que les enfants commençassent à jouer avant d'avoir appris, tout au moins, les règles principales.

— Parce que, voyez-vous, poursuivit-il, bien que ce ne soit là qu'un jeu de guerre pour des enfants, ce jeu n'en a pas moins été élaboré, en manière de distraction, par l'un des esprits les plus scientifiques de notre pays et du siècle entier. Lorsque le comte Zeppelin entreprend la moindre chose, il faut que celle-ci soit faite avec toute l'exactitude minutieuse qui l'a rendu célèbre. Il y a déjà longtemps que lui est venue en tête la pensée de ce jeu. Il l'a conçu afin que les petits princes, ainsi que leur père, eussent un souvenir de son triomphe de l'été dernier, — ce voyage de 1000 kilomètres qui a heureusement effacé la mésaventure du Zeppelin IV en Wurtemberg, de l'année précédente. Un détail bien caractéristique de la précision ordinaire du comte est que les objets constituant le jeu se trouvent tous calculés, autant que possible, par rapport aux dimensions de leurs modèles. Il est vrai que les ballons des dirigeables sont beaucoup trop grands : mais cela était indispensable, pour leur permettre de soulever même ces petites nacelles d'aluminium : car, naturellement, nous ne pouvons pas fabriquer de l'hydrogène pour amuser des enfants. Nos ballons ne sont

remplis que de gaz commun, dont il faut que les domestiques aillent s'approvisionner au gazomètre du village. Les édifices sont un peu plus hauts, eux aussi, qu'ils devraient l'être mathématiquement ; et le mécanisme qui meut les petites nacelles est très rudimentaire, un simple ressort facile à remonter, comme celui d'une montre. L'intérêt et la portée du jeu consistent à découvrir la hauteur proportionnelle d'où les bombes peuvent agir efficacement ; à apprendre la manière d'élever et d'abaisser convenablement les Zeppelins, comme aussi à apprendre en quels endroits il faut faire tomber les bombes pour causer le plus de dommage à la puissance ou aux propriétés de l'ennemi. Des règles scientifiques ont été rédigées par le comte Zeppelin, touchant ces divers points ; et d'autres encore concernent la manière dont le Zeppelin pourra réussir à éviter les avions ennemis, et comment il devra être manœuvré par les mauvais temps. Mais, quant à présent, nous ne nous occupons encore que d'étudier le lancement des bombes. Si nous ne parvenons pas à lancer efficacement des bombes d'une certaine hauteur, ou bien si la tâche ne se trouve pas

accomplie en un nombre donné de minutes, il est convenu que la partie est manquée. Des pièces d'argent nouvellement frappées sont offertes comme récompense, aux joueurs qui causent le plus de dommage avec la moindre dépense de matériel. Et il va sans dire que l'objet en vue est toujours de démolir des monuments importants de défense ou des trésors d'histoire nationale, plutôt que d'endommager un grand nombre de bâtiments quelconques.

— Et que faites-vous des forts ? demandai-je avec un sourire de moquerie.

Mais soudain le jeune officier réprima son enthousiasme, et cessa de se montrer expansif. D'un ton vague, il me répéta que le jeu n'avait été conçu par le comte Zeppelin que pour divertir les enfants d'un protecteur princier qu'il avait à cœur d'honorer, à la fois, et de contenter.

— En tout cas, repris-je, je suppose que vous n'attendez pas de moi que je vous aide à détruire Londres, même par manière de jeu !

— Oh ! non, mademoiselle, certainement nous ne vous demanderons pas cela ! assura le jeune lieutenant, d'un ton solennel. Nous n'avons,

pour l'instant, que trois Zeppelins; et je dirai aux enfants de ne jamais vous inviter lorsqu'il s'agira de bombarder Londres. Vous pourrez vous mêler à nous, par exemple, lorsque nous serons à l'œuvre sur Saint-Pétersbourg !

— Comment? vous avez aussi Saint-Pétersbourg dans votre répertoire? m'écriai-je.

— Mais oui, et aussi Paris, bien sûr! ajouta fièrement l'aîné des petits princes.

Ce dernier renseignement acheva de me faire supposer que le passe-temps du comte Zeppelin avait son côté sérieux, en plus de la brutalité qui m'y avait frappée tout d'abord. Et sans doute ma figure dut laisser voir ma surprise, car le lieutenant recommença, une fois de plus, à chercher des excuses.

— Le comte a pensé que les enfants se fatigueraient vite du jeu s'ils n'avaient à travailler que sur une seule cité, dit-il. Et puis, les leçons stratégiques seraient, alors, bien vite épuisées. Voilà pourquoi il a commandé que l'on exécutât des modèles de Paris et de Saint-Pétersbourg, en même temps que de Londres. Mais, au fait, cela ne doit guère avoir d'importance pour vous, mademoiselle, car je me rappelle mainte-

nant que votre patrie véritable est beaucoup moins l'Angleterre que les États-Unis !

Souvent, par la suite, j'ai songé avec un cuisant remords que j'aurais dû, en dépit du conseil de Frau Z., détromper sur-le-champ là-dessus le jeune officier, de manière à le mettre sur ses gardes. Mais lorsque le départ des enfants me donna l'occasion de causer plus à l'aise avec mon collègue, il me parut embarrassant d'avoir à revenir sur un sujet désormais abandonné. Je me souviens seulement que, ce soir-là, dans la solitude de ma chambre, je me suis demandé s'il me faudrait sans cesse tromper ainsi, sur ma véritable nationalité, toutes les personnes que je rencontrerais.

CHAPITRE III

LES PETITS PRINCES ET LEUR PRÉCEPTEUR

Nous passâmes trois semaines au château de X., et je ne tardai pas à sentir naître en moi une véritable affection pour mes petits princes, tout en découvrant qu'ils étaient loin d'être sans défauts. Ils avaient été parfaitement élevés sous certains rapports : on leur avait appris, par exemple, à se montrer charmants envers les étrangers, et à éviter dans leurs relations avec ceux-ci l'allure gauchement ennuyée de la plupart des enfants de leur âge. Mais à bien des points de vue, au contraire, leur formation morale avait été négligée. C'est ainsi qu'ils étaient très durs, pour ne pas dire cruels, dans leur manière de traiter les animaux. Chacun d'eux avait un chien : l'aîné, un lévrier que lui

avait envoyé de Rome le prince de Bülow; le second, un basset reçu en cadeau du prince ou de la princesse de Furstenberg. Ces pauvres créatures ne connaissaient pas un moment de repos. Sans cesse ils étaient rudoyés, et même battus, simplement parce que leurs petits maîtres ne les trouvaient pas assez prompts à apprendre les tours qu'ils leur enseignaient. Je ne pus m'empêcher de leur faire un reproche de ce manque de bonté, et un jour, sans réfléchir à la portée de mes paroles, je leur dis que leur conduite « n'était pas anglaise ». Aussitôt je vis, pour la première fois, les yeux de l'aîné de mes élèves me lancer un éclair furieux.

— Je n'ai nullement le désir de ressembler à un Anglais! s'écria-t-il.

— Personne de nous ne le désire! — assura la petite princesse, qui d'ailleurs, à la différence de ses cousins, n'était décidément pas arrivée à me plaire. — Mon cousin W. (le père des jeunes princes) répète toujours : « Au diable les Anglais! » Il n'y a que ma cousine (la mère des princes) qui soutient que les enfants doivent absolument apprendre la langue des Anglais, parce que tout le monde l'apprend. Et c'est

pourquoi nous l'apprenons : mais personne ne peut nous commander de l'aimer !

Paroles bien curieuses, dans la bouche d'une petite fille de neuf ans !

Ni l'un ni l'autre des parents des petits princes n'eut le loisir de venir nous voir dans notre château des bords du Rhin, occupés comme ils l'étaient, en cette saison, de leurs devoirs et passe-temps officiels. Mais plus d'une fois ils envoyèrent des amis chargés de les renseigner sur la santé des enfants, et probablement aussi sur la personne de la nouvelle institutrice : des dames nobles de leur entourage qui avaient l'occasion de passer ou de demeurer dans nos environs, un certain couple de comtes, voire un prince et une princesse de rang inférieur. Tous ces visiteurs me témoignèrent une politesse irréprochable, mais ne se firent pas faute de me poser une foule de questions pour le moins aussi indiscrètes que celles que l'on reproche volontiers aux touristes américains. Chacun d'eux paraissait étrangement préoccupé des moindres

détails de mon passé et de mes aptitudes professionnelles. Avec cela, pas un d'entre eux qui ne me prît pour une Américaine. Et que si je protestais, affirmant avec énergie ma qualité d'Anglaise, aussitôt les visiteurs du sexe fort, et notamment les militaires, se fermaient devant moi comme au verrou. Ou bien encore ils continuaient à me questionner, mais sur des sujets tout différents. Ils me demandaient, par exemple, ce que le public anglais pensait de la petite armée que son gouvernement essayait de constituer ; et tous semblaient d'accord pour croire que la nation anglaise était tombée, désormais, dans une torpeur trop profonde pour réussir jamais à s'en éveiller.

J'avais naturellement entendu parler depuis longtemps, chez nous, de ce que l'on appelait le « danger allemand ». Mais les circonstances avaient voulu que la seule grande famille anglaise où j'eusse eu l'occasion de pénétrer se trouvât être non seulement d'opinion ultra-libérale, au point de vue politique, mais encore personnellement liée avec le Kaiser ; et aussi étais-je moi-même persuadée que l'agitation de nos journaux touchant ce prétendu « danger » n'é-

tait rien qu'un simple « coup monté ». J'avais lu également avec grand plaisir des livres d'observation familière sur les mœurs allemandes, et là encore j'avais appris à me représenter le véritable esprit de la race allemande comme éminemment pacifique. Jamais je n'avais soupçonné ni rêvé que, presque dans tout cœur allemand, pût exister une haine jalouse ou méprisante à l'égard des Anglais. Mais force me fut de commencer à entrevoir mon erreur, même dès ces trois semaines passées au château des bords du Rhin. Quelques-uns de nos visiteurs étaient originaires de l'Allemagne du Sud, d'autres de cette Prusse que l'on suppose être la seule patrie du « nationalisme » anti-anglais : et cependant je constatais chez les uns comme chez les autres la même tendance, aimablement ironique, à déprécier toutes les choses d'Angleterre, sans en excepter nos sports.

Mais, pour en revenir aux défauts des petits princes, tels que leur dureté envers les bêtes, leur façon grossière de manger, leur habitude de parler constamment de guerre et de batailles, etc., ma compatriote Mme M., leur gouvernante écossaise, m'assura qu'il serait tout à fait inu-

tile pour moi, et même plus qu'inutile, d'essayer de réagir contre ces défauts.

— Tout cela est allemand ! ne se lassait-elle pas de me répéter. Tout cela est allemand, et ces enfants se bornent à faire ce qu'ils voient faire autour de soi. Les en gronder aurait l'air, sans faute, de vous en prendre à ce qu'il y a de plus élevé dans le pays. C'est ce que j'ai découvert depuis longtemps, pour ma part ; et je vous garantis que je sais maintenant quels sont les sujets dont je ne dois pas me mêler, sous peine d'avoir à faire mes paquets !

La personne la plus agréable que j'aie rencontrée parmi mes compagnons d'exil momentané au château de X. était certainement le médecin qui avait été chargé de veiller sur la santé des enfants depuis leur fuite précipitée de Potsdam. Ce médecin jouissait déjà d'une certaine notoriété professionnelle, bien qu'il ne fût que l'assistant d'une autre sommité médicale plus grande encore, qui était restée auprès des parents de mes élèves. Relativement jeune encore, âgé d'une quarantaine d'années, il avait une figure charmante, et d'ailleurs beaucoup plutôt française ou italienne qu'allemande.

Il me témoignait une politesse extrême, mais à la manière allemande, c'est-à-dire avec quelque chose d'apprêté qui donne à cette politesse l'apparence déplaisante d'un vernis tout extérieur. Et, du reste, son attitude envers moi ne nous empêchait pas d'avoir de fréquentes discussions, où je l'entendais soutenir la supériorité de l'Allemagne sur l'univers entier. Originaire de la Forêt-Noire, et fervent catholique, il n'en possédait pas moins toute la rudesse prussienne dès qu'il s'agissait de ces questions nationales. Il était d'avis que l'Allemagne, en raison de la susdite supériorité de sa race et de sa « culture », était tenue à s'étendre sur un territoire de plus en plus vaste, et cela non seulement pour son propre bien, mais pour celui de l'humanité. Je lui demandai même, un jour, si sa patrie s'apprêtait à conquérir les États-Unis, tout de même que l'Europe. A quoi l'excellent docteur répondit, très sérieusement, qu'il faudrait bien que « quelque chose de pareil » arrivât en son temps, mais naturellement beaucoup plus tard, sans doute après plusieurs générations.

— Nous sommes nés pour être un peuple con-

quérant! disait-il. Cela est notre destination, que nous le désirions ou non. Notre génie national doit fatalement nous conduire de triomphe en triomphe, de la même manière qu'il l'a fait dans le passé, depuis la date où Frédéric le Grand nous a donné l'élan initial. Il nous faut absolument des colonies ; il nous en faudra de plus en plus, en raison de l'accroissement de notre population. L'Amérique du Sud, en particulier, deviendra sûrement nécessaire à notre expansion. Les États-Unis s'efforceront bien de nous arrêter, avec cette machine surannée qu'ils appellent la Doctrine de Monroë : mais celle-ci n'a déjà plus de pouvoir. Son autorité n'est plus qu'un simple *bluff*. Sans l'aide d'une armée invincible pour l'appuyer, elle ne saurait résister au premier coup de notre épée allemande, lorsque le moment sera venu.

Le jeune lieutenant n'était pas moins profondément persuadé de la supériorité de la race allemande, avec cette seule différence que, naturellement, c'était le soldat allemand qui représentait à ses yeux le véritable « surhomme ». Mais je dois ajouter qu'il avait complètement cessé de me parler politique dès la fin de la

première semaine, ayant jugé qu'il ne pouvait pas laisser échapper une semblable occasion de se montrer sentimental. Aussi bien n'étais-je pas depuis deux ou trois jours au château, que déjà le regard de ses yeux me laissait deviner, chez lui, une conscience très éveillée de la différence de nos sexes. Il me dévisageait à toute minute par-dessus les têtes des enfants, et cela, je l'avouerai, un peu par ma propre faute, qui elle-même résultait surtout de mon ignorance de l'attitude habituelle de tout officier allemand à l'égard des femmes.

Le fait est que, au château de X., le jeune lieutenant et moi nous trouvions dans des conditions très particulières. La nécessité où l'on avait été de faire partir les enfants de Potsdam en grande hâte avait eu pour effet que l'on ne s'était pas soucié de procurer un « chaperon » à la nouvelle institutrice anglaise. Il n'y avait absolument avec nous que les deux gouvernantes dont j'ai parlé, assistées d'un groupe de serviteurs d'un rang plus bas encore, l'honnête médecin, qui ne s'occupait aucunement de mes façons d'agir, et le personnel quelconque de la domesticité. Selon toute apparence, on s'était

figuré que l'institutrice des petits princes et leur précepteur n'auraient jamais l'occasion de se trouver réunis. Mais les circonstances en avaient décidé autrement; et j'ai découvert depuis lors que tout officier allemand non marié, — ou même parfois dûment pourvu d'une femme légitime, — estimerait manquer à ses devoirs d'homme s'il n'essayait pas de séduire une jeune femme non mariée que le hasard aurait placée sur son chemin.

Le lieutenant von X. était, en vérité, plus jeune que moi d'une année ou deux ; mais c'est chose certaine que les femmes anglaises conservent leur air de jeunesse plus longtemps que leurs sœurs allemandes ou autrichiennes, qui se bourrent de crême et de gâteaux, en même temps qu'elles redoutent comme une punition tout exercice corporel un peu fatigant. Le lieutenant, pour en revenir à lui, n'était certes pas beau : mais il y avait dans toute sa figure quelque chose de juvénile qui était assuré de plaire, sans compter le charme de deux grands yeux bleus qui semblaient encore plus rêveurs derrière un lorgnon. Ou bien le lieutenant, dès qu'il le pouvait, laissait retomber son lorgnon de son nez, et c'était

alors sa myopie qui lui donnait une apparence touchante, comme de faiblesse enfantine. Les lèvres rouges et pleines étaient surmontées d'une petite moustache d'un blond pâle, brossée à l'imitation de celle du Kaiser. Enfin la taille, sans être haute, était si élancée qu'elle procurait l'illusion de la hauteur; et le lieutenant avait une telle crainte d'engraisser qu'il modérait héroïquement sa consommation de bière, de soupe, de pâtisserie, et de toutes les choses qu'il aimait le mieux.

Quelques jours de sa société m'avaient suffi pour constater chez lui un contentement de soi-même qu'un officier anglais ou américain aurait, tout au moins, soigneusement caché : mais chez le lieutenant, au contraire, la vanité s'étalait ingénument; et de tout cela était résulté que moi-même, en le voyant désireux de *flirter* avec moi, m'étais dit qu'il n'y aurait aucun mal si j'essayais de rompre un peu la monotonie de mon existence nouvelle en lui permettant de commencer ses avances. Je m'imaginais que, en sa qualité d'officier d'un régiment d'élite, comme aussi de jeune gentilhomme choisi par de hauts personnages pour occuper un emploi de con-

fiance, il saurait me traiter avec le respect voulu, aussi longtemps que, de mon côté, je me montrerais dûment réservée. Comme je l'ai dit déjà, j'ignorais encore, à ce moment, la différence qui existait entre les habitudes morales et sociales des officiers que j'avais connus jusque-là et... de la presque unanimité des officiers allemands.

Le lieutenant von X. jouait par cœur, au piano, une foule de morceaux divers, et possédait une très jolie voix de ténor. Au moment de mon arrivée, il se bornait à chanter des chants patriotiques, dont les refrains devaient être repris par ses élèves : mais bientôt, en mon honneur, il entama une série de romances sentimentales et autres chansons amoureuses, extraites de nouvelles opérettes viennoises. En les chantant, il mettait dans sa voix un trémolo passionné et me regardait avec obstination, après s'être d'abord assuré que les petits yeux perçants de la jeune princesse ne le surveillaient pas.

Au dehors, dans le grand jardin, — qui se faisait gloire de contenir un recoin où poussaient toutes les fleurs et plantes mentionnées par Shakespeare, — nous nous trouvions par-

fois assez longtemps ensemble, surtout après que les enfants, déjà un peu fatigués de l'invention du comte Zeppelin, s'étaient remis à leurs jeux de naguère. Une vaste pelouse leur avait été expressément concédée, dans un autre coin du parc ; et aussitôt les petits princes s'étaient empressés d'y construire un fort, avec de la terre et du sable, de telle sorte que, pendant que les deux garçons étaient assiégés par leur cousine, ou inversement, le précepteur et l'institutrice avaient tout loisir d'errer dans les sentiers, ou de s'asseoir sur un banc qui dominait les opérations des jeunes guerriers.

Tout alla bien les premiers jours, sauf pour moi à rire intérieurement de l'égoïsme ingénu de mon compagnon, qui ne s'arrêtait pas de me parler de soi-même, de sa carrière et de ses ambitions. Mais vers la fin de la seconde semaine, le lieutenant crut venu l'instant de me découvrir ses « intentions ». C'était un soir après le souper, — repas sommaire que le lieutenant et le médecin partageaient dans une petite salle à manger, et qui m'était servi, à moi, dans mon appartement. Jamais encore, auparavant, je n'étais sortie avec le lieutenant après que nos élèves

s'étaient mis au lit : mais, ce soir-là, il me demanda si je ne voudrais pas l'accompagner pour quelques minutes au Jeu de Quilles, et l'aider à y réparer deux ou trois « édifices » de l'une des villes en carton-pâte, que la jeune princesse avait endommagés en marchant sur eux.

Il ne m'était pas entré le moins du monde dans l'esprit que cette demande d'assistance fût un simple prétexte imaginé par le lieutenant pour m'entretenir en tête à tête. Mais à peine étions-nous sortis du château, que le lieutenant se mit en devoir de m'ouvrir son cœur. Il me dit que j'étais différente de toutes les autres femmes, avec des goûts plus intellectuels et une conversation plus amusante. Aussi n'aurait-il pas hésité à me choisir pour se marier avec moi, s'il avait été libre de se marier. Mais il était pauvre, et supposait bien que je l'étais aussi. Il ne pensait plus qu'il lui fût encore jamais possible de se décider à se marier, maintenant qu'il m'avait rencontrée : mais que si, cependant, l'obligation de se marier s'imposait à lui plus tard, beaucoup plus tard, cela ne pourrait être qu'avec une femme riche séduite par son nom

aristocratique et sa situation dans l'armée. Et, en attendant, pourquoi ne pourrions-nous pas, lui et moi, être heureux ensemble ?

Après quoi, il commença à m'expliquer de quelle manière ce « bonheur » pourrait être obtenu et conservé. Personne n'avait besoin d'en rien soupçonner. Au reste, il avait longuement réfléchi à tout cela, et s'arrangerait pour me protéger en toute circonstance. Je pouvais compter absolument sur son honneur.

Il me dit tout cela très vite et en peu de mots : car je me hâtai de l'arrêter, aussitôt que j'eus clairement compris où il voulait en venir. Mon premier mouvement fut même de le menacer d'une plainte auprès des parents de nos élèves : mais la peur du malentendu qui aurait pu découler d'une dénonciation me donna la force de me contenir. Je dis seulement au lieutenant que je ne l'aimais pas, que je n'avais pas compris à quoi je m'exposais en me montrant familière et amicale envers lui, et que, pour notre bien à tous les deux, il nous fallait oublier cette malencontreuse soirée.

Le lendemain, nous fûmes parfaitement polis l'un pour l'autre, et nous continuâmes à l'être

désormais, tout en ayant soin d'éviter les occasions de nous retrouver en tête à tête. Mais j'avais eu là une précieuse leçon touchant la manière dont il convenait à une jeune fille de se comporter avec un officier allemand ; et ce fut une leçon qui me profita amplement par la suite.

Et ainsi nous demeurions au château de X. depuis un peu plus d'une quinzaine, et n'avions encore reçu de Potsdam aucune suggestion concernant un changement possible dans notre existence, lorsqu'un matin une grande surprise nous échut, sous la forme mémorable d'une visite personnelle de l'empereur Guillaume.

CHAPITRE IV

UNE VISITE DE L'EMPEREUR

J'étais en train de donner leur leçon d'anglais à mes deux petits princes et à leur cousine dans un kiosque du jardin. Nous nous y étions installés sur l'ordre de la princesse, qui, « très imbue d'idées anglaises », disait-on, tenait extrêmement à ce que les enfants demeurassent au grand air le plus longtemps possible.

J'avais pris un livre écrit à l'usage des jeunes Anglo-Saxons par l'Américain George Henty, et je lisais tout haut, m'arrêtant aux passages les plus intéressants ; mes élèves me disaient alors en anglais ce qu'ils en pensaient. Après une discussion assez animée, les enfants réclamèrent à grands cris la suite de l'histoire, et je me mettais en devoir de continuer lorsque j'entendis des pas résonner sur le sentier qui venait

du château. Je ne tournai point les yeux, persuadée que c'était seulement le lieutenant qui venait me remplacer; quant à mes auditeurs, ils étaient beaucoup trop émus pour faire attention aux bruits du dehors. Mais bientôt je sentis que quelqu'un s'était arrêté sur le seuil du pavillon, juste derrière moi. Cette fois, force me fut de me retourner, et peut-être ma physionomie exprima-t-elle trop clairement le déplaisir que me causait une interruption aussi indiscrète...

Deux officiers en uniforme se tenaient immobiles sur le sentier, l'un à quelques pas en avant de l'autre; et il suffisait d'avoir vu une seule photographie du Kaiser pour le reconnaître aussitôt dans l'officier qui occupait le premier plan. Non pas cependant qu'aucune de ces photographies fût vraiment ressemblante, car l'art officiel vise avant tout à idéaliser le modèle. Je m'aperçus aussitôt que le visage impérial était plus vieux, le nez plus gros, la taille plus courte et plus ramassée qu'on les représentait ; et dans aucun portrait je n'avais vu la longue cicatrice qui balafre le haut de la pommette gauche, et en déforme le contour.

Quoi qu'il en soit, l'apparition soudaine du Kaiser me surprit au point de me faire perdre mon sang-froid ordinaire. Je sautai sur mes pieds d'un mouvement si brusque que je fis tomber mon livre et renversai en même temps un léger siège d'osier, de fabrication soi-disant anglaise. Je demeurai confuse de ma maladresse, — un si mauvais exemple pour mes jeunes élèves ! Et voilà que, pour mettre le comble à mon trouble, notre auguste visiteur éclate d'un rire tout bienveillant, sans doute, mais bien fait pour déconcerter une pauvre créature qui se savait l'unique cause de cet accès de bruyante gaieté !...

— Ma venue a renversé d'un seul coup le Royaume-Uni et les États-Unis d'Amérique ! — s'écria Sa Majesté Impériale en excellent anglais, mais d'une voix assez rauque, sa main droite me désignant tour à tour le siège d'origine soi-disant anglaise et le livre, tombé à plat, qui montrait le nom de George Henty imprimé sur la couverture en grosses lettres d'or.

Ces paroles furent soulignées d'un regard fixé hardiment sur moi, et qui était bien l'un des regards les plus directs qui m'aient jamais dévi-

sagée. On eût dit que le Kaiser cherchait à me provoquer ; et je me souvins, en effet, d'avoir entendu dire qu'une réplique spirituelle était l'un des moyens les plus sûrs de capter la faveur impériale. Par malheur, l'unique repartie qui me vint à l'esprit sur l'instant se trouva être d'essence trop impertinente pour que j'osasse me risquer à l'exprimer.

Je fus d'ailleurs tirée d'embarras par l'élan soudain des deux petits princes, qui, me refoulant au passage, coururent se jeter dans les bras de leur illustre visiteur. La fillette, elle, les suivit d'un pas plus timide. Peut-être avait-elle déjà découvert que Sa Majesté Impériale ne se soucie guère des jeunes filles, à moins qu'elles soient extrêmement jolies.

Le Kaiser fit aux enfants un accueil affectueux, mais un peu sommaire, et ne parut point remarquer qu'ils s'attendaient visiblement à être embrassés. Selon toute probabilité, il n'était pas encore bien rassuré sur leur état de santé, sachant qu'ils avaient récemment quitté un palais où sévissait la contagion ; car, comme l'on sait, ce prince n'a jamais pu vaincre une horreur innée de toute maladie contagieuse. Sa main droite

posée sur la tête brune de l'aîné des garçons, — il se sert aussi peu que possible de son autre bras, — il le fit pivoter sur lui-même avec un enjouement un peu rude.

— Ne vois-tu pas que la chaise et le livre de miss A... sont tombés à terre? lui demanda-t-il. Quel est le devoir, — je veux dire le plaisir, — d'un gentilhomme lorsqu'une dame a laissé tomber un objet quelconque?

— De le ramasser! répondit l'enfant.

Et, le visage couvert de rougeur, il s'empressa d'accorder son geste avec ses paroles.

— Fort bien, mais trop tard! dit le Kaiser.

Puis, estimant sans doute que j'avais eu le temps de me remettre, il se tourna de nouveau vers moi, avec son sourire à la fois bienveillant et sarcastique :

— Peut-être suis-je très vieux jeu, d'après les nouvelles idées anglaises? dit-il. Mais j'espère que vous-même, miss A..., vous n'êtes pas assez Anglaise pour être une suffragette?

Je fus flattée, comme sûrement il avait deviné que je le serais, du grand honneur qu'il me faisait en se rappelant mon nom. Quant aux suffragettes, je n'ignorais pas que la seule mention

de leur existence produisait sur le Kaiser l'effet du traditionnel chiffon rouge brandi devant le taureau, — bien qu'il ne manquât jamais d'aborder ce sujet dès qu'il se trouvait en présence d'une Anglaise. Je m'enhardis à répondre que, pour être Anglaise, on n'était pas nécessairement suffragette...

Il me menaça du doigt avec malice, toujours riant à gorge déployée.

— Ah! ah! ah! il est facile de voir que vous n'êtes pas une véritable Anglaise, sans quoi vous parleriez différemment! s'écria-t-il. Voyez-vous, toutes vos Anglaises modernes sont des suffragettes! Mais qu'elles s'avisent de nous envoyer une députation, et nous leur montrerons ce que nous pensons d'elles! Il est vrai que, tant qu'elles se limitent à leur propre pays, nous ne pouvons que les bénir de l'excellente besogne qu'elles font pour nous, ajouta-t-il avec une gravité soudaine.

Je n'avais aucune idée de ce que le Kaiser entendait par ces derniers mots. Quant à la conviction où il était de ne rien ignorer de l'Angleterre actuelle et de nous connaître beaucoup mieux que nous-mêmes, c'était un trait que j'avais observé déjà chez la plupart des

Allemands, surtout parmi les Prussiens. J'avais parfois essayé de discuter avec eux, mais toujours vainement ; et certes, je ne pouvais songer à contredire l'empereur.

Lui, cependant, de plus en plus affable, voulut bien me dire qu'il se rappelait parfaitement mon grand-père, qu'il avait rencontré alors qu'il n'était encore que kronprinz.

— Le vrai type du marin américain ! ajouta-t-il. Et avec cela, un homme qui s'entendait aussi bien à conter une bonne histoire qu'à commander un grand navire de guerre !

Puis l'empereur daigna me présenter son compagnon, qui était un comte von H... Il m'apprit que lui-même et sa suite avaient voyagé toute la nuit, afin de venir passer en revue une garnison voisine et déjeuner avec les officiers. Entre temps, ayant une heure à perdre, il avait résolu de pousser une pointe au château de X..., afin de jeter un coup d'œil sur les enfants et de pouvoir rendre compte de leur état de santé à leurs parents.

— Aucun signe de maladie chez eux ? demanda-t-il. Et le plus jeune, toujours bien portant, lui aussi ?

Je lui dis que le bébé n'allait pas aussi bien qu'on l'aurait pu souhaiter, nouvelle qui parut lui causer une vive inquiétude. Mais il se rasséréna lorsque j'eus ajouté que l'état fiévreux de l'enfant était causé par la dentition.

— Oh ! cela n'est pas contagieux ! dit-il. Et plus d'un d'entre nous serait heureux de gagner une dent de sagesse au prix d'un petit accès de fièvre...

Toutes les fois qu'il avait fait un « mot », il riait très fort, ouvrant largement la bouche et rejetant la tête en arrière, tout en regardant son interlocuteur jusqu'au fond des yeux, pour voir s'il avait dûment apprécié la plaisanterie. Plus on riait, plus il semblait ravi, et plus il s'animait, déployant une gaieté quelque peu puérile. Mais dès que le sujet qui l'avait amusé était épuisé et qu'il commençait à avoir autre chose en tête, j'ai vu souvent sa physionomie changer, s'assombrir, son regard prendre une expression étrange, contrainte, presque égarée. Il paraissait brusquement vieilli, semblait un autre homme ; mais que de nouveau une idée agréable lui passât par l'esprit, et de nouveau il reprenait un air de jeunesse et de vitalité, au

point de redevenir pareil à ses photographies de prédilection, avec cette seule différence que celles-ci le représentent plus svelte qu'il l'est en réalité.

Ce jour-là, au château de X..., le Kaiser ne demeura pas avec nous plus de vingt minutes ; mais cette courte période lui suffit pour toucher à toutes sortes de sujets, aussi bien avec moi qu'avec le jeune lieutenant von X..., qu'il avait envoyé chercher par le cadet de mes élèves.

C'est ainsi que, brusquement, se tournant vers moi :

— Eh ! bien, fit-il, je suppose que vous avez, dès maintenant, commencé à prendre des notes pour le fameux livre ?

Je parus, sans doute, bien naïve en demandant ingénument de quel livre Sa Majesté voulait parler.

— Mais comment donc ! Le livre que vous allez écrire sur *nous* ! expliqua-t-il de sa voix décidément discordante. Bien entendu, vous allez l'écrire ! Aucun de vos compatriotes n'y manque.

Je me récriai avec une parfaite franchise, car cette suggestion me semblait impliquer, de ma

part, un certain élément de déloyauté. Je n'imaginais pas qu'il pût se présenter des circonstances capables de me faire changer d'avis.

Cependant le Kaiser me laissa voir qu'il n'était pas convaincu. Son sourire attestait clairement qu'il s'obstinait dans son opinion. J'ai constaté depuis que tout Allemand agit de même, lorsqu'il entre en discussion avec un étranger. La seule nuance est dans le plus ou moins de courtoisie qu'il apporte à défendre son opinion.

— En tout cas, quand vous écrirez votre livre, reprit le Kaiser, je vous demanderai une chose, c'est de vous en tenir à la stricte vérité. A ce compte, nous n'aurons rien à craindre. Nous autres, Allemands, nous sommes le peuple le plus sincère du monde ; et d'autant plus je m'étonne qu'aucun étranger ne puisse arriver à nous comprendre ! C'est justement pourquoi ils ne savent pas nous rendre justice dans leurs livres et leurs articles, même quand ils désirent le faire, ce qui d'ailleurs n'est pas fréquent, car tous jalousent notre prospérité. Oui, même vous, en Angleterre et aux États-Unis, vous nous jalousez ! On a porté sur moi trop de juge-

ments malveillants. Je commence à en être fatigué !

Et son visage, à la moustache férocement retroussée, revêtit subitement une expression de colère, tandis que ses yeux clairs, d'un bleu dur, s'ouvraient tout grands et prenaient un regard presque égaré. Mais cet orage se dissipa aussi soudainement qu'il était venu.

— Non pas, au moins, que je soupçonne la petite-fille de votre grand-père d'être capable de rien de pareil ! accorda-t-il. Cependant, vous ferez bien de me soumettre vos notes avant de commencer à écrire votre livre. Je pourrai ainsi vous conseiller utilement, et vous amener à corriger des jugements erronés.

On prétend que le Kaiser désire toujours produire une impression favorable sur n'importe quelle personne qu'il rencontre pour la première fois, cette personne fût-elle la plus insignifiante du monde. Le fait est qu'après m'avoir interpellée et, non sans rudesse, il se mit manifestement en frais pour amadouer mon modeste personnage, me questionna sur moi-même, sur la famille où j'avais longtemps vécu en Angleterre, — famille dont j'ai dit déjà que lui-même la

connaissait très intimement. La tête rejetée en arrière, il m'exposa aimablement les divers avantages qu'offrait, selon lui, une institutrice anglaise, en comparaison d'une institutrice allemande. Bien plus, il m'affirma tout à coup que, si les parents de mes jeunes élèves avaient consenti à l'écouter, ils auraient pris une institutrice anglaise pour leurs enfants deux années plus tôt.

— Mais la princesse est bien la femme la plus volontaire que je connaisse ! ajouta-t-il. Peut-être ne devrais-je pas vous dire cela, et allez-vous me trouver indiscret ? Mais je suis habitué à être constamment traité d'indiscret par les journaux, uniquement parce que j'ai pour principe de dire ce que je pense. D'ailleurs ce que je viens de vous dire là de la princesse n'est, malheureusement, pas un secret. Vous ne tarderez pas à le découvrir par vous-même, si vous êtes aussi intelligente que vous paraissez l'être. Voyez-vous, la princesse n'était destinée par la nature ni au rôle d'épouse, ni à celui de mère, bien qu'elle eût été une créature charmante en toute autre qualité. Faite comme elle l'est, il lui faut toujours agir à sa tête, envers et contre

tous !... Mais je vous en ai dit assez, ou peut-être trop ! Où donc est passé von X... ?

Le lieutenant attendait respectueusement, un peu à l'écart, et désormais, ce fut à lui que s'adressa exclusivement l'empereur. Quant à moi, il ne m'accorda plus un mot avant son départ, sauf la formule d'adieu allemande : *Auf Wiedersehen* (1) ! En même temps, il m'offrait gracieusement sa main, large ouverte, ce qui me donna l'occasion de constater la différence de cette main droite avec la gauche, toute petite et informe, qu'il dissimulait de son mieux et fort adroitement. Quant à la droite, évidemment très soignée, elle portait une surabondance de bagues, qui, chez un Anglais, aurait été un signe choquant de mauvais goût : mais la forme de la main était vulgaire, et l'aspect des chairs avait quelque chose de malsain. C'est du moins ce que je me disais au moment même où, comme pour me punir de ma mauvaise pensée, la forte main du Kaiser infligeait à la mienne une terrible pression. Je crus presque entendre craquer mes os; et je ne pus m'empêcher de

(1) Au revoir !

me demander si l'empereur avait voulu mettre, ainsi, hors de doute sa vigueur musculaire; combien volontiers, plutôt, l'eussé-je cru sur parole !

L'auguste visiteur ne parut pas, d'ailleurs, remarquer la grimace qu'avait dû m'arracher son énergique *shake hand.* Encore un salut militaire à mon adresse, et il en eut fini avec moi. Il s'éloigna rapidement vers le château, en compagnie du lieutenant von X..., tandis que les enfants gambadaient autour de lui, et que l'officier qui l'escortait formait respectueusement l'arrière-garde.

La visite de l'empereur au château avait été, pour Frau Z... et pour la gouvernante écossaise, une surprise au moins aussi grande que pour moi, et ces deux dames étaient infiniment curieuses d'apprendre comment s'était passée notre entrevue. Aussi les vis-je accourir bientôt, chacune prétextant un motif différent, et ne mentionnant la visite de Sa Majesté que quasi par hasard, comme si le souvenir leur en fût revenu tout à coup.

Frau Z... professait une grande admiration

pour son empereur, tandis que ma compatriote Mme M... se montrait moins enthousiaste. Ayant décidé dès l'abord que j'étais une personne à qui l'on pouvait se fier, elle m'avait communiqué quelques-uns de ses petits griefs, et s'était expliquée sans réticences au sujet de certains des grands de la terre.

— A votre idée, me dit-elle, pourquoi est-*il* venu jusqu'ici, ce matin ?

— Parce qu'il désirait voir les enfants, répondis-je.

— Manqué ! Recommencez ! — s'écria-t-elle, comme font les enfants en jouant.

— Pour quelle autre raison serait-il venu ? Non pas, certes, pour voir le lieutenant von X...

— Le Kaiser ne se souciait nullement de voir les enfants, pas plus que le lieutenant. Il les a vus assez souvent. Ce qu'il venait voir, c'est vous !

Je crus que la brave femme plaisantait, mais elle était parfaitement sérieuse. Suivant elle, le puissant empereur d'Allemagne était gonflé d'une curiosité égalée seulement par sa vanité, et rien ne lui était plus agréable que de rencontrer une figure nouvelle, si ce n'est de

s'immiscer dans les moindres affaires d'autrui, pourvu qu'elles eussent l'attrait de la nouveauté.

— Assurément, me dit la gouvernante, il s'intéresse à ces enfants ; mais ce qui lui tient le plus au cœur, c'est que toutes choses se fassent à sa guise. Or, la princesse voulait que ses fils fussent bien avancés dans l'étude du français avant de commencer à apprendre l'anglais de façon plus littéraire qu'avec moi : mais le Kaiser ne cessait d'insister auprès d'elle, toutes les fois qu'il la voyait, afin qu'elle se décidât à prendre une institutrice anglaise. C'est la princesse elle-même qui me l'a dit. Si bien qu'enfin elle et le prince, — qui abhorre l'Angleterre tout en affectant de l'aimer, — ont été forcés de céder. Et voilà pourquoi le Kaiser était particulièrement curieux de vous connaître ! Il a voulu vous voir parce que vous représentez pour lui une victoire personnelle.

Ces paroles de Mme M... confirmaient pleinement l'assertion de l'empereur ; mais elles n'étaient guère encourageantes pour ma situation future dans la famille.

— Je suis désolée d'apprendre que la princesse ait des préventions contre notre pays,

observai-je. Il est heureux, du moins, que le Kaiser nous estime en tant que nation !

— Croyez bien qu'il en est fort loin! protesta Mme M... Il est possible qu'il aime quelques-uns de ses nobles amis anglais, autant du moins qu'il est capable d'aimer quelqu'un en dehors de soi-même ; mais quant à la nation anglaise, il la méprise comme le fait tout son entourage, et se plaît à s'imaginer qu'elle est en pleine décadence. Avec cela il en a peur, je le crois fermement. Vous allez dire que je me contredis : mais c'est le Kaiser lui-même qui n'est que contradiction. De même le kronprinz, et notre prince, à nous. Tous les trois seraient ravis de voir éclater une guerre avec l'Angleterre. Quant à ce qui est de notre princesse, je n'ai pas voulu dire qu'elle détestât les Anglais. Au contraire, il y en a certains qui lui plaisent, ainsi qu'un bon nombre d'Américains. Seulement elle préfère les Français, car, avec la vivacité native de son humeur, elle-même a en soi quelque chose de français. Rappelez-vous bien mes paroles : tout ce que le Kaiser et ses fils apprécient chez les Anglais, c'est ce que ceux-ci possèdent... Vous ne pouvez pas encore comprendre ce que

je vous dis là. Mais attendez jusqu'à l'année prochaine, et vous viendrez me dire si j'avais tort ou raison !

Je ne répondis rien, tout en me répétant intérieurement que la pauvre Mme M..., aigrie sans doute par des incidents que j'ignorais, cherchait à se venger de certains froissements en « démolissant » tous ces grands personnages. Sans doute aussi sa nature la portait-elle à voir surtout le mauvais côté des choses... Hélas ! avant que j'eusse le temps de changer d'opinion sur ce point, avant même la moitié du délai qu'elle m'avait fixé, la pauvre femme ne devait plus être en état de m'entendre ! La vieille Écossaise allait mourir, emportée par une pneumonie, pendant le premier hiver de mon séjour en Allemagne.

CHAPITRE V

LA FAMILLE KRUPP
LE GÉNÉRAL VON BERNHARDI

Ce fut dans une villa située au cœur de la Forêt-Noire que j'eus pour la première fois l'occasion de rencontrer ces personnages qui, bientôt, allaient faire grand bruit dans le monde. La résidence principale de mes princes était à Potsdam, non loin de Berlin. Mais cette ville, située dans une région marécageuse, est infectée de moustiques qui deviennent presque intolérables au cours de l'été, si bien que tous ceux qui peuvent s'en aller ailleurs ne manquent point de le faire. Installés dans notre château des bords du Rhin, nous apprîmes brusquement que nous étions attendus dans l'autre demeure ; je n'allais point tarder, d'ailleurs, à découvrir que toutes les décisions étaient brusques, dans cette

maison, et que toutes choses avaient coutume d'être faites ainsi, à l'improviste, par le couple princier. Jamais personne chez eux ne peut prévoir ce qui va se passer le lendemain ; et chacun doit se tenir toujours prêt à tout. Ce genre de vie ne laisse pas d'éprouver les nerfs de personnes quelque peu impressionnables. Mais les maîtres du lieu ne se soucient nullement des nerfs de quiconque ; ce en quoi, du reste, ils se montrent éminemment Prussiens.

J'eus également à constater, en quittant le château de X..., que les responsabilités de ma situation dépassaient de beaucoup ce à quoi je pouvais m'attendre. J'avais été engagée comme institutrice des petits princes et de leur jeune cousine ; mais j'ignorais que, dans les grandes familles allemandes, les obligations d'une institutrice diffèrent sensiblement de ce qu'elles sont en Angleterre. Mon enseignement, il est vrai, ne s'étendait guère au delà des leçons d'anglais : car plus mes élèves grandiraient, plus nombreux seraient les maîtres qui devraient s'occuper des diverses branches de leur éducation. Mais notre voyage du Rhin à la Forêt-Noire me permit d'entrevoir que non seulement

je serais seule désormais chargée de surveiller la conduite des enfants, mais encore que tout accroc survenant d'un côté ou de l'autre se trouverait invariablement porté à mon compte. Je m'aperçus, en outre, que c'était surtout quand il y avait quelque anicroche que l'on se souvenait de ma qualité d'Anglaise, qualité qu'on me jetait au visage avec une douceur non exempte d'amertume. Par exemple, on me disait volontiers alors que, les Anglais « aimant à assumer les responsabilités », et se croyant capables de tout faire mieux que personne, je devrais être enchantée de me voir ainsi chargée d'une foule de choses parfaitement étrangères à mes fonctions particulières.

Nous atteignîmes notre nouvelle résidence avant les parents de mes élèves; et comme la venue de ceux-ci devait être fêtée par un dîner suivi de réception, on nous logea tant bien que mal, plutôt mal que bien. Je n'eus, pour ma part, qu'une toute petite pièce, destinée à me servir de salon aussi bien que de chambre à coucher.

Le prince et la princesse s'étaient annoncés pour le lendemain; mais nous les attendîmes en

vain toute la journée, et ce fut seulement le surlendemain, en revenant avec les enfants d'une promenade aux environs, que j'appris enfin l'arrivée du couple princier et de bon nombre d'invités ; tout ce monde amené en une longue série d'automobiles. La villa entière, mais surtout la partie réservée à la domesticité, offrait une confusion bruyante dont je ne crois pas que l'on puisse trouver l'équivalent dans la plus désordonnée de nos maisons de campagne anglaises.

La princesse me fit immédiatement appeler dans son boudoir, pièce vaste et gaie malgré le mauvais goût de la décoration. Je fus conduite jusqu'au seuil de ce boudoir par une des dames attachées à la personne de la princesse, fort jolie femme, âgée d'environ trente-cinq ans, la comtesse F... Nous ne devions point tarder à faire plus ample connaissance, tout de même que je n'allais point tarder à découvrir, en cette aimable Prussienne, une créature infiniment amusante, mais toujours prête à sacrifier tout et chacun pour le plaisir de lâcher un de ces mots à l'emporte-pièce, spirituels et mordants, où elle excellait.

A l'âge de la princesse une Anglaise aurait

encore semblé toute jeune ; mais bien que la mère de mes élèves me parût plutôt agréable, avec ses yeux superbes et le charmant sourire d'une bouche un peu trop large, je fus obligée de constater que ses traits commençaient à durcir, et même que la maigreur de sa taille ne l'empêchait pas de montrer, déjà, les signes précoces d'un double menton imminent. Elle m'adressa la parole en un anglais correct et précis, me témoignant une bienveillance extrême, et me laissant voir aussitôt la surprenante mobilité d'esprit qui la rend bien plus pareille à une Française qu'à une Allemande. Sans prendre la peine d'écouter mes réponses, elle se mit à m'accabler de questions rapides, tant sur ma propre personne et mes goûts que sur la manière dont je m'accordais avec ses enfants.

Elle était ainsi en train de parler, et moi d'essayer de la suivre, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et qu'un jeune homme parut sur le seuil. Dès qu'il m'aperçut, il fit mine de s'enfuir : mais la princesse l'invita à entrer pour venir faire connaissance avec l'institutrice de ses enfants. C'était, naturellement, notre prince ;

et bien qu'il compte plusieurs années de plus que sa femme, je dois dire qu'à ce moment-là il me parut beaucoup plus jeune qu'elle. Cette impression était due peut-être à ce que le bas du visage de la princesse est trop large et trop lourd, tandis que celui du prince, étroit et long, aussi bien que sa taille, qu'il parvient à rendre incroyablement fine au moyen de corsets ou de ceintures fortement baleinées, lui donnaient l'air d'un adolescent. S'avançant vers moi, il m'adressa un sourire vague, avec un regard à la fois hardi et distrait. D'un ton machinal, il murmura « qu'il savait que j'avais eu pour grand-père un homme remarquable »...

Sur quoi la princesse eut un éclat de rire joyeux et spontané, s'écriant que c'était là « une singulière recommandation pour une jeune fille! » Le prince parut d'abord un peu gêné, comme s'il venait de dire une sottise et se demandait s'il devait ou non s'en excuser; mais ensuite il décida de rire, lui aussi, de telle sorte que je fus obligée d'en faire autant, et de répondre que j'étais très honorée d'entendre faire l'éloge de mon aïeul.

Dès que l'incident eut pris fin, le prince se

mit à parler de ses fils, évidemment afin de trouver à dire quelque chose. Il parlait l'anglais de façon absolument parfaite : on l'aurait pris pour un jeune étudiant d'Oxford ou de Cambridge venu terminer ses études en Allemagne. Il était, comme sa femme, très animé, avec quelque chose de brusque et de saccadé dans sa manière de parler, tandis que son sourire, sans être absolument désagréable, avait on ne sait quoi de déconcertant : une expression indéfinissable et lointaine qui ne s'atténuait que lorsque la conversation tombait, par hasard, sur un des rares sujets qui l'intéressent, — les sports, par exemple, — ou bien lorsque son interlocuteur se trouvait partager ses idées en politique.

Au premier abord, toute sa personne offrait une apparence d'ingénuité juvénile ; mais je ne pus m'empêcher d'être frappée de l'étrange ressemblance de ses yeux avec ceux de quelque animal sauvage, — des yeux vraiment extraordinaires, étroits et brillants, avec une inquiétante expression de fausseté, causée peut-être par un léger strabisme qui fait converger les prunelles l'une vers l'autre. En somme, cette première

entrevue ne m'inspira aucune sympathie pour le père de mes élèves, et je n'eus pas, non plus, l'impression que lui-même en éprouverait jamais aucune pour moi, — en admettant qu'un tel sentiment fût possible entre une Altesse Impériale et un mince personnage de ma sorte...

Pendant ce premier séjour que nous fîmes dans la Forêt-Noire, comme aussi à Potsdam durant l'automne et l'hiver suivants, le couple princier reçut la visite d'un grand nombre de personnages curieux ; et j'eus moi-même l'honneur de faire connaissance avec la plupart de ces visiteurs, attendu que ceux-ci demandaient presque toujours à voir et à saluer les enfants. De plus, la princesse ne tarda point à prendre l'habitude de me dicter toutes les lettres qu'elle devait écrire en anglais, travail qui ne rentrait nullement dans mes attributions ; mais ce genre de considération ne troublait acunement Son Altesse. Parfois aussi, lorsque les dames d'honneur attitrées se trouvaient occupées ailleurs, ou bien ne se sentaient pas en train, c'était sur moi que retombait le soin d'organiser

ou de surveiller les diverses œuvres de charité auxquelles la princesse était censée s'intéresser. Peut-être au fond s'y intéressait-elle vraiment, à sa manière brillante et superficielle ; mais il est certain qu'elle se déchargeait très volontiers sur d'autres de tout ce qui peut sembler une gêne ou un ennui, sauf à s'attribuer ensuite, très gaîment et très sincèrement, tout le crédit de ce que d'autres avaient fait en son nom, — vraiment séduisante dans ses jolies toilettes de Paris ou de Vienne (jamais elle n'eût consenti à se laisser habiller à Berlin), et distribuant à tout venant les plus délicieux sourires.

C'est ainsi que j'eus l'occasion de rencontrer maints visiteurs que mon simple rôle d'institutrice ne m'aurait point permis d'approcher. Les éloges que ne manquaient pas de faire de mon grand-père les nombreux Américains qui venaient en visite à Potsdam ou à Berlin continuaient à produire autour de moi l'impression que j'étais, moi-même, Américaine. J'essayais bien de corriger cette erreur, toutes les fois que je le pouvais : mais plus j'observais le caractère des Allemands, et plus je m'assurais que, du jour où une idée s'est logée dans leur tête, la

mort seule pourrait parvenir à l'en déloger. Ils semblent même mettre leur point d'honneur à ne pas souffrir qu'un étranger les convainque d'inexactitude dans quelqu'une de leurs opinions.

L'événement le plus mémorable de toute ma première année en Allemagne fut une visite que nous fîmes, la princesse, les enfants, et moi, à la villa Hugel, dans la vallée de la Ruhr, près de la célèbre ville d'Essen. Cette villa est la résidence particulière du couple fameux des Krupp von Bohlen. Bertha Krupp, la « reine des canons » et la plus riche héritière de tout l'empire, avait épousé, trois ou quatre ans avant notre visite à Essen, un diplomate de l'Allemagne du Sud, M. Gustave von Bohlen und Halbach. La fille du vieux Krupp avait à peine vingt-quatre ans lorsque je la vis pour la première fois ; mais des maternités successives et fréquentes l'avaient déjà sensiblement vieillie ; on lui aurait donné beaucoup plus que son âge, tandis que le mari, plus âgé qu'elle de seize ou dix-sept ans, semblait presque son cadet. Ce gentilhomme avait consenti, dès le lendemain de son mariage, à placer le nom de Krupp en

tête de son propre nom de famille, supprimant du même coup le Halbach, qui n'est plus mentionné désormais, sauf dans les documents officiels.

Bien que Mme Krupp von Bohlen eût commencé déjà à prendre cette expression maternelle et « résignée à n'avoir plus d'âge » qui remplace de très bonne heure, chez les Allemandes, la mine coquette et enjouée des jeunes filles, je n'en eus pas moins l'impression que cette milliardaire était la plus charmante femme que j'eusse rencontrée en Allemagne. Ses traits sont doux, sa physionomie gracieuse et d'admirables yeux d'un brun clair animent un visage paré du plus beau teint du monde. De plus, différant en cela de la plupart des femmes allemandes de toutes les classes de la société, surtout depuis que la direction de la mode appartient à cette élégante demi-Russe qu'est la femme du kronprinz, Mme Krupp von Bohlen conserve le secret d'adapter ses cheveux à l'air de son visage. Ses robes, belles mais simples, sont moins bizarrement tapageuses que celles de la plupart de ses compatriotes, et vraiment ses manières sont la bonté même. Jamais je n'ai connu une grande

dame plus affable et moins encombrante; jamais je n'ai habité une demeure plus agréable que cette villa Hugel, où, — en contraste singulier avec le ménage de nos princes, — tout l'appareil domestique se meut sur des roues huilées à souhait.

Le mari, de son côté, est généralement considéré comme un fort bel homme, et il mérite en une certaine mesure cette réputation. A distance, il pourrait passer pour un Américain; son accent même, en parlant anglais, me semblait avoir quelque chose de légèrement yankee. Mais peut-être se plaisait-il à affecter cet accent dans ses entretiens avec moi, me sachant née en Amérique, où il avait passé plusieurs années comme secrétaire de l'ambassade d'Allemagne. J'ai rarement vu une paire d'yeux plus intelligents que ceux de M. Krupp von Bohlen, dont la tête entière présente d'ailleurs cette forme en « dôme » que les Allemands apprécient par-dessus tout, comme étant un signe de la supériorité intellectuelle de leur race, sauf à l'appeler parfois aussi la « tête de professeur ». J'ajouterai que personne ne pratique mieux la politesse extérieure que le mari de Bertha Krupp, avec la parfaite

élégance d'un diplomate désireux de se rendre agréable à tous. Et pourtant j'ai eu l'occasion, pendant notre séjour à la villa Hugel, d'être témoin d'un certain nombre de petites scènes qui risquaient d'atténuer sensiblement ma sympathie pour les têtes en dôme, tant sur les épaules de Herr Krupp von Bohlen que sur celles de plusieurs de ses invités...

Nous étions venus à Essen en nombre, car les parents de mes élèves avaient cru devoir se faire accompagner par divers amis, sans parler de leur suite habituelle. Mais l'ample villa à l'italienne, plus vaste que bien des palais, et dominant la rivière sur un large plateau, pouvait aisément loger une foule d'invités. Parmi ces visiteurs, venus là d'un autre côté, mais en même temps que nous, se trouvait notamment le général von Bernhardi. Celui-là possédait également la « tête en dôme » ; et en voyant réunies à la table des Krupp une demi-douzaine de ces « coupoles », et en leur entendant exprimer certaines opinions, je ne pus m'empêcher de penser que les fameux dômes devaient abriter, sous leur voûte massive, quelques défauts plutôt fâcheux, — en particulier un orgueil

national immense, démesuré, qui a contribué plus que tout le reste, je crois, à produire la situation politique actuelle de l'Allemagne. En comparaison d'autres têtes non moins intelligentes vues dans mon pays, ces « dômes » germaniques me faisaient l'effet, pour ainsi dire, de mosquées turques mises en regard de nos cathédrales chrétiennes...

Certain après-midi, mes élèves étaient en train de jouer avec l'enfant premier-né de nos hôtes, nommé Alfred comme son illustre aïeul maternel. Je me trouvais avec eux dans un pavillon du parc, construit jadis par le vieux Krupp à l'usage de ses deux filles. Ce jour-là, l'un des directeurs de l'usine d'Essen, M. Eccius, et le docteur Linden, directeur de l'Aquarium de Naples, — entreprise commanditée par le Kaiser, bien que la chose soit en général ignorée, — étaient venus déjeuner à la villa pour rencontrer notre prince et le général von Bernhardi. Pendant que j'étais dans le pavillon avec les enfants, M. Krupp von Bohlen y amena ses quatre invités, afin de leur montrer un album de visiteurs commencé depuis l'enfance des demoiselles Krupp. Le général von Bernhardi était arrivé la veille au soir,

et je le voyais pour la première fois ainsi que MM. Eccius et Linden.

J'ajouterai que j'ignorais alors tout du général ; il me semblait seulement me rappeler avoir entendu dire qu'il avait été le premier officier allemand qui eût pénétré dans Paris après le siège de 1870, ou quelque chose d'approchant. Mais il me suffit d'apercevoir cette curieuse figure pour avoir l'impression que c'était là une personnalité très puissante, puissante autant qu'antipathique, — un homme qu'il fallait craindre, mais qu'on ne pourrait aimer. Si bien que, tout de suite, je me permis de questionner longuement sur lui ma comtesse prussienne, qui se piquait de tout savoir sur le compte de chacun, et se faisait un plaisir de répéter ce qu'elle savait, non sans y joindre parfois des embellissements de son cru.

Mon nom ayant été mentionné poliment par le maître de la maison, les visiteurs me saluèrent. Le salut du général von Bernhardi me frappa désagréablement par sa raideur ; évidemment le vieux soldat jugeait inutile de courber trop bas son cou large et bref pour rendre hommage à une personne d'aussi peu d'importance.

En même temps, il me lançait un regard dur, par dessous ses épais sourcils, — un regard qui m'obligea à me demander s'il méprisait toutes les femmes ou si, tout simplement, mon humble figure avait eu le malheur de lui déplaire.

— Vous êtes Anglaise? — me demanda-t-il sèchement, en langue allemande, et du ton d'un homme plus accoutumé à proférer des commandements qu'à échanger des riens polis dans les salons.

— Miss A... est née à Washington, — s'empressa de répondre M. Krupp von Bohlen, de sa voix douce et courtoise. — Washington est la ville la plus intéressante des États-Unis ; elle est toute pleine de souvenirs bien précieux pour moi. Le grand-père de miss A... était un des officiers les plus distingués de la marine de guerre américaine.

Tout en parlant, notre hôte m'adressait un petit sourire d'intelligence, où je ne pus m'empêcher de lire comme un avertissement, peut-être une prière de ne pas préciser davantage les renseignements ainsi fournis sur mes origines...

— Ah ! voilà qui est bien ! grommela le général.

Il ne me fut pas difficile, dès lors, de discerner, quelle que fût son attitude envers les femmes en général, que les Anglaises, du moins, se trouvaient exclues de sa sympathie. Aussi bien ai-je appris plus tard que toutes les femmes ne dépassaient guère, à ses yeux, le niveau des espèces « à quatre pattes » ; que sans cesse il se plaisait à contredire brutalement la sienne propre, lorsqu'il était contraint de paraître en sa compagnie ; que toujours, dans la rue, il marchait en avant d'elle, ne se faisant nul scrupule de la repousser des coudes, au passage des portes, non plus qu'aucune autre dame, connue ou étrangère, qui se trouvait sur son chemin.

Ceux des visiteurs qui n'avaient pas encore écrit leurs noms sur l'album du pavillon, — où se voyaient, au premier rang, de superbes autographes de l'empereur et de l'impératrice, — furent naturellement invités à le faire ; ce leur fut une occasion de s'étendre abondamment sur la grandeur passée et présente de l'usine Krupp. Notre hôte en parlait, pour sa part, avec un mélange curieux de modestie et d'orgueil, comme s'il avait, de naissance, appartenu à la glorieuse maison au lieu d'en être seulement le fils adoptif.

Il disait, entre autres choses, que le centième anniversaire de sa fondation allait être célébré solennellement en 1912, et que déjà le Kaiser avait promis d'assister en personne à la cérémonie. Sur quoi le général von Bernhardi de s'écrier :

— C'est sans doute pour ce jour de fête que vous nous sortirez la grosse surprise que vous préparez !

— C'est en tout cas ce que nous rêverions de faire, — répondit M. Krupp von Bohlen, mais d'un ton beaucoup plus bas.

J'étais assise un peu à l'écart de mes deux princes avec le petit Alfred, à qui je montrais des épreuves photographiques prises par moi la veille. Mais je n'en fus que plus frappée de la manière dont notre hôte avait baissé la voix, comme pour rappeler ma présence au général von Bernhardi. Si bien que, craignant d'être indiscrète, je tâchai à m'absorber plus encore dans ma conversation avec les enfants. Tout au plus me fut-il encore donné d'entendre, avant le départ des quatre visiteurs, la phrase suivante, adressée au général von Bernhardi par M. Eccius :

— Demain, mon général, vous pourrez vous

rendre compte par vous-même de ce que nous préparons.

La journée du lendemain, en effet, fut consacrée tout entière par le général à la visite des ateliers d'Essen, qui forment à eux seuls une véritable forteresse, et dont bien peu de personnes ont le droit d'approcher. Mais, le soir, Bernhardi revint avec notre prince dans la salle d'études de mes élèves, afin de leur dire adieu, car il devait quitter la villa Hugel le lendemain matin.

Dans l'intervalle, j'avais appris de l'aimable comtesse qu'il passait pour une autorité en matière stratégique. Elle m'avait même dit, par façon de plaisanterie, que Bernhardi « se trouvait désormais presque prêt pour son cher projet de guerre contre les Anglais », en ajoutant que c'était précisément en vue de cette guerre que l'usine d'Essen fabriquait ses nouveaux canons « à surprise ». Mais je n'attachai aucune importance à ce propos, trouvant tout naturel que la maison Krupp s'occupât à faire des canons.

Le général von Bernhardi ne fit guère attention à moi, ce jour-là, en entrant dans la ravissante

salle qui avait été donnée à mes petits princes pour leurs deux ou trois heures de leçons quotidiennes. Il s'assit et prit les deux garçons sur ses larges genoux, pendant que le père des enfants, debout devant lui, le regardait avec admiration, — car il partage pleinement l'estime respectueuse de son cousin le kronprinz à l'endroit du fameux théoricien militaire. Les petits princes, de leur côté, semblaient fort à l'aise avec leur visiteur, bien qu'ils ne l'eussent pas vu depuis plusieurs années; et aux questions qu'il leur posait je les entendais répondre avec une aisance singulière. L'aîné disait qu'il comptait devenir soldat, le second marin, dès qu'ils le pourraient. Après quoi Bernhardi interrogea l'aîné sur les effectifs des armées des diverses nations; et l'enfant fut particulièrement heureux de pouvoir montrer tout ce qu'il avait appris, — non pas certes de moi, mais du lieutenant von X... Arrivé à l'armée anglaise, il déclara qu'elle ne comptait que 180.000 hommes.

— Tout juste! Et ce n'est pas cette armée-là qui nous donnera beaucoup de fil à retordre, hein, Altesse? ricana Bernhardi.

— Oh! non, fit le petit prince, mais le lieu-

tenant von X... nous dit toujours qu'il ne faut point parler de ces choses-là devant miss A... !

Le général daigna m'honorer d'un coup d'œil, sans que son visage perdît l'expression cruelle et brutale que j'y avais vue la veille.

— Vous êtes amie des Anglais? grommela-t-il.

Je m'enhardis à répondre que je tenais l'Angleterre pour l'une des plus grandes nations du monde.

— Sottise! — fit-il d'un ton tranchant qui jamais ne sortira de ma mémoire.

Le père de mes élèves, qui me savait Anglaise, — ce qu'ignorait Bernhardi, il faut lui rendre cette justice, — appuya pleinement l'opinion du général. Aussi bien pour mon usage personnel que pour celui des enfants, il se mit à expliquer que l'Angleterre pouvait bien avoir été, jadis, une nation puissante, en raison de son talent pour se procurer des colonies par tous les moyens, et de l'habileté sans scrupule de sa diplomatie; mais, selon lui, tout cela était fini, n'existait plus. Sous son gouvernement libéral, l'Angleterre était en train de se désagréger, exactement comme le fit jadis l'empire romain;

déjà retentissait le glas de sa grandeur. Pas une de ses colonies ne lui resterait fidèle, lorsque le jour de l'épreuve serait venu.

— Il n'y a qu'à lire leurs propres journaux, reprit Bernhardi, pour constater avec quelle rapidité les Anglais dégénèrent. Le doigt de la fatalité est sur eux. Ils sont endormis, et, lorsqu'ils se réveilleront en recevant un choc terrible, il sera trop tard !

Je me sentais si vexée de la grossièreté avec laquelle cet homme m'avait rabrouée que c'est à peine si je pus dormir la nuit suivante. Mais ma mauvaise humeur venait bien plus de l'amour-propre blessé que de la compréhension réelle des sentiments du général à l'égard de mon pays, ainsi que des suites qui risquaient d'en résulter. Je devais encore attendre plus de deux ans avant de me rendre compte de la portée sérieuse d'une attitude qui, jusque-là, me paraissait simplement une marque agaçante d'inintelligence et de mauvais goût.

Notre séjour à la villa Hugel, d'ailleurs, ne se prolongea guère qu'un jour ou deux après son

départ. Mais à peine étions-nous de retour « chez nous », que la comtesse devint étrangement expansive sur le compte de la maison Krupp et de ses puissants propriétaires.

Elle n'avait rien à dire de désagréable touchant Bertha Krupp, ne cessait-elle de protester, — à cela près qu'elle commençait à devenir bien « bourgeoise ». Mais sur le mari de la jeune femme, ses observations ne tarissaient pas.

— Lorsque viendra la guerre, disait-elle, c'est ce von Bohlen qui sera l'homme le plus puissant de l'empire. Il vous a semblé un simple lettré, doux et inoffensif; mais ce n'est là qu'un effet de son habileté, qui le porte à cacher sa véritable nature. Croyez-moi, Bernhardi lui-même, quand le moment arrivera, ne sera pas plus désireux de faire la guerre que l'est, dès à présent, notre aimable Gustave, encore qu'il fût prêt à crier à la calomnie si quelqu'un l'accusait de souhaiter une lutte sanglante simplement parce qu'il est à la tête d'une fabrique de canons. Oui; et cependant ce que je vous dis est la vérité. Cet homme-là est plus Krupp que les Krupp eux-mêmes. Pas un mot n'est écrit contre l'Angleterre, dans les trois journaux

quotidiens commandités par l'argent des Krupp, que Gustave von Bohlen ne le connaisse et ne l'approuve. Et voilà, en vérité, pourquoi le Kaiser et le kronprinz font de lui si grand cas ; sans compter que tous les deux participent aux bénéfices de la maison, ainsi que chacun sait, bien que la chose soit censée un secret. Ils n'ignorent pas, l'un et l'autre, ce qu'est au fond ce prétendu dilettante. De tout son cœur, il poursuit le même rêve que rêvait jadis le vieux Alfred Krupp, le même rêve que fait aujourd'hui notre souverain !...

Mais lorsque je demandai à la comtesse de quel rêve elle voulait parler, la malicieuse jeune femme ne fit que rire, et me répondit qu'elle préférait me laisser le soin de le découvrir par moi-même.

CHAPITRE VI

LE KRONPRINZ ET SA FEMME

L'année qui suivit mon arrivée, mes élèves furent invités au charmant petit Palais de Marbre de Potsdam, pour fêter l'anniversaire de naissance de l'un des fils du kronprinz; et comme l'empereur lui-même se trouvait alors de passage à Potsdam, il daigna honorer la fête d'une visite rapide, pour laquelle il avait revêtu un de ses innombrables et somptueux uniformes. Ayant réuni autour de lui un groupe de petits garçons et de petites filles, il se mit à leur raconter quelque chose que nous crûmes bien, — nous qui n'assistions à la scène que de loin, — être une fable ou un conte amusant. L'histoire était courte, du reste, mais le narrateur y apportait tant d'entrain, avec sa tête rejetée en arrière et ses yeux élargis, que les enfants

avaient paru recueillir avidement ses moindres paroles, — à moins qu'il ne fallût supposer que, malgré leur jeune âge, ils étaient déjà de parfaits courtisans...

Au goûter, ce jour-là, ma petite princesse mangea quelque chose qui ne convenait pas à son estomac, — toujours très délicat ; si bien qu'au milieu de la nuit Frau Z... m'envoya demander un flacon de sels anglais que l'on savait en ma possession. Une fois déjà, précédemment, j'avais administré une dose de ces sels à la princesse avec d'excellents résultats ; et c'était l'enfant elle-même qui les réclamait aujourd'hui. Elle désirait, de plus, que je vinsse en personne les lui apporter, bien que, lorsqu'elle était en bonne santé, jamais elle n'eût pour moi de ces élans affectueux qui me touchaient profondément de la part de ses cousins. Je me rendis donc auprès d'elle, cette nuit-là, et l'enfant eut vite fait de se sentir ravivée par mes sels : mais elle ne m'en pria pas moins de rester quelque temps encore auprès de son lit. Elle désirait me raconter un rêve affreux qu'elle avait fait. Déjà elle l'avait raconté à Frau Z.... en lui demandant s'il était possible que ce rêve se réalisât.

— Mais non, bien sûr ! — m'écriai-je aussitôt pour la rassurer, car l'enfant avait recommencé à s'agiter péniblement dès que lui était revenu le souvenir de son cauchemar. — Frau Z... a dû vous dire que jamais les rêves ne se réalisent !

— Certes non, elle ne me l'a pas dit ! s'écria la petite princesse. Elle n'aurait pas osé contredire notre... (Et l'enfant prononça le nom sous lequel ses cousins et elle-même avaient coutume de désigner l'empereur.)

— Comment, contredire l'empereur ? demandai-je.

— Vous savez bien que c'était aujourd'hui mon anniversaire de naissance, en même temps que celui de mon cousin ? — reprit la petite princesse, qui se trouvait, en effet, être née tout juste un an après l'un des fils du kronprinz. — Eh ! bien, l'empereur nous a dit, ce soir, que jamais les rêves qu'il faisait la nuit de son anniversaire de naissance ne manquaient de se réaliser ; de telle sorte qu'il demandait toujours à Dieu de lui envoyer de bons rêves ces nuits-là, et il nous a conseillé de faire de même. Il a dit qu'il ne faudrait jamais oublier cela, même si nous devions vivre cent ans, et qu'il nous

engageait à noter sur un cahier nos rêves de la nuit de notre anniversaire. Alors j'ai fait de mon mieux pour rêver comme il faut, cette nuit ; et voilà que m'est arrivé ce cauchemar épouvantable !

Elle avait vu un sanglier sauvage pénétrer dans sa chambre, par la fenêtre ouverte, et venir se cacher sous son lit.

— Frau Z... affirme que je dois rapporter ce rêve à l'empereur, la prochaine fois que j'aurai l'occasion de le voir, reprit-elle, et lui demander ce qu'il en pense. Mais je n'oserai pas le faire, parce que je sais bien qu'il me dira que mon rêve ne peut manquer de se réaliser !... Et puis, il me dira que je suis une petite sotte, de ne pas rêver un beau rêve, de manière que m'arrivent de bonnes choses qui me plaisent. Figurez-vous que, lui, il sait s'arranger pour faire toujours le même rêve, chaque nuit de son anniversaire !

— Est-ce de cela qu'il vous parlait tout à l'heure, lorsque vous étiez réunis en groupe autour de lui ? demandai-je.

— Oui, répondit l'enfant. Il nous disait qu'il avait eu un rêve splendide, juste à la date de ses

dix-sept ans, et qu'il s'était juré de le renouveler, parce qu'une diseuse de bonne aventure lui avait prédit que, après avoir fait bien des fois le même rêve, il finirait un jour par le voir réalisé!... Sa manière de procéder est de penser à cette vision durant des journées entières. Alors il la revoit en dormant la nuit de son anniversaire, et souvent encore les nuits suivantes. Et ce qu'il rêve de cette façon ne s'est pas encore accompli tout à fait; mais il nous a dit qu'il était sûr de le voir arriver tôt ou tard, et qu'alors il régnerait sur le monde entier!...

— En vérité? m'écriai-je. Voilà certes un rêve merveilleux!

— Oui; il dit que l'Allemagne deviendra grande comme le monde, et que c'est lui qui en sera le maître! affirma la petite princesse.

Ce n'était là, évidemment, qu'une folle imagination d'enfant, et le Kaiser s'était simplement laissé aller à parler à sa manière impulsive et enthousiaste, débitant la première idée qui lui passait par la tête afin d'intéresser un petit groupe de garçons et de fillettes. Je savais, d'ailleurs, qu'il laissait rarement échapper une occasion d'exciter des sentiments « impérialistes »

jusque dans les âmes enfantines ; sans doute, le prétendu récit de ses songes n'avait été pour lui qu'un moyen d'arriver à ce but. Aussi ne me serais-je guère préoccupée de cette histoire, si précisément, deux ou trois jours plus tard, le médecin des enfants, que j'aurais cru supérieur à de si puérils commérages, ne m'avait dit qu'à maintes autres personnes le Kaiser avait parlé d'un rêve qu'il aurait fait à plusieurs reprises, — le rêve d'un immense empire réuni sous la domination allemande.

Au surplus, ici comme à Berlin et comme à Potsdam, la société n'était qu'un nid à cancans touchant la famille impériale. Pas un détail de la vie de cette famille qui ne fût le sujet d'innombrables commentaires, — pas toujours des plus flatteurs, et volontiers accompagnés de surnoms irrévérencieux pour les divers héros des diverses histoires. Je me suis même demandé comment les personnes qui raillaient ainsi l'empereur et les siens ne craignaient pas que leurs sarcasmes fussent répétés en haut lieu ; et puis il m'est venu en tête que, chacun se sentant

pour le moins aussi coupable que ses voisins, personne n'osait s'exposer soi-même en exposant autrui. Mais souvent aussi, me rappelant ce que m'avait dit le Kaiser, à notre première rencontre, de mon intention probable d'écrire un livre sur lui, j'ai pensé que, si je m'étais souciée de faire imprimer une petite partie seulement des propos scandaleux que j'avais entendus sur la cour de Berlin et les représentants les plus en vue de l'aristocratie militaire, toute l'Europe aurait pu s'en émouvoir.

Je fus frappée, dès l'abord, de trouver chez le public allemand, du haut en bas de l'échelle, une attitude volontiers frondeuse à l'égard des souverains et des membres importants de leur entourage. Plus d'une fois le Kaiser s'est ouvertement flatté d'avoir atteint le plus haut degré possible de popularité, tandis qu'au même moment tout Berlin grommelait au sujet de quelqu'un de ses actes ou de ses paroles. Ou bien encore une opposition radicale se manifestait entre les opinions des grands et des petits, à son sujet ; en fait, c'était chose très rare que les uns et les autres fussent simultanément satisfaits de lui.

Il en allait de même pour le kronprinz. L'année d'après mon arrivée, en 1910, tout le monde l'appelait le « mangeur de juifs ». La classe élégante des *junkers* et l'armée tout entière l'adoraient pour un certain discours qui lui avait valu l'exécration des juifs, même des juifs riches et soi-disant aristocratiques, désireux de faire oublier leur origine. Il y eut un moment où « Willi » et « Cilli », — noms familiers que le jeune couple se donnait dans l'intimité, et qui avaient été adoptés par tout Berlin, avec des nuances diverses de faveur ou de blâme, — étaient devenus les idoles de la haute société, surtout parmi la jeunesse ; mais plus tard, après la fameuse visite du kronprinz aux Indes, une baisse sensible se produisit dans la popularité du couple princier, et cela parce qu'on supposait que Leurs Altesses Impériales préféraient secrètement les choses étrangères à ce qui était d'origine allemande. On déplorait que le kronprinz et sa femme eussent le « snobisme » de vouloir « faire du chic » avec leurs relations anglaises et américaines, au lieu de réserver leurs faveurs pour des compatriotes. Pareillement, on regrettait que toujours le kronprinz

voulût imposer de force sa manie pour les sports anglais, et qu'il parût souhaiter que sa femme s'habillât comme « ces manches à balai britanniques en costumes tailleur » avec lesquels il avait patiné et flirté pendant son voyage. Les relations anglaises et américaines du kronprinz provoquaient même plus d'animosité que les témoignages de sympathie prodigués par le Kaiser à des capitalistes juifs non titrés, tels que M. Alfred Ballin, l'armateur de Hambourg, ou que le banquier berlinois Bernhard Dernburg, — improvisé diplomate par la grâce impériale, et qui venait tout juste d'abandonner ses fonctions de ministre des colonies, au cours de l'année 1910.

Quant à la femme du kronprinz, tous les racontars sur elle étaient en somme assez innocents. On disait, par exemple, qu'à l'époque de son mariage elle avait résolu de devenir la princesse la plus belle et la mieux habillée d'Europe, d'accord en cela avec les désirs de son fiancé, et que la pauvre Altesse s'était désespérée lorsqu'elle avait dû constater que la série presque ininterrompue de ses grossesses avait eu pour effet d'élargir considérablement sa taille de

guêpe. On racontait qu'elle avait fait faire une reproduction en cire de sa personne, peu de temps après la naissance de son premier enfant ; une figure dont le visage, les cheveux, la taille, étaient sa parfaite image. C'est sur cette poupée qu'on essayait les nouveaux styles de coiffure, les chapeaux proposés par les modistes, les robes arrivant de Paris ou de Vienne; et la bonne langue de qui je tiens l'histoire certifiait qu'il y avait eu des pleurs et des grincements de dents lorsque, pour la première fois, les mesures convenant à la figure de cire s'étaient trouvées trop étroites pour son impérial modèle...

On disait encore, de la femme du kronprinz, qu'elle avait la manie singulière de refuser de se servir plus de deux fois de la même brosse pour ses cheveux ou pour ses dents. Elle prétendait que le nettoyage de ces brosses leur donnait une odeur désagréable ; et toujours elle les faisait brûler après deux jours d'usage. C'était là un caprice que tout le monde estimait extravagant, très « français », et presque inconvenant ; encore que la dépense matérielle occasionnée par ce raffinement ne dût pas être bien grande, puisqu'au lieu d'être brûlées tout entières les

brosses étaient soigneusement dépouillées de leur monture d'or ou d'argent, que l'on rajustait non moins soigneusement aux brosses suivantes.

Il y avait bien eu une histoire un peu moins anodine, qui peut cependant se répéter sans inconvénient. Nul n'ignorait que le kronprinz avait furieusement flirté avec de belles voyageuses dans une station d'hiver de l'Engadine. Le bruit courait que sa femme, ayant eu vent de la chose, avait résolu de se venger, et qu'elle avait choisi pour partenaire un attaché militaire anglais, avec lequel elle avait échangé deux ou trois lettres fort gaies. Sur quoi un correspondant anonyme s'était avisé d'écrire au kronprinz, pour l'avertir de ce qui se passait. Et lorsqu'une nouvelle lettre était arrivée pour la princesse, son mari, qui en guettait la venue, s'en était emparé, l'avait ouverte, et, à son extrême surprise, y avait trouvé, au lieu du billet doux qu'il attendait, un document politique de la plus haute importance : des notes concernant certaine transaction relative au Maroc, et fournissant des informations que le Kaiser aurait volontiers payées plusieurs milliers de marks. A

ce document imprévu n'était jointe aucune lettre ; et quand le kronprinz en avait pris connaissance, il était allé demander carrément à « Cilli » ce que cela pouvait bien signifier. La jeune femme avait été, d'abord, assez décontenancée. Encore que son flirt fût de l'espèce la plus innocente, et n'eût eu d'autre objet que de punir « Willi », maintenant que celui-ci semblait vraiment irrité, elle ne laissait pas de ressentir quelque appréhension. Mais elle n'avait, en somme, rien de sérieux à se reprocher ; si bien que, retrouvant bientôt son aplomb, elle avait cru devoir le prendre de haut, exigeant que le contenu de l'enveloppe lui fût montré avant de consentir à donner aucune explication. En conséquence, le kronprinz lui avait mis sous les yeux le mémoire diplomatique de l'attaché anglais. Et bien que le papier lui eût été repris dès la minute suivante, les quelques lignes qu'elle avait eu le temps d'y lire lui avaient inspiré une idée merveilleuse : que si elle s'était montrée « gentille » avec le diplomate anglais, c'était dans le seul but, avait-elle dit, d'obtenir livraison d'un document précieux ; et le diplomate avait fini par lui promettre ce qu'elle demandait, dans un

certain bal, en retour d'une certaine valse qui était justement la chose que « Willi » lui avait le plus reprochée. Elle ajoutait que son intention n'avait pas été de communiquer le papier à son mari, mais simplement de lui faire part des faits principaux qu'elle y aurait lus. Maintenant encore, elle demandait que, pour faire honneur à sa parole, le document fût brûlé.

Ce même jour, le malheureux Anglais qui s'était rendu coupable de cette fatale étourderie avait réussi, après mille démarches, à voir la princesse pour lui demander si, par hasard, un document diplomatique ne se serait pas égaré dans l'enveloppe qu'il lui avait adressée. La jeune femme lui avait répondu que le document avait été brûlé, et lui avait intimé l'ordre, en même temps, de couper court à une correspondance qui risquait de leur valoir à tous les deux de sérieux ennuis. Ainsi pardon et oubli étaient échus au coupable, qui se trouvait avoir, bien malgré lui, rendu à l'Allemagne un service de premier ordre.

Ce qu'il y avait de vrai dans cette histoire, je ne saurais naturellement le dire : mais le fait est qu'elle m'a été racontée par une personne

de l'entourage impérial qui prétendait la tenir de la bouche même de la princesse. Au reste, l'information contenue dans l'enveloppe de l'attaché anglais ne devait pas avoir, au fond, une importance bien décisive, puisque, quelques mois plus tard, en 1911, l'Allemagne allait se juger profondément humiliée et maltraitée par l'Angleterre, dans le règlement de cette même question marocaine.

CHAPITRE VII

LE VOYAGE DU KRONPRINZ AUX INDES ET EN ÉGYPTE

Quelque chose, je n'ai jamais pu savoir quoi, arriva vers ce même temps, qui eut pour effet de changer en une sourde haine la sympathie de la comtesse à l'endroit du kronprinz. Cette charmante et infatigable pourvoyeuse de médisances mondaines est, d'ailleurs, de ces femmes toujours prêtes à s'imaginer que tous les hommes les adorent; et il serait possible qu'une déception quelque peu humiliante lui eût été infligée de ce côté-là. Quoi qu'il en puisse être là-dessus, je me rappelle que, dès le moment où le kronprinz, revenu de son voyage, alla prendre le commandement de ses hussards de la mort à Dantzig, la charmante comtesse déclara « savoir de la façon la plus certaine »

que le jeune prince était allé aux Indes avec une mission « d'espionnage officieux ». Et comme je protestais, indignée, refusant de donner créance à une aussi vile accusation, mon amie insista, assurant que l'authenticité de ses renseignements ne laissait place à aucun doute. Non seulement, affirmait-elle, « Willi » était fort capable de rendre des services dans le rôle qu'elle lui attribuait, mais on avait jugé nécessaire de l'éloigner momentanément. On n'était pas content de lui. Il n'avait déjà accordé que trop de temps et d'attention au sport sous toutes ses formes, suivant l'opinion de la majorité du public allemand. En effet le jeune prince, depuis l'âge adulte, n'avait point cessé de prendre des semaines ou des mois de congé, s'éloignant de son régiment pour aller s'amuser à son gré ; et ce manque de conscience professionnelle avait causé une fâcheuse impression, malgré le zèle qu'il affichait en toute occasion pour tout ce qui touchait à l'armée. L'armée, il l'aimait, certes, — toujours au dire de la comtesse, — surtout s'il s'agissait de parades et de somptueux uniformes ; mais plus d'une fois il avait commis des erreurs désas-

treuses aux manœuvres, et jamais il n'avait su résister, lorsqu'il avait eu à choisir entre les devoirs monotones de l'officier et la moindre occasion de chasser, de jouer au polo, ou de patiner. Son humeur mobile lui avait, d'ailleurs, attiré maintes réprimandes et punitions de la part de son père, qui, atteint lui-même au plus haut degré d'un besoin maladif de mouvement, blâmait sévèrement chez les autres, fût-ce chez ses propres fils, les symptômes de la même maladie atavique.

La comtesse ajoutait que, selon toute probabilité, la pensée de cette mission aux Indes était née dans l'esprit fertile d'un homme, grand voyageur lui-même, M. Bernhard Dernburg, alors ministre des colonies ; ce fut lui qui le premier attira l'attention du Kaiser sur les avantages politiques d'une « tournée » comme celle dont allait être chargé le kronprinz. J'avais rencontré plusieurs fois ce Dernburg pendant la première année de mon séjour à Potsdam, et j'avais peine à croire qu'un tel homme possédât vraiment auprès du Kaiser l'influence personnelle que lui attribuait la comtesse, — pour utile que pût être son inter-

vention en matière de finances ou de politique. Il m'avait semblé, pour ma part, un homme tout à fait commun, et à jamais incapable de vaincre sa vulgarité, celle-ci constituant une partie essentielle de son être.

La première fois que je lui fus présentée, et comme les termes de la présentation lui avaient fait croire, à lui aussi, que j'étais Américaine, il daigna consacrer une bonne demi-heure à me montrer combien lui-même était « Américain ». Il parut se figurer que j'aurais un plaisir extrême à apprendre qu'il avait passé « trois de ses meilleures années » à New-York, durant sa jeunesse. Certes, ses manières n'avaient pas de quoi faire grand honneur à l'Amérique, si c'était là qu'il les avait apprises ; mais ce gros petit homme mal bâti se tenait évidemment pour le plus spirituel et le plus séduisant des causeurs. L'emploi qu'il faisait d'un prétendu argot américain n'était pas, non plus, pour me le rendre sympathique ; et je me demandais comment une cour aussi « fermée » avait pu accueillir ce personnage au type juif étrangement prononcé, avec ses épaules trop hautes et la barbe hirsute qui ne parvenait pas

à cacher la lourdeur bestiale d'une mâchoire de carnassier.

Telle était l'image que je conservais, dans mon souvenir, de Herr Dernburg ; et aussi m'était-il malaisé de me représenter cet homme conseillant le Kaiser au sujet de son fils aîné. Mais à présent que je vois la mission actuelle de ce personnage aux États-Unis, et le rôle qu'il s'attribue, j'incline fort à penser que c'est bien lui, en effet, qui aura conçu tout d'abord l'idée de faire du kronprinz un espion dans des pays amis. Et je sais, de plus, qu'il y a un point sur lequel il sied de rendre justice à Herr Dernburg et à la sombre obstination qu'expriment ses mâchoires : dès que cet homme a décidé d'adopter une certaine ligne de conduite, il la suivra en passant, au besoin, par le feu et l'eau, comme aussi en y faisant passer les autres, plutôt que de se résigner à la perspective d'un échec.

Le plan primitif du voyage du kronprinz contenait, en plus des Indes et de l'Égypte, la Chine, le Japon, et enfin la Russie au retour. Mais la peste ayant éclaté vers ce même temps, force fut de restreindre la tournée aux seules possessions britanniques. Sans ce fâcheux décret

de la Providence, — me disait la comtesse avec son sourire acéré, — le cher « Willi » aurait eu l'occasion de voir de ses yeux le degré de réorganisation de l'armée russe, comme aussi de se faufiler dans les bonnes grâces des plus récents alliés de l'Angleterre, les Japonais, au détriment des intérêts anglais. Mon amie me faisait observer que, vraiment, l'héritier du trône, alors âgé de vingt-huit ans, avait reçu de l'allié suprême de l'Allemagne, — c'est-à-dire, naturellement, de Dieu lui-même, — toutes les qualités nécessaires pour devenir un « sur-espion » de premier ordre.

— S'il n'y avait, pour nous mettre en garde, l'étrange regard fuyant du kronprinz, me murmure à l'oreille l'indiscrète comtesse, nous serions tentés de le prendre pour un bon garçon tout rond, tout naïf, toujours souriant ou riant aux éclats, avec la même franchise d'allures que son père. Mais en fait, tous ceux qui connaissent vraiment ces deux hommes savent que leur apparente bonhomie n'est qu'un artifice « professionnel ». L'un et l'autre ont le talent de ne laisser paraître à la surface que ce qu'ils souhaitent de montrer, et cela leur est

d'un avantage précieux, parce que tous les deux n'aiment rien tant que de parler ; quelquefois, il est vrai, ils disent exactement l'opposé de ce qu'il faudrait dire, à leur grande fureur réciproque. Mais ne croyez pas que ce soit parce qu'ils ont soif de faire savoir au monde leur véritable pensée ! C'est simplement leur manque de tact, leur folle vanité qui les conduisent à commettre ces terribles « gaffes ». Cette possibilité permanente de « gaffes », ni Dernburg, ni les autres conseillers de l'empereur n'en ignoraient l'existence chez le kronprinz, lorsqu'ils l'envoyèrent dans l'Inde ; mais ils savaient également que le jeune homme avait en soi toutes les qualités nécessaires pour mener à bien ce qu'ils attendaient de lui, — la triple tâche de plaire, de se montrer sportsman émérite, et de tenir ses yeux largement ouverts !

Cette tâche était assez facile pour que Dernburg et les autres ne vissent pas trop d'inconvénients à en charger le kronprinz ; d'autant qu'ils avaient hâte de trouver un moyen quelconque pour l'obliger à quitter l'Allemagne, où il était en train d'entasser sottises sur sottises. L'impossibilité où se trouva le prince d'accom-

plir sa mission au Japon et en Russie, en Russie surtout, fut pour ces messieurs un grave désappointement; mais la partie la plus importante du programme était, après tout, le séjour aux Indes; on eut l'idée géniale de remplacer la Russie par l'Égypte, où notre Willi eut une longue et mémorable entrevue confidentielle avec le khédive.

Les instructions formelles qu'avait reçues en partant le jeune voyageur lui enjoignaient de s'assurer de l'état d'esprit régnant, parmi les chefs et princes indigènes, à l'égard de la domination anglaise. D'où résultait pour lui l'obligation d'employer la majeure partie de son temps à ces chasses et ces autres divertissements qui lui ont été reprochés par certains journaux libéraux ou socialistes comme étant dépourvus de tout caractère « intellectuel ». Mais ces reproches même étaient bienvenus en haut lieu, car ils servaient à représenter le kronprinz devant l'opinion anglaise comme un sportsman incapable de s'intéresser à rien autre chose qu'à ces chasses et ces « parties » où il se prodiguait. On lui avait également prescrit de louer bien haut le régime anglais, et de paraître désireux

d'en mieux connaître tous les rouages. Cette attitude lui permit, en effet, de se mêler à toutes les classes de la société. Accompagné du docteur Wegener, non seulement il visita le nizam de Hyderabad et maint autre prince indien, mais il eut l'occasion de s'entretenir aussi avec des marchands, des étudiants, et des militaires anglais et hindous. De plus, par son zèle à chanter les louanges des maîtres européens de l'Inde, il pouvait arriver à provoquer autour de lui une parole ou un regard révélant le mécontentement secret des indigènes, en même temps que l'ensemble de ses allures et de sa conduite ne pouvait manquer de faire naître, de tous côtés, une impression favorable au profit de la puissante maison des Hohenzollern.

Et vraiment, pour un temps, les rapports envoyés à Berlin par les agents chargés d'accompagner le jeune prince furent des plus satisfaisants, dépassant même ce que le Kaiser et ses conseillers avaient osé espérer. Mais peu à peu un mauvais vent apporta en Allemagne le bruit de deux « accrocs » assez inquiétants ; d'abord, il se trouva que le kronprinz, alors qu'il jouissait de l'hospitalité d'un haut dignitaire

indigène qui préparait en son honneur une magnifique partie de chasse, s'avisa de poursuivre un gibier non compris au programme officiel. Le scandale fut, naturellement, étouffé par les fonctionnaires et officiers anglais, qui cependant n'avaient pu s'empêcher de ressentir la conduite du voyageur princier comme un affront humiliant pour leur qualité d'Européens ; mais l'histoire n'en parvint pas moins aux oreilles du Kaiser, par l'entremise de l'un de ses agents, chargé d'envoyer à Berlin une relation chiffrée de tous les mouvements du prince, bons ou mauvais, exactement tels qu'ils avaient été accomplis. Si bien que ce malheureux agent s'était vu contraint de rapporter que Son Altesse Impériale avait fâcheusement reconnu l'hospitalité de son hôte indien en essayant de pénétrer, la nuit, auprès de l'une des dames de son harem. Que la dame en question eût consenti à recevoir la visite de l'auguste voyageur ne parut pas une excuse suffisante pour légitimer la tentative, lorsqu'elle fut découverte, juste à temps pour sauver le kronprinz du sort qu'eût trouvé tout autre galant... La comtesse ne pouvait dire avec certitude ce qu'il était arrivé de la belle ;

mais l'officier dont elle tenait l'histoire assurait qu'un ou plusieurs officiers de l'armée anglaise avaient dû se sacrifier jusqu'à un certain point, et assumer le rôle de boucs émissaires, pour tirer d'embarras l'auguste coupable.

Quant au second « accroc » mentionné par mon amie, il s'agissait, cette fois, d'un épisode de chasse au sanglier, dans la région indienne de Muttra. L'information venait de la même source que la précédente, — un officier dont je soupçonne le nom, mais qu'il ne m'est point permis de désigner. Encore ne suis-je pas bien sûre que la comtesse n'ait pas cru devoir enjoliver l'aventure. Toujours est-il que, telle que je la lui ai entendu raconter, le chasse s'était passée dans la région de Muttra, où le prince se trouvait l'hôte d'un régiment de cavalerie irlandaise, les *Inniskillen-Dragoons.* Le prince Alexandre de Teck avait dit à notre voyageur combien superbement il s'était vu accueilli par les officiers de ce régiment ; et le duc de Connaught lui-même avait eu fort à se louer de son séjour dans la garnison. Le kronprinz savait que Muttra était la région par excellence pour la chasse au sanglier ; et il n'eut pas plutôt ma-

nifesté le désir de prendre part à cet exercice, que le régiment irlandais résolut de le lui offrir, désireux, autant que l'on peut penser, de maintenir sa réputation en « traitant comme il le faut le kronprinz allemand ». Dès le jour où l'invitation fut acceptée, les officiers ne ménagèrent ni la fatigue, ni la dépense ; ils se procurèrent notamment, pour les offrir à l'auguste voyageur, les deux chevaux les mieux dressés pour la chasse au sanglier qu'on pût alors trouver dans tout l'empire des Indes. Ils savaient d'ailleurs que Son Altesse Impériale s'était acquis le renom d'un sportsman remarquable, et que même, déjà, elle s'était essayée à la chasse au gros gibier depuis son arrivée aux Indes. Si bien qu'ils n'eurent pas l'idée de « baisser d'un cran » le niveau de la partie projetée, c'est-à-dire de la rendre plus facile ou moins aventureuse, comme ils l'auraient fait si leur hôte avait été un homme d'un certain âge, ou de goûts et d'habitudes plus sédentaires. Un jeune gaillard qui se plaisait à naviguer parmi les nuages à bord d'un Zeppelin ne risquait pas de reculer devant la perspective de poursuivre un ou deux sangliers. Ces galants officiers igno-

raient seulement qu'il existe, chez l'héritier présomptif du trône d'Allemagne, certaine faiblesse constitutionnelle, triste héritage de son auguste père.

Le fait est que tous les deux, le père et le fils, quelle que puisse être leur bravoure personnelle, se trouvent sujets à de soudaines attaques de tremblement nerveux qui les saisissent toujours au moment le plus inopportun, et chaque fois sans avertissement préalable. Pour le Kaiser lui-même, ces crises ont commencé dès la date de son avènement ; et bien que leur retour soit assez espacé, elles ne lui en inspirent pas moins une profonde alarme. C'est par appréhension de ce que les mauvaises langues appelleraient des accès de « trac » qu'il a toujours été empêché de s'élever dans les airs avec le comte Zeppelin aussi bien qu'avec Orville Wright. Et le même accès irrésistible de nervosité s'empare, à l'occasion, du kronprinz. Le jeune prince a beau être d'ordinaire un brillant cavalier, — surtout lorsqu'il s'agit de parader devant une foule idolâtre, — il a beau jouer très habilement au polo, et même se distinguer dans des courses d'obstacles, il n'en est pas moins vrai que, parfois, la

possibilité d'un risque plus ou moins grand amène chez lui un de ces accès de tremblement incoercible. Et voilà que, juste au moment où l'on amenait les chevaux, le pauvre garçon est devenu la proie d'une de ces crises, alors qu'il s'agissait pour lui de se montrer, de briller en cette partie de chasse organisée en son honneur ! Il considère d'abord l'une des fougueuses montures que ses hôtes lui ont procurées à si grands frais, il regarde l'autre. Mais qu'y faire ? Toutes les deux le remplissent d'une même appréhension...

La seule manière qui lui restât de sauver les apparences, disait la comtesse, fut de se prétendre saisi d'une indisposition subite... Si bien qu'après toutes les peines et les dépenses des braves Irlandais, ils virent tomber à l'eau l'expédition sur laquelle ils avaient tant compté ; mais non pas sans en conserver un mélange de mépris et de mauvaise humeur à l'égard de leur hôte.

En Égypte, au contraire, tout alla conformément aux plans secrets du prince ; et lui-même put annoncer fièrement au Kaiser que son entretien privé avec le khédive avait eu les résultats

« les plus encourageants », — ce souverain et son frère cadet Mohammed Ali ayant promis, en fait, de prêter leur concours à l'Allemagne « lorsque viendrait l'heure décisive ». Mais, avec tout cela le mécontentement produit à Berlin par la nouvelle de l'aventure du harem indien fit rappeler Son Altesse Impériale plus vite qu'il avait été convenu, sous prétexte qu'elle devait, d'urgence, venir se mettre à la tête de son nouveau régiment de hussards de la mort.

CHAPITRE VIII

LA SŒUR ET LA NIÈCE DE HERR STEINHAUER

Le bruyant spectacle de Berlin fut bien loin de me séduire, contrairement à ce que tout le monde me prédisait depuis mon arrivée en Allemagne. Je trouvai à cette énorme ville quelque chose de raide et de massif, un manque absolu de fantaisie, et, avec cela, une sorte de contentement de soi, d'orgueil agressif qui me parurent d'emblée un reflet du caractère prussien ; et cette impression ne fit que s'accentuer avec le temps. Potsdam me sembla beaucoup plus intéressant, avec son ancienneté et ses nombreux souvenirs historiques.

Nous demeurions alternativement dans ces deux villes ; et souvent je voyais l'empereur aller de l'une à l'autre dans une automobile jaune, ornée d'un petit fanion royal de Prusse qui ser-

vait à indiquer la qualité de l'auguste promeneur. Quant au kronprinz, de son côté, il était sans cesse sur les chemins, tenant le plus souvent le volant en personne et conduisant de la façon la plus téméraire, la cigarette à la bouche et les yeux constamment tournés à droite et à gauche, mais jamais devant soi comme il eût convenu. Le jeune prince avait sur sa voiture une espèce de diable noir servant de « mascotte », un épouvantail qui agitait les bras, et qui était bien fait pour effrayer les chevaux les plus intrépides. Quelquefois l'automobile était encombrée de jeunes dames, ainsi que de chiens d'une taille énorme dont l'unique préoccupation semblait être d'essayer de sauter à bas de la voiture.

Le kronprinz était d'ailleurs assez populaire, et plus encore que lui sa femme, que l'on avait surnommée le « Soleil de Berlin ». Le fait est que la kronprinzessin se montrait toujours fort gracieuse, saluant et souriant, tandis que son mari rendait les saluts avec une mine assez renfrognée. Parfois encore il daignait paraître à l'une des fenêtres du palais, seul ou avec l'un de ses fils dans les bras. Même alors, il affectait de

ne pas remarquer la foule qui le contemplait : mais sa physionomie prouvait assez que la recherche de l'effet était, au fond, le seul mobile de ce déploiement d'amour paternel.

Chaque semaine, j'avais un après-midi de liberté complète ; et j'aurais été heureuse de pouvoir le passer avec quelques amis. Mais presque toutes ces heures libres se trouvaient absorbées par des courses dans les magasins, et qu'il me fallait faire en grande hâte. Les palais, châteaux, et villas de notre prince comportaient le même régime que les demeures impériales : la moindre dépense y nécessitait de nombreuses écritures, si bien qu'un objet usé ou brisé ne pouvait être remplacé qu'après un long délai. D'où résultait que, si j'avais besoin de quelque objet pour moi-même ou pour les enfants, je préférais l'acheter de ma poche, plutôt que d'avoir à l'attendre durant des semaines. J'avais également coutume de garder chez moi de petites provisions de biscuits et de chocolat, pour le cas où telle obligation imprévue m'exposerait à manquer l'un de mes repas. Les enfants eux-mêmes auraient plus d'une fois risqué de pâtir de la faim, par suite de tel accident non prévu

dans le programme officiel de leur existence, si je n'avais eu, dans mon armoire, de quoi les nourrir. Un jour que je lisais avec eux le *Robinson Suisse*, ils s'accordèrent à déclarer que je ressemblais à la mère des jeunes héros, qui, pendant que le navire coulait, avait eu soin de recueillir dans un sac tout ce dont on pourrait avoir jamais besoin sur l'île où l'on allait aborder. Je fus même appelée depuis lors « Mme Robinson », et le surnom eut tant de succès que, pour la mère des petits princes, elle aussi, je ne tardai pas à devenir « Mme Robinson ».

Certain après-midi, pendant notre séjour à Berlin, j'étais en train d'aider la princesse à écrire des lettres anglaises, lorsque nous eûmes la surprise d'une visite du kronprinz. La princesse sortit pour causer avec lui dans une autre pièce, me laissant attendre son retour seule dans le boudoir ; mais elle revint presque tout de suite, accompagnée de l'un des grands chiens du prince, et me dit que les enfants allaient faire faire leur photographie à l'intention du comte Zeppelin, parrain du troisième des petits garçons. La princesse désirait que j'allasse au plus

vite rejoindre les enfants, et m'occuper avec eux de l'arrangement de la pose.

En arrivant dans notre salle d'études, j'appris que déjà le kronprinz était venu chercher les enfants, et les avait emmenés au fumoir. Et voici qu'au moment où j'approchais de la porte de cette pièce, j'en vis sortir non seulement le kronprinz, mais aussi l'empereur, qui marchait en tête, ainsi que deux officiers inconnus, dont l'un était d'âge mûr et très corpulent ! Tous les quatre parlaient avec animation, et semblaient pressés. Je crus apercevoir une nuance de mécontentement dans les traits du Kaiser, qui passa devant moi sans m'accorder la moindre attention.

La porte du fumoir était restée ouverte, derrière eux, et j'aperçus là un jeune officier qui, lui aussi, m'était inconnu. Les enfants se serraient autour de lui devant une grande table où étaient étalées des cartes géographiques, de manière que, d'abord, l'officier ne me vit pas entrer; puis quand la princesse lui eut signalé ma présence, en lui expliquant que j'étais l'institutrice anglaise des enfants, il s'inclina poliment, mais d'un air un peu embarrassé. J'appris alors de la princesse que le photographe était déjà re-

parti, parce que l'empereur, qui avait daigné figurer dans le groupe, ne pouvait pas attendre une minute de plus.

— Venez donc voir cette belle carte de votre pays, madame Robinson ! s'écria soudain l'aîné de mes élèves.

Cet appel parut redoubler l'embarras de l'officier. Mais le jeune homme ne fit point d'objection, et me laissa me pencher librement sur les diverses cartes étalées autour d'un petit buste en bronze de Napoléon. La carte que désiraient me montrer les enfants, et qui se trouvait là parmi d'autres, représentait toute la Grande-Bretagne ainsi qu'une partie de l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, et le nord de la France. Elle était vraiment d'une exécution très précise et très élégante, qui justifiait l'enthousiasme des petits princes. Mais le plus curieux était que, sur toute cette carte, je vis des cercles concentriques dessinés à l'encre rouge, et dont quelques-uns s'étendaient à travers la mer du Nord, du continent jusqu'à notre île. A l'intérieur de ces cercles, un certain nombre de villes voisines des côtes étaient pareillement marquées à l'encre rouge ; il y avait aussi quelques chif-

fres, et des mots griffonnés en caractères allemands. Je n'eus pas la moindre idée de ce que signifiaient ces cercles et autres signes, et l'officier ne parut guère d'humeur à me les expliquer. Au contraire, je devinai qu'il avait hâte d'enlever les cartes de la table, aussitôt que je m'en serais éloignée ; et le fait est que, dès qu'il le put, il se mit à enrouler soigneusement celle que j'avais regardée. Au-dessous d'elle, j'en aperçus d'autres, mais qui ne comportaient plus ces mystérieuses additions à l'encre rouge. Après quoi les unes et les autres n'ont point tardé à sortir de ma mémoire jusqu'au moment de mon départ d'Allemagne : mais depuis lors, au mois d'octobre ou de novembre derniers, comme un officier anglais de mes amis me questionnait sur tout ce que j'avais pu observer des préparatifs de la guerre à la cour de Prusse, je me suis rappelé la carte ornée de cercles concentriques, et l'ai décrite le mieux que j'ai pu. Suivant l'officier, ces cercles dessinés d'un pays à l'autre, avec des villes spécialement indiquées et toute sorte de chiffres, désignaient les distances qu'auraient à parcourir des Zeppelins ou des aéroplanes. Sauf erreur, on avait souligné

ainsi des noms de villes belges, en même temps que de villes anglaises, françaises, et allemandes : mais c'est de quoi je ne saurais répondre.

Mon engagement comportait pour moi un congé annuel d'au moins trois semaines, pendant lequel je pouvais revenir en Angleterre, ou bien aller demeurer où il me plairait. Mais, la première année, le prince cadet ayant eu la coqueluche, il me fut impossible de le quitter. Au lieu d'aller en Angleterre, comme je l'avais projeté, je pris mes vacances avec lui dans la villa de la Forêt-Noire dont j'ai déjà parlé. Les parents partageaient entièrement l'appréhension du Kaiser à l'endroit des maladies contagieuses ; de sorte que le petit garçon et moi nous partîmes seuls, ou plutôt sans autre société qu'une garde-malade très habile engagée pour la circonstance, une femme de chambre, et un valet de pied.

Cependant mon petit prince ne tarda pas à se remettre, en même temps que notre exil garantissait de la contagion les autres enfants. Aussi la princesse, par reconnaissance de mes soins,

m'offrit-elle spontanément de prendre un mois entier de congé l'année suivante, au lieu de trois semaines. Je résolus de passer ce congé dans un village tout voisin de Portsmouth, auprès d'une tante mariée à un officier retraité qui s'occupait actuellement d'instruire les jeunes recrues.

Il se trouva qu'un jour, à table, en présence de son mari, la princesse me demanda dans quelle partie de l'Angleterre je comptais me rendre. Je répondis que ce serait aux environs de Portsmouth, et parlai en même temps des occupations de mon oncle : toutes choses que le prince écouta avec un air d'intérêt exceptionnel. Il se montrait rarement à ce repas du matin, le seul où les enfants eussent l'honneur de manger à la table de famille, et dans ces occasions il demeurait silencieux, distrait, n'essayant même pas de cacher son profond ennui. Ce matin-là, au contraire, il se mit à m'interroger longuement sur mon oncle, sur la distance entre sa maison et le port de la ville, sur les relations que je pouvais avoir dans le voisinage. De son côté, il me nomma un ou deux officiers de marine qu'il avait naguère rencontrés, et qui

étaient stationnés à Portsmouth, si bien que je me sentis toute heureuse d'être tombée par hasard sur un sujet capable de le tirer de sa torpeur habituelle. Après quoi, je ne le revis pas de plusieurs jours, et je ne pensais plus à notre entretien, lorsque, certain soir, la princesse m'envoya chercher à une heure inaccoutumée. Elle me dit que, son mari ayant parlé à l'un de ses amis de ma prochaine visite en Angleterre, l'ami avait demandé si je n'aurais pas l'extrême bonté de me charger d'une de ses nièces pour le trajet de Berlin à Harwich. Cette faveur l'obligerait infiniment, attendu que Mlle Elsa Niemann (j'ajoute que ceci n'est pas le vrai nom qui me fut donné) n'avait personne pour l'accompagner. Elle se rendait précisément à Southsea, non loin de ma propre destination.

Comme l'on pense, je répondis que je serais heureuse d'avoir la compagnie de Mlle Niemann ; et dès le lendemain celle-ci m'écrivit une lettre pleine de reconnaissance ; elle m'annonçait en outre que Leurs Altesses avaient bien voulu l'autoriser à venir en personne m'exprimer sa gratitude.

Nous étions alors à Potsdam ; et bien qu'il fît un temps affreux et qu'il tombât une pluie torrentielle, la jeune fille nous arriva de Berlin le jour même. Je ne disposais, au palais, d'aucun salon pour mon usage propre. On m'avait simplement autorisée à me servir, pendant mes heures de loisir, d'une grande chambre à coucher toute nue, voisine des chambres de mes élèves, et où d'ailleurs ces enfants ne cessaient de passer avec leurs chiens, du matin au soir. Aussi préférai-je recevoir Mlle Niemann dans la salle d'études, où je la fis goûter en compagnie des petits princes. C'était une charmante jeune fille, à qui l'arrangement particulier de ses cheveux blonds prêtait une apparence tout à fait enfantine. Sa toilette, très simple et modeste, contribuait également à lui donner l'air d'une fillette de seize à dix-sept ans ; mais en réalité, je la soupçonne d'avoir été âgée, à ce moment-là, d'une dizaine d'années de plus.

Elle me dit qu'elle se proposait d'aller se fixer dans un pensionnat anglais, afin de se perfectionner dans notre langue, et aussi afin d'apprendre nos méthodes anglaises d'enseignement, car elle espérait pouvoir ensuite trouver une

bonne place d'institutrice à Londres. Elle était si aimable et si franche que je me sentis tout de suite une vive sympathie pour elle; tandis qu'elle-même, de son côté, sembla se prendre pour moi d'une véritable tendresse. Avant de repartir, elle me pria instamment de venir « boire le café » avec sa maman et elle à Berlin, pendant mon prochain après-midi de congé. Je le lui promis ; et je tins parole dès la semaine suivante.

Les Niemann habitaient l'étage supérieur d'une grande maison dont le rez-de-chaussée était occupé par un magasin. Il n'y avait pas d'ascenseur; et comme je gravissais lentement l'interminable série des marches de pierre, j'entendis monter quelqu'un derrière moi.

C'était un individu bien vêtu, mais de mine vulgaire, qui avançait, le chapeau à la main, le front tout mouillé de sueur, car la journée se trouvait être extraordinairement chaude. Il avait ralenti le pas et soufflait fortement. Je poursuivis mon chemin jusqu'au dernier palier. Là, il me fallut quelques minutes pour découvrir le nom de Frau Niemann sur une carte de visite clouée au milieu de la porte. Et avant que

j'eusse le temps de toucher le timbre électrique, l'homme finit à son tour de monter, et pressa le timbre, avec un salut courtois.

Puis, comme on tardait à ouvrir, l'homme, s'inclinant de nouveau, se présenta à moi comme l'oncle de Mlle Niemann, Herr Steinhauer. Il me dit que, sûrement, je devais être miss X..., et que lui-même était venu tout exprès pour me remercier de mon obligeance, ayant appris ma promesse de venir vers cette heure-là. Ses manières étaient parfaitement respectueuses et correctes, quoiqu'il se fût mieux conformé aux raides principes de l'étiquette allemande en gardant le silence jusqu'à ce qu'on nous eût présentés l'un à l'autre. Cependant la cérémonie se trouva dûment achevée lorsqu'enfin Frau Niemann nous ouvrit la porte. C'était une fort belle femme aux cheveux d'un noir d'encre, avec un type israélite très prononcé, et qui me parut étrangement jeune pour pouvoir être la mère de Mlle Elsa. Aussi bien dirai-je sans plus attendre que, selon toute probabilité, — et d'après ce que je sais maintenant, — il n'y avait point la moindre relation de parenté entre ces trois personnes : mais à cette date, naturel-

lement, je n'avais aucun motif de soupçonner rien de tel. La seule chose qui me déroutât un peu, dès le début, fut que Frau Niemann, malgré sa beauté et sa toilette, me fit l'effet d'appartenir à une classe sociale inférieure, ainsi du reste que Herr Steinhauer, encore que la princesse m'eût formellement parlé de lui comme d'un « ami » de son auguste mari. Je me dis que, sans doute, cet homme d'humble extraction devait être une puissance du monde financier, d'autant plus qu'il parlait volontiers de M. Ballin, de Hambourg, et de M. Krupp von Bohlen comme s'il les connaissait intimement. Il s'exprimait assez correctement en anglais, et me fit un grand éloge de l'Angleterre et des choses anglaises, à l'exception de la musique. C'était, me dit-il, sur son conseil que Mlle Niemann se rendait à Southsea, où il avait quelques relations dans les « affaires » ; et, ne pouvant point l'accompagner lui-même quant à présent, il me savait un gré infini de vouloir bien me charger d'elle. Que si, là-bas, je pouvais présenter sa nièce à mes parents ou amis, il m'en serait encore plus profondément obligé.

Il eût été peu courtois de ma part de ne pas

répondre aussitôt que mon oncle et ma tante se feraient un plaisir d'accueillir la jeune fille; et j'éprouvais, à le faire, d'autant moins de difficulté que la jeune Elsa elle-même me semblait aussi innocente que jolie. Sur la proposition de son « oncle », elle se mit au piano, et chanta en s'accompagnant d'une manière charmante.

Herr Steinhauer parut en personne à la gare pour prendre congé de sa nièce, lorsque la jeune fille vint m'y rejoindre, le jour de notre départ pour l'Angleterre ; et cet excellent oncle eut l'obligeance de nous offrir, pour notre usage commun, une boîte de pains d'épice. J'ajouterai qu'il m'eût été impossible d'avoir une plus gentille compagne de voyage que Mlle Elsa, et que naturellement, lorsqu'ensuite j'eus fait son éloge à mon oncle et à ma tante, ceux-ci me permirent de l'inviter chez eux autant qu'il me plairait. Je lui demandai donc, au nom de ma tante, de venir passer avec nous le dimanche suivant ; elle vint, et ses hôtes furent si charmés de son aimable visage, de ses manières ingénues et de la façon délicieuse dont elle chantait ses ballades allemandes, qu'ils l'invitèrent à revenir passer chez eux tous les dimanches suivants.

Mlle Elsa Niemann, poursuivant ses études à Southsea, avait donc pris l'habitude de venir régulièrement chaque semaine chez mon oncle, lorsque, mon mois de congé fini, je fus forcée de retourner en Allemagne. Bientôt je recevais à Berlin une lettre de ma tante qui m'annonçait que, les vacances de la « chère petite Elsa » ayant commencé à leur tour, au lieu de se rendre tout de suite à Londres chez des amis de son oncle elle avait consenti à passer une quinzaine de jours à Portsmouth. Ma tante m'apprenait incidemment que, forcée de se séparer de son valet de chambre, elle s'apprêtait à engager un Autrichien pourvu d'excellentes références, garçon très « comme il faut » et qui, de plus, « savait merveilleusement faire le café à la viennoise ». Plus tard, j'appris que l'Autrichien était le modèle des serviteurs; mais la même lettre m'informait qu'un cambriolage avait eu lieu dans la maison. Un soir que mon oncle et ma tante étaient allés à Londres, où les amis allemands d'Elsa les avaient invités à voir les ballets russes, des voleurs s'étaient introduits chez eux, et avaient emporté des bijoux ainsi que des livres et papiers de valeur. La plupart

des bijoux, me disait ma tante, appartenaient à la pauvre Elsa, et c'était là ce qui l'affligeait le plus ; car c'est elle-même qui avait conseillé à la jeune fille de laisser son écrin à la villa. Quant au dommage personnel, elle s'en consolait aisément : tout au plus mon oncle déplorait-il le vol d'un certain nombre d'éditions très rares, ainsi que d'une série de cartes et de plans, gravés ou manuscrits, dont il se servait pour l'instruction militaire de ses élèves. Les soupçons de la police n'avaient pas manqué, naturellement, de se porter sur le malheureux valet de chambre autrichien, simplement parce qu'il était étranger ! On avait fouillé sa malle, mais on n'y avait rien trouvé ; et d'ailleurs il avait pu établir un alibi, ayant eu la chance d'être vu dans un café-concert de Portsmouth au moment même où les voleurs pénétraient dans la maison. Quant aux documents militaires, ils se trouvaient dans un tiroir fermé à clef, en compagnie des éditions précieuses, de sorte que mon oncle imaginait que le cambrioleur avait tout emporté en hâte, sans s'arrêter au triage qui l'aurait retardé. Au surplus les plans étaient déjà vieux et sans grande importance.

Quelques mois plus tard, j'appris que le climat de l'Angleterre ne convenait pas au valet de chambre, qui se voyait forcé de regagner son pays. Quant à Elsa Niemann, elle avait trouvé une place d'institutrice à Londres; et pendant près d'une année elle resta en correspondance, plus ou moins intermittente, avec mes parents, les entretenant surtout de voyages qu'elle faisait avec la famille de ses élèves. Puis ses lettres cessèrent, et ma tante me demandait parfois si j'avais de ses nouvelles. Je n'en avais aucune, pour ma part; et comme, un jour, à la prière de ma tante, j'étais montée jusqu'à l'appartement habité naguère par la belle Frau Niemann, j'eus la surprise de constater qu'une autre carte de visite avait remplacé la sienne, sur la porte du palier. La femme du concierge, que je questionnai en descendant, ne put rien me dire, si ce n'est que la dame était partie depuis plusieurs mois, en exprimant l'intention d'habiter dorénavant Francfort, mais sans donner son adresse dans cette ville, comme elle l'avait promis.

De ce coup, je crus bien que c'en était fait de mes relations avec les Niemann. Cependant, je

me hasardai un jour à demander à la princesse si elle connaissait, par hasard, un personnage nommé Steinhauer, qui était en rapports avec son mari. La princesse ne le connaissait pas, et elle ajouta même, en riant, que le nom de Steinhauer n'impliquait guère un personnage appartenant à « leur monde habituel ».

Ma visite à Portsmouth avait eu lieu en 1911. L'année suivante, quand déjà je me préparais à partir pour l'Angleterre, la princesse me demanda, comme une faveur personnelle, de remettre mon congé jusqu'à l'hiver. Elle-même et le prince étaient contraints de faire certaines visites au cœur de l'Allemagne ; et elle répugnait à laisser les enfants entre d'autres mains que les miennes. Impossible de refuser, dans ces conditions ; et puis, lorsque vint l'hiver, je découvris sans trop de surprise que la princesse avait encore plus de difficulté à se passer de moi. Tout au plus put-elle m'accorder un congé de huit jours ; mais je reçus, à Noël, une très belle broche ornée de diamants, au lieu du petit souvenir qui m'avait été offert les années précédentes.

Une semaine, c'était bien peu de temps pour aller en Angleterre ; et comme, avec cela, je me sentais très fatiguée, après trois années d'extrême tension nerveuse, je décidai d'employer mon congé à une « cure de repos » dans une maison de santé berlinoise.

La chose ne me réussit guère, en fin de compte ; car, bien que la rue où se trouvait la maison de santé fût censée particulièrement tranquille, souvent je fus tenue éveillée jusqu'à trois ou quatre heures du matin par les chants et les rires de personnes sortant de ces « cafés de nuit » qui sont, à présent, l'une des gloires de Berlin ; sans compter que les automobiles ne semblaient pas s'arrêter un instant, la nuit non plus que le jour. Je repris mon travail, les nerfs plus fatigués que jamais ; et les événements des quelques semaines suivantes ne devaient pas être de nature à les délasser.

CHAPITRE IX

UN ATTENTAT CONTRE LE KRONPRINZ. SUITE ET FIN DE L'AVENTURE DES DAMES NIEMANN

Peu de temps après mon retour de la maison de santé, il y eut un attentat contre la vie de notre prince. Une bombe fut lancée sur lui, un soir, comme il revenait du théâtre après une première représentation. La bombe n'éclata pas, d'ailleurs ; l'homme fut arrêté sans que le moindre dommage résultât de son acte, et l'on étouffa l'affaire plus soigneusement encore que dans un cas analogue où la victime manquée avait été le kronprinz. Dans cette affaire, déjà, la police avait réussi à faire croire au public que tout se bornait à une inoffensive boîte en ferblanc jetée par un ouvrier ivre contre le kronprinz, pour le punir d'avoir récemment traité

de « misérables » tous les membres du parti socialiste. Mais moi, qui avais entendu les propos échangés à cette occasion dans les milieux de la cour, je savais que le contenu de la boîte en fer-blanc était loin d'être aussi anodin. Il se trouvait seulement que les matières explosives n'avaient pas été convenablement préparées ; et ce fut par un vrai miracle que Son Altesse Impériale se tira d'affaire. Quant au nouvel attentat, la version répandue par la police consistait à dire qu'un pot de fleurs, renversé par le vent du rebord d'une fenêtre, était tombé dans la rue au moment où le prince et le groupe de ses amis passaient en cet endroit. Cette version fut, également, celle que l'on présenta à la princesse : mais elle n'y crut pas un instant, et ne tarda point à se faire avouer la vérité.

Après cet événement mémorable, ce qu'on appelait notre « vie domestique », et qui de tout temps avait été loin déjà d'offrir une image parfaite d'intimité et de paix, devint plus agitée, plus inquiète que jamais. Nous avions appris que l'auteur principal du complot formé contre notre prince n'était nullement un socialiste, mais bien le frère d'un jeune homme

qui s'était suicidé dans des circonstances mystérieuses, quelques semaines auparavant. Ce jeune homme était un officier, bien connu naguère dans les cercles aristocratiques de Potsdam et de Berlin. La comtesse avait souvent dansé avec lui lorsqu'il était lieutenant dans un régiment à la mode. Il se prit de querelle avec un civil, qui le gifla, ce qui le contraignit à quitter l'armée, attendu qu'une insulte à l'uniforme est regardée comme une insulte à la personne de l'empereur. Chacun s'était même étonné qu'il ne se fût pas donné la mort aussitôt après ce scandale, d'autant plus qu'on le savait profondément endetté. Mais lui, au lieu d'avoir recours au suicide, s'en était allé à l'étranger, ne donnant son adresse qu'à de rares amis. Puis ses dettes avaient été payées, et sa famille avait fait savoir qu'il avait émigré dans l'Amérique du Sud, s'y était mis « dans les affaires », et avait trouvé là un « gisement » merveilleux. Cependant la comtesse, qui sait ou qui prétend savoir les secrets de tout le monde, assurait que l'ex-officier n'était pas allé du tout dans l'Amérique du Sud, mais bien en Angleterre. Grâce à l'influence de notre prince, il avait été engagé dans le service

d'espionnage allemand, où l'on fondait sur lui de grandes espérances en raison de sa belle mine, de ses manières d'homme du monde, et de l'aisance avec laquelle il parlait plusieurs langues. Néanmoins, il avait échoué dans une certaine mission à lui confiée, et les chefs du service d'espionnage s'étaient vus forcés de le renvoyer. Alors son père avait imploré notre prince d'user à nouveau de son influence en faveur du malheureux : mais le prince avait refusé, et, quelques jours plus tard, l'ex-officier s'était coupé la gorge dans sa cabine, sur un paquebot du Rhin. Son frère, lorsqu'on l'arrêta après qu'il eut lancé sa bombe mal préparée, était déguisé en ouvrier ; mais il confessa lui-même sa véritable qualité, déclarant qu'il avait voulu venger la mort de son frère, et châtier le prince de sa « dureté de cœur ».

L'infortuné fut jugé en grand secret, et condamné à de longues années de prison. Sa condamnation fut aussitôt annoncée à la princesse, afin de la rassurer contre le danger d'un second assaut et contre les risques de représailles qui eussent été à craindre si l'auteur de l'attentat avait véritablement fait partie des « monstres

socialistes ». Mais malgré cette explication, la jeune femme continua longtemps à être beaucoup plus effrayée qu'elle ne voulait le laisser paraître. Elle craignait pour son mari, pour ses enfants, peut-être aussi pour elle-même, encore qu'elle fît bonne figure au dehors de ses appartements privés, et continuât de mener son existence mondaine habituelle. J'ajouterai que, de mon côté, je m'attachai à elle pendant cette crise d'anxiété plus que je l'avais fait jusque-là : car la vérité m'oblige à dire que je l'avais souvent trouvée très difficile, avec ses changements continuels de plans et d'humeur, et son inconscient égoïsme. Mais le charme qui se dégageait d'elle agit sur moi, en quelque sorte, de façon magnétique, lorsque je la vis ainsi dans la peine, et volontiers j'aurais coupé ma main droite pour lui procurer du soulagement.

Nous eûmes, de nouveau, une assez vive alerte le jour de la fête anniversaire de la princesse. Un grand nombre de cadeaux lui arrivaient de partout : mais voici que, parmi ceux que la poste apportait, apparut une grande boîte revêtue de timbres italiens ! Cette boîte me fut remise, dans la salle d'études, sur un large plateau d'ar-

gent, par un valet de pied qui, lui-même, ne paraissait qu'à demi rassuré.

— Pourquoi m'apportez-vous ce paquet, puisqu'il est adressé à Son Altesse ? demandai-je.

Comme je m'y attendais presque, le valet de pied s'excusa, alléguant qu'il désirait demander mon avis, car ce colis lui semblait avoir quelque chose de suspect.

— Je n'ai pas eu d'ordres concernant les paquets qui pourraient arriver de l'étranger pour Son Altesse, ajouta-t-il, et celui-ci est le premier qui arrive depuis l' « affaire ».

C'est par ce terme vague : « l'affaire », que le personnel de la maison désignait le fameux attentat.

Après un moment de réflexion, je conseillai au serviteur de laisser le paquet sur la grande table de la salle d'études et d'aller avertir Son Altesse de l'arrivée de ce colis étranger.

Bientôt, en effet, la princesse paraissait sur le seuil de la salle d'études.

— J'apprends qu'on a apporté ici un paquet à mon adresse, un paquet pourvu de timbres italiens ! dit-elle. J'ai beau chercher, je ne vois personne qui puisse m'envoyer un cadeau d'Ita-

lie. Avez-vous vu la marque du bureau de poste ?

A la vérité, je n'avais pas osé m'approcher de l'inquiétant objet, gagnée peu à peu par l'appréhension de mon entourage. Mais, devant la princesse, j'eus honte de ma lâcheté, et m'avançai hardiment vers la table. Par malheur, le timbre du bureau de poste se trouvait à peu près oblitéré et il me fut impossible de le déchiffrer.

— Il faut sonner un valet de pied, pour qu'il vienne ouvrir cette boîte avec précaution ! — dit la princesse, d'un air de plus en plus alarmé.

Et je remarquai qu'elle se tenait aussi loin que possible de la table.

— Si Votre Altesse m'y autorise, dis-je alors, je l'ouvrirai moi-même. Je n'ai pas du tout peur !

En quoi je me vantais impudemment, car ma frayeur était considérable ; mais le désir m'était venu soudain d'attester, en présence de cette étrangère, la bravoure anglaise.

La princesse me complimenta, en effet, sur mon courage, ajoutant que, si je persistais à ouvrir le redoutable paquet, il faudrait que je le fisse avec beaucoup de prudence.

— Ces choses-là peuvent être arrangées de manière à faire le voyage sans accident, observa-t-elle, et puis à sauter dès qu'on enlève le couvercle. J'ai entendu parler d'appareils de ce genre.

Je n'hésitai pas une minute à deviner par qui elle en avait entendu parler, connaissant assez le plaisir que prenait son mari à raconter toute sorte de choses terrifiantes, même en présence des enfants, si bien que ceux-ci s'amusaient maintenant à jouer « à la bombe ». Gronderies ni punitions ne pouvaient les arrêter.

Je promis donc à la princesse d'être prudente, et l'engageai à sortir de la pièce pendant l'opération. A cela je dois dire qu'elle se refusa vaillamment ; mais lorsque j'eus pris une paire de grands ciseaux pour couper la ficelle qui entourait le paquet, d'un mouvement instinctif elle se recula encore vers la porte, prête à s'élancer au dehors pour arracher, au moins, une de ses victimes à la machine infernale.

Le colis, long d'environ quatre pieds et large de deux, était enveloppé dans un épais papier bleu. Les nœuds de la ficelle bleu sombre qui

l'entourait étaient scellés de cachets de cire noire sur lesquels je ne pus découvrir aucune trace d'initiales ou d'armoiries. D'un coup sec, je tranchai la ficelle, et j'arrachai rapidement le papier. A l'intérieur du colis se trouvait une boîte de bois blanc, pareille à celles qui contiennent les jouets fabriqués par les montagnards suisses ; et la vue de cette boîte ne laissa pas de nous confirmer, la princesse et moi, dans nos appréhensions.

Je m'enhardis, cependant, à couper encore le cordon qui entourait la boîte elle-même. Après quoi, lentement et prudemment, je travaillai à soulever le couvercle, très fortement ajusté. Cela fait, mon cœur eut un sursaut, et la princesse émit un petit cri d'alarme. Mais rien de fâcheux ne se produisit...

Enfin j'écartai de la main une couche de papier bulle, et je vis que la machine infernale, si toutefois elle existait, se dissimulait sous une gerbe d'adorables roses de l'espèce appelée « la France », qui était la fleur favorite de la princesse. Au-dessus des roses, l'expéditeur avait posé une enveloppe, que je tendis à la princesse.

Tout de suite, elle éclata d'un rire joyeux. Le terrible colis était, simplement, un souvenir du prince de Bülow ! L'ex-chancelier s'était rappelé la passion de Son Altesse pour les roses « la France », dont elle l'avait entretenu certain jour d'été, et il avait pris la liberté de lui faire envoyer quelques-uns des plus beaux échantillons de l'espèce poussés dans les fameux jardins de sa villa Malta, à Rome.

Le ravissement de la princesse fut d'autant plus grand qu'avait été vive sa frayeur. Elle daigna me donner à moi-même l'une des roses, comme récompense de mon courage ; et le présent me fut fort agréable, car j'avais vu, moi aussi, le prince de Bülow en ce jour d'été, dont il faisait mention dans son billet, et l'avais jugé, à beaucoup près, l'Allemand le plus charmant qu'il m'eût été donné de rencontrer. Il m'avait parlé longuement de son jardin de Rome, qui, disait-il, était assez beau pour le consoler de tous les déboires. Quelque temps après, la comtesse, à qui je citais ce propos, me dit que le prince de Bülow, toutes les fois qu'il désirait éviter un sujet scabreux, mettait l'entretien sur le chapitre des roses. « C'est un char-

meur si adroit, disait-elle, qu'il est de taille à faire admettre par tout le monde, même par le Kaiser, au moins pendant quelques minutes, que les roses sont la chose la plus importante du monde ! » Il est vrai que, d'autre part, j'appris que les roses du prince de Bülow avaient eu à le consoler de quelques déboires extrêmement graves. Mais jamais, certes, je n'ai vu personne qui eût l'air d'être plus parfaitement enchanté de la vie que cet homme d'État à la belle prestance, avec son sourire gracieux et l'amusante fossette qui creuse son menton.

On se rappelle ce que m'avait appris la comtesse du rôle d'espion joué par le kronprinz durant son voyage aux Indes, et plus tard les renseignements que je reçus d'elle touchant « l'influence » de notre prince au bureau impérial d'espionnage ; tout cela finit par me mettre en tête des choses dont jamais je ne m'étais occupée durant ma vie entière. Je commençai dès lors à voir, moi-même, un peu partout des espions, et à me demander si chaque voyage des amis de nos princes ne cachait pas également

une mission secrète. Mais la dernière personne que je me fusse avisée de rattacher à cette idée d'espionnage était certainement le vulgaire et mielleux Herr Steinhauer. Aujourd'hui encore, j'ai beaucoup de peine à croire que l'homme que j'ai connu à Berlin soit vraiment le fameux « maître espion » dont l'œuvre en Angleterre est devenue l'objet de tant de révélations surprenantes. Et cependant tout me porte à croire que c'est bien le même homme ; car j'ai eu, pour mon propre compte, comme l'on va voir, la preuve du métier plus que louche de mon Steinhauer.

Un beau jour du mois d'avril de l'année 1913, je reçus une lettre de Frau Niemann me demandant si je ne l'avais pas tout à fait oubliée. Elle m'écrivait du Central Hôtel de Berlin, et me disait qu'elle venait de rentrer en Allemagne après avoir voyagé à l'étranger pendant plus d'un an. Au cours de son voyage, elle s'était arrêtée en Angleterre pour revoir sa fille ; aussi serait-elle heureuse, me disait sa lettre, de pouvoir me donner en personne « des nouvelles de son Elsa ». J'ai conservé cette lettre de Frau Niemann dans ma malle, à Potsdam ; mais je

doute fort de la revoir jamais, ou même de pouvoir rentrer en possession d'aucune partie de mes bagages. La dame m'invitait à venir la voir dans sa chambre d'hôtel, où elle aurait le plaisir de me montrer d'intéressantes photographies rapportées de ses voyages. Elle me priait donc de lui fixer tel après-midi qui me conviendrait.

La vie que je menais vers ce temps n'avait rien de très divertissant. Condamnée à rester enfermée presque tout le jour, c'est à peine si, parfois, les bavardages malicieux de la comtesse venaient m'apporter une distraction, qui d'ailleurs n'avait jamais pour moi qu'un attrait tout impersonnel. Aussi dois-je avouer que, lorsque m'arrivait une invitation du dehors, je l'acceptais en général avec empressement, n'eût-elle en soi qu'un intérêt médiocre. C'est ainsi que j'acceptai celle de Mme Niemann, malgré mon peu de sympathie pour cette personne. J'étais du reste vraiment heureuse de penser que ma visite me procurerait des nouvelles d'Elsa, dont l'image s'était désormais un peu associée en moi à celle de ma propre famille.

Je trouvai Frau Niemann sensiblement la

même que deux ans auparavant, avec cette seule différence qu'elle était habillée avec beaucoup plus de véritable élégance. Elle avait maintenant un petit salon privé dans un des hôtels les plus coûteux de Berlin ; et ce fut là qu'elle m'offrit le café, après m'avoir accueillie de la façon la plus affectueuse. Elle me dit qu'Elsa, de son côté, avait fait de grands voyages, non pas avec elle, mais avec la famille de ses élèves. Ses voyages l'avaient même empêchée d'aller revoir mes excellents parents : mais elle continuait à se les rappeler avec une gratitude respectueuse. Après avoir passé un hiver en Italie, un été en Amérique, elle se trouvait de retour en Angleterre, où elle espérait bien me voir au mois de mai pendant mes vacances, et me présenter son fiancé, jeune ex-lieutenant prussien, qui venait de se fixer à Bristol pour se livrer aux « affaires ».

— Mais comment sait-elle que je dois prendre mes vacances en mai? — demandai-je, lorsque nous eûmes suffisamment traité le sujet des fiançailles. — Elle a donc eu des nouvelles de ma tante?

Cette question sembla causer à Frau Niemann

un certain embarras passager. Elle me répondit cependant que sa fille ne devait pas avoir eu directement des nouvelles de ma tante, mais que, peut-être, elle se trouvait renseignée par des amis communs, ou bien que simplement elle avait indiqué cette date au hasard, en manière de conjecture. En tout cas, il se trouvait que c'était bien le mois suivant que je comptais aller en Angleterre ; et je le dis à Frau Niemann, qui me demanda si je consentirais à apporter de sa part un cadeau à Elsa, ainsi qu'un petit souvenir pour ma tante, qui s'était montrée si bonne envers la jeune fille. Après quoi elle se rappela soudain que l'oncle d'Elsa désirerait, sans doute, lui envoyer aussi quelque chose. Si bien qu'elle me fit promettre de revenir goûter avec elle, la semaine suivante ; ce jour-là, Herr Steinhauer m'apporterait un petit souvenir pour sa nièce, un objet qui ne prendrait pas beaucoup de place et ne risquerait pas d'encombrer mes bagages.

En attendant, elle se mit en devoir de me montrer ses albums de photographies, qui étaient au nombre de deux, et de taille imposante. La dame avait évidemment beaucoup cir-

culé par le monde, depuis notre dernière rencontre. Le premier album commençait dès avant l'année 1910 : il y avait là des instantanés représentant le Kaiser à Bruxelles, lors de sa visite au nouveau roi Albert, après la mort de Léopold. Puis venaient des vues de la villa Malta du prince de Bülow, à Rome, ce qui ne laissa point de m'étonner, car la princesse assurait que l'ex-chancelier n'admettait dans sa villa que des amis tout à fait intimes ; et le peu que je connaissais moi-même du prince de Bülow faisait paraître assez invraisemblable qu'il eût choisi Frau Niemann comme amie intime. Pourtant, une demi-douzaine au moins de photographies représentaient l'intérieur de la villa et ses célèbres jardins. Venaient ensuite des instantanés pris aux Indes pendant le voyage du kronprinz. On le voyait faisant son entrée en différents endroits. Une photographie le montrait devant la porte d'un palais de marbre, debout entre deux hommes vêtus à l'européenne, mais coiffés d'un fez turc, et qui étaient, me dit Frau Niemann, le khédive d'Égypte et le prince Mohammed Ali. On supposait celui-ci absent d'Égypte au moment de la visite du kronprinz :

en réalité, il était revenu secrètement pour rencontrer Son Altesse Impériale. Frau Niemann ajoutait que ce portrait avait un certain prix, n'ayant été reproduit qu'à cinq exemplaires : celui que je voyais, un pour chacun des modèles, et le dernier en possession de Herr Steinhauer, qui avait eu le grand honneur de prendre l'instantané.

— Votre frère avait donc accompagné le kronprinz dans ce voyage? demandai-je, mais sans trop de surprise, car je me rappelais que Herr Steinhauer était, en effet, l'un des familiers de notre prince.

— Oh ! mon frère se trouvait simplement séjourner alors en Égypte, d'une façon qui n'avait rien d'*officiel* ! répondit Frau Niemann.

Elle parlait de Herr Steinhauer avec un accent de fierté qui me donna à penser. Je me posai involontairement quelques questions fugitives que je repoussai aussitôt. Aujourd'hui, sachant ce que je sais, je serais assez portée à croire qu'au lieu d'être la sœur du fameux espion, Frau Niemann était en réalité sa femme, « officiellement » ou non.

Le même album contenait des instantanés

représentant divers ministres anglais, avec, comme décor, des paysages de la Riviera : sir Edward Grey, M. Winston Churchill, M. Lloyd George. Au-dessous de la photographie de ce dernier, prise sur la terrasse d'une villa, était collé un extrait d'un journal anglais de Londres, accusant le ministre des finances de mener sur la Côte-d'Azur une vie follement somptueuse.

— Figurez-vous que cet article fut envoyé d'ici à Londres par un Allemand de notre connaissance, et que le journal anglais n'a pas hésité à le publier ! me dit Frau Niemann. N'est-ce pas incroyable ?

Il y avait également, dans cet album, des photographies prises à Londres. On y voyait, par exemple, notre famille royale en compagnie du Kaiser et de l'impératrice, lors de l'inauguration du monument de la reine Victoria. C'était, une fois de plus, Herr Steinhauer qui avait pris ces instantanés, et Frau Niemann me dit avec orgueil qu'il avait eu l'honneur de faire partie de la suite personnelle du Kaiser. Elle-même s'était trouvée à Londres pour ces fêtes, en 1911, et de hautes influences lui avaient permis d'assister de très près à toutes les cérémonies.

Le second album n'était qu'à moitié rempli : mais il contenait des photographies très curieuses du prince de Galles à Paris et du président Poincaré à Londres. Aux dernières pages, il y avait une épreuve que, d'abord, Frau Niemann hésitait à me laisser voir. Elle finit cependant par s'y décider.

— Après tout, dit-elle pourquoi ne la verriez-vous pas ? Il faudra seulement que vous deviniez vous-même qui cela représente !

L'instantané en question était le portrait d'un homme vêtu en civil, d'un costume de coupe très évidemment anglaise, et coiffé d'un chapeau haut de forme ; une large écharpe entourait son cou, par-dessus le manteau ; et l'un des traits les plus frappants de toute sa figure était une épaisse moustache très tombante aux deux extrémités. Par-dessus sa tête un autre homme, tout souriant, tenait un parasol ouvert. Et derrière les deux personnages se dressait l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, ce qui montrait que la photographie avait été prise à Paris.

— On dirait presque le Kaiser, avec la moustache abaissée en manière de déguisement !

m'écriai-je. Mais il va de soi que cela ne peut pas être lui !

— Mais si, au contraire, c'est parfaitement lui ! s'écria en riant Frau Niemann. Sa Majesté est allée à Paris plus d'une fois. Et pourquoi n'irait-elle pas s'amuser un peu, à condition de garder un strict incognito ?

Des photographies prises en Irlande complétant la collection, représentaient de menus incidents de la « mobilisation » de Belfast. Frau Niemann me dit qu'elle les avait rapportées, en personne, d'un « très agréable petit tour qu'elle venait de faire en Irlande ». Elle me demanda ce que je pensais de la question brûlante du Home Rule, et comme je lui répondais que je n'étais plus guère au courant de la situation politique anglaise, depuis mon séjour en Allemagne, elle me fit observer, d'une façon générale, que très peu d'Anglais se souciaient des graves événements de l'Irlande.

— Vous verrez, — ajoutait-elle de ce ton catégorique auquel ses compatriotes m'avaient désormais accoutumée, — vous verrez qu'il y aura là-bas une véritable révolution ! J'ai rencontré des Irlandais très intelligents qui m'ont dit

qu'ils recourraient même volontiers à l'Allemagne pour se délivrer de la domination anglaise !

La semaine suivante, Herr Steinhauer m'attendait, en compagnie de Frau Niemann, dans le petit salon du Central Hôtel. Il avait, en effet, à me confier un petit paquet pour sa nièce, avec mille excuses et remerciements. Il me priait de laisser le paquet chez ma tante, Elsa n'ayant point d'adresse fixe pour le moment. La jeune fiancée espérait venir me voir à Portsmouth ; mais si cela lui était impossible, mon oncle et ma tante voudraient bien garder le paquet jusqu'à sa première visite. En tout cas, Elsa désirait infiniment nous présenter son fiancé. Celui-ci était en train de se faire naturaliser, de sorte qu'en se mariant Elsa allait devenir sujette anglaise.

Après le goûter, et comme j'étais sur le point de me retirer, Herr Steinhauer sembla soudain se rappeler quelque chose.

— Pardon, mademoiselle, me dit-il, est-ce que vous ne connaissez pas en Angleterre un certain M. Trevelyan ?

Je fus, d'abord, infiniment surprise de cette

question. Il était évident que Steinhauer connaissait mes relations avec une personne de ce nom : mais comment les connaissait-il? Je réfléchis que ce pouvait être soit par Elsa Niemann, qui elle-même l'aurait appris de ma tante, ou bien par une personne de l'entourage de nos princes, à qui j'aurais eu l'occasion de parler de la vieille amitié de ma famille avec M. Trevelyan. Toujours est-il que je répondis que j'avais, en effet, un ami ainsi appelé.

— Ce Trevelyan est, sans doute, l'un des principaux directeurs des fonderies Armstrong? continua Herr Steinhauer.

— Mais pas du tout! répondis-je.

— Un de ses parents, peut-être?

Je dis que j'ignorais même qu'il y eût un M. Trevelyan dans la maison Armstrong. Et comme mon interlocuteur paraissait tout déçu, l'idée me vint de lui demander pourquoi il me posait cette question. Il me répondit, sans aucun embarras, qu'il avait à cœur l'avenir d'un jeune ingénieur de ses parents. Il aurait voulu procurer à ce jeune homme une recommandation auprès de quelque grande maison anglaise où il pourrait faire usage de ses remar-

quables talents, aussi bien que de l'enseignement professionnel qu'il avait reçu.

Ma visite à Portsmouth en 1913, — la dernière avant mon départ définitif d'Allemagne, — s'écoula sans aucune nouvelle d'Elsa. C'est seulement plus tard qu'une lettre de ma tante m'apprit une courte visite que venait de lui faire la jeune fille, en compagnie de son fiancé. Quant à Frau Niemann et à Herr Steinhauer, jamais plus je n'en entendis parler jusqu'au jour où je découvris enfin la profession véritable du soi-disant oncle de mon amie. Et voici, en deux mots, la fin de l'histoire d'Elsa :

Au lendemain de la déclaration de guerre à l'Allemagne, Elsa parut soudain chez mon oncle, le priant de l'aider à se faire naturaliser Anglaise. Elle lui dit que les parents de ses élèves venaient de la renvoyer, à cause de sa qualité d'Allemande, et que son fiancé ne pouvait revenir la chercher, ayant été surpris par la déclaration de guerre au cours d'un voyage en Allemagne. Il n'était pas encore naturalisé. Mon oncle promit de s'employer de son mieux au

profit de la jeune Allemande; et ce fut avec une véritable indignation qu'après le départ de celle-ci lui-même et ma tante accueillirent des agents de police venus pour faire une perquisition dans la malle d'Elsa. Mais que l'on s'imagine leur surprise et leur horreur lorsque, dans cette malle, la police découvrit des plans de ports anglais, des notes sur nos parcs d'aéroplanes, et enfin des papiers prouvant que, depuis un an et demi, la prétendue fiancée était bel et bien mariée à un officier de l'armée allemande! Inutile d'ajouter que, avant même cette recherche indiscrète de la police anglaise à son sujet, la candide Elsa avait réussi à rejoindre son « fiancé » hors du Royaume-Uni...

CHAPITRE X

QUELQUES VISITEURS DE MARQUE : LE COMTE ZEPPELIN, LE GÉNÉRAL VON KLUCK, ETC.

Le récit de cette aventure d' « espionnage » m'a fait devancer la suite chronologique de mon histoire : mais le fait est que, durant toute l'année 1912, il ne m'arriva rien de bien intéressant, sauf quelques rencontres avec des personnages plus ou moins notables.

C'est ainsi qu'un jour, à Berlin, le comte Zeppelin vint nous faire visite, après avoir promené le kronprinz et quelques autres élus dans un de ses dirigeables du dernier modèle. Notre prince revenait de cette promenade tout à fait enthousiasmé, et désirait que l'aîné de ses fils montât à son tour dans un Zeppelin ; mais c'est de quoi la princesse ne voulait pas entendre parler, et je dois ajouter que le vieux comte partageait son

sentiment. Il disait qu'il ne connaissait pas assez le degré de résistance nerveuse de ces enfants pour risquer une épreuve aussi hasardeuse, encore que, à son avis, des garçons comme les nôtres dussent sûrement être capables de subir cette épreuve sans trop de dommage. Et comme, ensuite, les petits princes eux-mêmes le suppliaient de les emmener, il leur dit qu'il fallait se contenter de leur « jeu de guerre », quelques années de plus ; après quoi il interrogea longuement le lieutenant von X..., — que l'on avait envoyé chercher, — sur les progrès des petits joueurs. Quand il parlait de choses ordinaires, son visage avait une expression pleine de bonhomie, avec ses cheveux blancs clairsemés entourant la calvitie luisante du haut de son crâne. Je songeais qu'avec une fausse barbe il aurait eu, tout à fait, la figure traditionnelle de notre saint Nicolas. Mais chaque fois qu'il écoutait les explications du lieutenant touchant le « jeu » qu'il avait inventé, ses traits se durcissaient, prenaient une expression sévère, presque farouche; et, sous l'épaisse broussaille des sourcils, ses yeux brillaient comme ceux d'un fauve.

Il plaça ensuite l'aîné des petits princes entre

ses genoux et le questionna sur quelques-unes des règles du jeu. L'enfant se montra d'abord un peu intimidé, mais bientôt, s'enhardissant, il répondit d'une façon alerte et toute militaire.

— Ce petit est un soldat-né ! dit alors le vieil inventeur, en posant sa main sur la tête du prince. Avant peu, il sera prêt à livrer de véritables batailles aériennes, et alors nous aurons à lui offrir quelque chose de colossal. Mais en attendant, s'il plaît à Dieu, nous saurons faire bon usage de ce que nous possédons déjà.

Un autre jour, l'après-midi, on me demanda d'aider à recevoir et à entretenir certains directeurs de journaux anglais qui visitaient l'Allemagne pour y prêcher leur idéal de paix internationale. L'un de ces hommes était un socialiste ; et bien que tout le monde, dans les milieux militaires que je connaissais, eût coutume de désigner les socialistes indigènes comme « ces brutes », ou « ces misérables », je n'en fus pas moins priée par la comtesse d'être « aimable » envers cet échantillon exotique de l'espèce.

— Soyez aussi aimable pour lui que le Kaiser

l'est pour votre John Burns ! — me dit la comtesse, avec son mélange habituel d'ironie et de sérieux. — Nous sommes tous, pour l'instant, en veine de pacifisme universel.

— Mais le Kaiser a pour John Burns une sympathie toute personnelle ! observai-je.

— Voilà comme vous êtes renseignée ! s'écria la comtesse. Certes, le Kaiser est un homme merveilleux ; mais il n'aime pas ceux qui le critiquent. Or, un jour, votre M. Burns a osé lui dire en face que l'armée allemande n'était plus ce qu'elle avait été autrefois. Je sais cela parce que l'empereur l'a répété plus tard à l'un des généraux que Burns avait critiqués. L'affaire se passait aux manœuvres, et le Kaiser fit semblant de n'attacher aucune importance à ce jugement de votre compatriote. Mais, en réalité, c'était là une chose qu'il ne pouvait oublier, une blessure infligée à son orgueil. Aussi l'ai-je entendu dire de John Burns : « Que le diable emporte cette petite sauterelle anglaise ! »

Pour ma part, à l'époque dont je parle, je trouvais très beau que les députations de journalistes des divers pays du monde vinssent se gagner de solides amitiés en Allemagne et, de

retour chez eux, écrivissent l'éloge de l'activité et des sentiments pacifiques de leur hôtes, comme l'avait fait sir Arthur Conan Doyle. Mais durant la dernière année de mon séjour, je fus amenée à considérer ces visites sous un aspect tout différent. J'acquis alors la conviction que ces journalistes, et avec eux tous les autres rêveurs pacifistes, étaient simplement mystifiés par de soi-disant amis qui ne se gênaient point pour se moquer d'eux derrière leur dos, lorsqu'ils les avaient renvoyés tout farcis d'illusions sur leur compte.

Je me souviens cependant d'un diplomate de l'Amérique du Sud, homme remarquablement intelligent, mais volontiers amer sous son apparente douceur, qui, pendant qu'on le fêtait ainsi à Berlin, me fit entendre une réflexion bien étrange, — ou du moins ayant de quoi me sembler étrange aujourd'hui, à la lumière des événements ultérieurs. Ce diplomate était fort riche, et avait ici pour introducteurs un prince et une princesse qui l'avaient rencontré avec sa famille dans l'Engadine. Le couple princier en question était apparenté à mes princes, à moi, si bien qu'un jour ils nous amenèrent, pour déjeuner,

le millionnaire américain et sa ravissante fille. Après le repas, comme j'étais sur le point de sortir avec mes élèves, le groupe entier des convives arriva en masse pour voir les enfants. La jeune fille était si belle que les petits princes eux-mêmes en furent frappés, malgré leur jeune âge, et qu'ils commencèrent à l'entretenir de leurs jeux favoris, au premier rang desquels figurait le « Zeppelin ». Bientôt, suivant leur habitude, ils s'animèrent au point de devenir féroces, en décrivant de quelle façon ils détruisaient les plus grands et les plus beaux édifices des capitales ennemies.

— Vous n'avez pas, j'espère, l'intention de venir détruire Rio-de-Janeiro? demanda la belle Brésilienne, de sa douce voix musicale, en affectant d'être terriblement alarmée.

— Non, certes, si c'est là que *vous* demeurez! répondit galamment l'aîné de mes élèves.

Je me mis à rire, toute fière de l'esprit d'à-propos que montrait mon élève, et je vis alors que le père de la jeune fille me regardait avec une expression singulière sur son visage fin et mélancolique. Je lui avais déjà été présentée; et comme on le savait plus ou moins « Améri-

cain », la princesse s'était empressée de faire allusion à mon distingué grand-père, qui, suivant une parole de la comtesse, « ne manquait jamais d'être mis sur le tapis », dès qu'il y avait à l'horizon soit des hôtes américains, ou des Allemands anglophobes.

— Ce petit démon le ferait certainement si seulement il en trouvait l'occasion ! — murmura le Brésilien, entre ses dents.

Je me demandais s'il avait eu l'intention de s'adresser à moi ; mais aussitôt il me tira de doute en ajoutant :

— N'est-ce pas votre avis?

Je fus forcée de lui avouer que je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire.

— Je veux dire, reprit-il, que, si on laisse ces princes allemands, petits et grands, refaire à leur gré la carte d'Europe, ils finiront par venir aussi, avec leurs Zeppelins, pour changer la carte de nos Amériques. C'est d'ailleurs un danger que j'avais pressenti avant de venir ici, mais je le vois bien plus clairement à présent. Ce qui n'empêche pas ces princes d'être charmants, — dans leur propre pays, cela va sans dire. Mais il est malheureux que leur pays ne soit pas assez

vaste pour les satisfaire ! Et voici, certes, un joli jeu à enseigner à leurs petits enfants ! La chose a de quoi nous faire réfléchir, nous autres qui n'avons pas l'avantage d'être Allemands.

Mais un jeu qui passionnait mes petits élèves plus encore que celui des Zeppelins, c'était le simple jeu des soldats de plomb. Ils en possédaient, cela va sans dire, un assortiment complet, et un groupe de jeunes officiers leur en avait offert, tout dernièrement, une superbe collection qui faisait leur bonheur.

C'était une grande caisse en manière de commode, contenant six tiroirs tapissés de drap vert. Tous ces tiroirs étaient remplis de petits soldats de plomb admirablement enluminés et modelés : génie, artillerie, infanterie et cavalerie, représentant les régiments les plus fameux d'Allemagne, d'Autriche, d'Italie, de Russie, de France et d'Angleterre. Ce cadeau constituait le passe-temps favori des princes : et j'ajoute que le lieutenant von X... paraissait se plaire autant que ses élèves à jouer « aux soldats », leur faisant à ce propos de longues conférences sur la straté-

gie et l'organisation d'une bataille. Il arriva souvent que ces « batailles » restaient pendant deux ou trois jours sur un coin du plancher de la « salle de jeux », comme une partie d'échecs interrompue ; et malheur à l' « idiot » de valet de pied qui, par inadvertance, dérangeait la position d'un seul soldat, aussi longtemps que le sort des nations belligérantes n'avait pas été entièrement décidé !

La manière habituelle de jouer « aux soldats » était d'opposer les armées de la Triple-Alliance à celles du monde entier : car bien que le jeu primitif ne comprît que les armées de six puissances, le père des petits princes, sur leur requête et sur celle du lieutenant von X..., l'avait enrichi et complété de soldats turcs, comme aussi de soldats des divers États balkaniques qui étaient en train, en ce moment-là, de se gagner une renommée universelle par leurs exploits. A vrai dire, ces troupes supplémentaires, ayant été achetées relativement bon marché, n'étaient pas aussi appréciées que celles de la caisse principale : mais, malgré cela, souvent les petits généraux s'amusaient à varier leurs opérations en mettant les Turcs au ser-

vice de la Triple-Alliance, ou bien en les poussant contre l'Italie, si l'on avait décidé, comme on faisait quelquefois, que « l'Italie trahissait ses alliés ».

L'Allemagne et l'Autriche étaient invariablement victorieuses, quelles que fussent les chances réunies contre elles; mais volontiers l'Autriche était sauvée d'un désastre par le génie, la bravoure surhumaine des Allemands. Parfois le père de nos élèves venait assister en personne à leurs combats, en compagnie d'autres officiers : c'était lorsque le lieutenant von X... lui avait annoncé qu'il se préparait « quelque chose de bon », que l'aîné de mes princes était décidément en train de se distinguer comme stratège; ou bien encore que lui-même, le lieutenant, se trouvait placé dans une difficulté dont il ne pourrait se tirer sans l'avis de conseillers autorisés. Ces jours-là, quand la mince figure du prince et trois ou quatre solides carrures d'officiers aux noms fameux avaient envahi la petite salle, ou bien quand celle-ci se remplissait de jeunes uhlans en uniformes resplendissants, je me hâtais de m'aplatir contre le mur et de faire oublier mon existence. Mais je ne

m'en amusais pas moins de tout mon cœur à la vue de ces officiers tâchant de se donner des airs enjoués, en dépit de la raideur de leurs impeccables tenues et de leurs énormes cols empesés, tandis qu'ils se disputaient bruyamment entre eux touchant les obligations stratégiques des petits guerriers de plomb.

Le jeu comportait toutefois un élément qui, celui-là, bien loin de m'amuser, m'avait toujours écœuré : à savoir, le manque absolu de scrupules de loyauté ou d'honneur que j'observais chez les éminents conseillers de mes jeunes élèves. Souvent ces officiers faisaient avancer des hommes qui arboraient le drapeau blanc, et derrière lesquels se cachaient des canons. Ou bien, si des officiers allemands étaient faits prisonniers, — chose que les enfants avaient peine à tolérer, et qui ne manquait pas de leur faire dire : « Oh ! supposons que c'étaient des Autrichiens ! » — ces prisonniers s'empressaient de reprendre la liberté dès qu'ils le pouvaient, même quand ils avaient donné leur parole de ne pas chercher à s'évader. Un jour que je me trouvais seule avec les enfants, je m'enhardis à protester contre ces pratiques ; mais les petits

princes se montrèrent complètement sourds à mes arguments.

— Vous n'êtes qu'une femme ! disaient-ils. Vous ne pouvez comprendre ces choses. Papa et le lieutenant disent toujours que vous n'avez rien à voir en matière de guerre !

Parmi les personnages distingués qui vinrent ainsi visiter mes élèves, je me rappelle la figure du général von Kluck, — une autre de ces « têtes en dôme » qui occupaient le tout premier rang dans la hiérarchie militaire ou civile. Pour moi, cette conformation de la tête du général était, en vérité, la partie la plus intéressante de toute sa personne, car le développement arrondi de ce crâne me semblait bien supérieur au type habituel de la tête des officiers allemands, type étrangement fruste et comme incomplet, donnant l'impression que l'ossature du crâne a fini de durcir avant que le cerveau ait achevé de se développer. Le général von Kluck, d'ailleurs, ne me faisait jamais l'honneur de m'adresser la parole, non plus qu'il ne semblait prendre intérêt aux combats des soldats de plomb. On l'eût dit toujours absorbé dans la contemplation d'un objet lointain.

Une fois, je l'entendis déclarer que « l'on » voulait absolument qu'il se rendît en France. Je ne compris pas, alors, qui était cet « on », ni de quelle mission « on » désirait charger le général. Mais il advint, environ une année après cette visite, que les petits princes reçurent par la poste une somptueuse boîte de chocolat recouverte de velours rouge. La princesse elle-même nous l'apporta dans la salle d'études, — où, du reste, c'était chose bien rare qu'une de nos leçons ne se trouvât pas interrompue sous quelque prétexte; — et comme l'emballage de la boîte avait déjà été enlevé, on ne pouvait voir d'où venait le cadeau. Mais la princesse montra aux enfants, à l'intérieur de la boîte, une carte de visite du général von Kluck, qui au-dessous de son nom avait écrit ces mots : « Chocolat français expédié de France, pour deux braves jeunes soldats allemands. »

Ce même jour, dans la soirée, le père de mes élèves, dès son retour au palais, demanda à voir la boîte « du vieux Kluck », déjà plus qu'à moitié vide. Il regarda la carte et se mit à rire. « Ce vieux dur-à-cuire n'a pas froid aux yeux ! » murmura-t-il. Et c'est seulement depuis ma

rentrée en Angleterre que j'ai achevé de comprendre le mot de l'énigme, un Français m'ayant dit alors que le général von Kluck passait pour être venu en France incognito, afin d'examiner certaines carrières des environs de Soissons, achetées dès lors et secrètement aménagées par les Allemands, de manière à pouvoir, le cas échéant, leur servir de tranchées.

Enfin l'un de mes souvenirs les plus frappants du début de l'année 1913, c'est que presque tous les princes allemands qui venaient chez les parents de mes élèves trouvaient quelque chose à dire, sérieusement ou par plaisanterie, touchant ce que l'on appelait la « prophétie de Mayence ». Bon nombre de ces augustes visiteurs se demandaient en riant, l'un à l'autre, après s'être souhaité une heureuse année :

— Croyez-vous vraiment que ceci soit notre dernière année ?

— Notre dernière année de paix, peut-être ! répliqua notamment le kronprinz, un jour que la mère de mes élèves lui avait posé, à son tour, la même question.

Mais la princesse prit ensuite la peine de m'expliquer que de telles paroles, de la part du kronprinz, ne devaient nullement être considérées comme l'expression de sentiments belliqueux.

— Le kronprinz est né pour se battre, et, comme tout soldat, il souhaiterait une guerre afin de se signaler. Mais n'allez pas croire qu'il ait une ombre d'animosité contre aucun pays étranger !

La princesse était sincère, sans doute, mais elle se trompait elle-même en cette occasion. Même si je n'avais eu ce témoignage de mes propres oreilles, les bavardages de la comtesse m'auraient pleinement édifiée sur ce point. Ce n'était pas seulement par des allusions que se manifestait l'hostilité du prince à l'égard de ses voisins ; il éclatait à tout propos en véritables menaces contre ces nations jalouses, qu'il accusait de vouloir « s'opposer à la libre expansion allemande ».

Pour revenir à la « prophétie de Mayence », nul n'ignorait que, depuis des années, la famille royale de Prusse y attachait une grande importance. La propre mère de la comtesse avait entendu la défunte impératrice Frédéric assurer

qu'elle en était venue à croire, bien contre son gré, à l'accomplissement de la troisième et dernière phase de cette prophétie.

On contait que le grand-père de l'empereur actuel, lorsqu'il n'était encore qu'un jeune homme, en l'année 1849, et que la révolution le contraignit à se réfugier sur les bords du Rhin, avait rencontré là une Bohémienne qui, sans pouvoir le connaître, l'avait l'appelé : « Majesté Impériale. » Après quoi, en combinant certains chiffres, elle avait prédit au jeune proscrit la date où il deviendrait empereur, la date où il mourrait, et enfin cette date de 1913 qui devait être la dernière année du nouvel empire.

L'impératrice Frédéric, la veille de sa mort, en avait encore parlé à la mère de la comtesse :

— Espérons que la prophétie veut dire simplement que l'empire doit prendre fin sous sa forme présente, en d'autres termes subir un changement ou une extension ! Mais, voyez-vous, ajoutait-elle tout bas, j'ai bien peur, bien peur qu'il y ait *quelqu'un* qui amènera de force cette fin de l'empire !

Pour sa part, la comtesse avait une théorie qu'elle ne s'est point privée de me confier, avec

l'extrême franchise qui la caractérisait. Elle estimait que le Kaiser avait maintenu la paix, depuis son avènement, surtout parce qu'il voulait attendre que fût passée l'année fatidique de 1913. Que si cette terrible année s'écoulait sans amener la réalisation de la prophétie, le Kaiser se sentirait dorénavant plus à l'aise pour utiliser la précieuse assistance de ses amis les Krupp.

A la Noël de 1913, l'aîné des deux jeunes princes, — qui maintenant se trouvait officiellement émancipé de ma garde, — reçut du général von Bernhardi un exemplaire de son livre *l'Allemagne et la prochaine Guerre*, revêtu d'une superbe dédicace autographe. L'enfant ne laissa point d'être effrayé à la perspective de devoir lire un livre aussi « difficile », de telle sorte qu'il me pria de lui désigner les chapitres les plus intéressants. Ceci me fournit à moi-même l'occasion de lire un ouvrage devenu depuis lors « historique » ; et j'eus aussitôt l'impression que c'était là un livre terrible, une véritable menace pour le monde entier. Les choses que

j'y découvrais me faisaient voir sous un jour nouveau maintes de mes propres impressions en Allemagne, et avivaient en moi la question de savoir si je n'étais pas tenue, en ma qualité d'Anglaise, de révéler, par un moyen quelconque, à notre gouvernement le détail de certaines conversations dont je recevais l'écho. Si j'avais connu quelqu'un à l'ambassade anglaise de Berlin, j'aurais voulu lui demander son opinion ; mais le seul membre de l'ambassade qu'il m'eût été donné de rencontrer se trouvait être sir Edward Goschen lui-même, et cela d'une manière tout accidentelle, au cours d'une soirée où l'on m'avait présentée à lui. N'ayant par semaine qu'un seul après-midi de liberté, je n'avais pu me lier intimement avec personne au dehors, ni même accepter les invitations qui m'étaient faites. En somme, je ne connaissais guère en Allemagne que des Allemands. Du moins, cette lecture du livre de Bernhardi m'inspira-t-elle la résolution de tenir désormais mes oreilles et mes yeux bien ouverts, non point par l'effet d'une vaine curiosité, mais au nom d'un pur sentiment de patriotisme. Certes, je ne préméditais aucune traîtrise à l'égard des parents

de mes élèves ; aussi longtemps que je resterais près d'eux, je comptais observer la plus stricte discrétion. Mais avec cela, je me rappelais que c'était expressément par l'entremise du prince que j'avais connu le sieur Steinhauer, et que celui-ci avait essayé d'user de moi de façon assez déloyale. Ce souvenir avait pour résultat de rendre une certaine élasticité à ma conscience ; et, je l'avoue, c'est depuis lors que je me suis mise à observer et noter avec plus de suite, dans mon esprit, tout ce qui se passait autour de moi.

CHAPITRE XI

AUTRES VISITEURS MÉMORABLES : M. DELBRUCK, LE GÉNÉRAL VON HINDENBURG, ENVER BEY

Je crois bien que c'est la lecture du livre de Bernhardi qui a commencé à me faire juger avec plus de rigueur les représentants de la caste militaire allemande, — ces hommes de la « première classe », comme ils s'intitulent volontiers. Désormais les choses qu'ils faisaient et disaient cessèrent de me paraître simplement ridicules. Je compris que leurs franches déclarations au sujet du « besoin d'expansion territoriale de l'Allemagne » n'étaient pas simple vantardise en l'air, pure déclamation de la race la plus orgueilleuse qui fût au monde, mais bien l'écho d'une volonté très profondément ancrée dans leur âme, — la volonté d'obtenir, un jour

ou l'autre, ces terres qu'ils prétendaient leur être indispensables, en les arrachant aux nations qui les possédaient. Et ce fut alors aussi que je résolus fermement d'interroger tous les personnages un peu considérables que j'avais l'occasion de rencontrer, m'efforçant de leur « faire vider leur sac » non plus pour me divertir, comme je l'avais fait jusque-là, mais bien pour découvrir leur véritable pensée, et surtout les moyens par lesquels ils se proposaient d'arriver à leur but.

A quoi j'ajouterai qu'une telle enquête m'était bien plus facile à Berlin qu'elle l'aurait été en Angleterre et en Amérique, où les hommes n'ont pas la même vanité pour leur garantir que tout ce qu'ils disent doit être forcément parfait, ni, non plus, la même certitude que leur pensée doit dépasser infiniment les possibilités de compréhension d'une femme. Il me suffisait d'affecter la sottise dont tous ces hommes étaient, d'avance, disposés à me gratifier. Par ce simple moyen, j'étais assurée de désarmer leur méfiance, et de les amener à étaler leur supériorité, à me révéler leurs vues sur ce que devait être l'avenir politique de l'Europe.

Le lieutenant von X..., en particulier, était pour moi une victime infiniment aisée, chaque fois que je me décidais à le questionner. Depuis certaine petite affaire de flirt manqué au château des bords du Rhin, le jeune officier s'était tenu à l'écart de ma route autant que possible, avec l'air d'un homme qui aurait reçu de moi une offense impardonnable. Mais lorsque, l'année suivante, il s'éprit d'une très jolie chanteuse d'opérette, si fort fut son désir de trouver quelqu'un à qui confier ses peines que j'eus la surprise de le voir me faire de timides ouvertures d'amitié, en commençant par me parler de ses parties de football, — car ce jeu venait alors de pénétrer brillamment à Potsdam.

Ces avances ne laissèrent pas de m'inquiéter au premier abord : je craignais un retour de l'histoire de naguère. Mais le jeune lieutenant comprit sans doute ma crainte, et, du ton le plus tranquille, il se mit à m'expliquer que je n'aurais plus désormais rien à redouter de sa part. Il me dit qu'il était amoureux d'une actrice, une très bonne et très charmante créature, mais qu'il se sentait affreusement malheureux, parce qu'il ne pouvait pas songer à l'épouser sans

avoir à donner sa démission de l'armée. Je suis d'ailleurs presque certaine que, pas un instant, il n'avait entretenu sérieusement l'idée d'un pareil sacrifice ; mais il éprouvait une espèce de jouissance sentimentale à s'arrêter sur cette hypothèse irréalisable, et surtout à l'exprimer tout au long. Il me demanda ce que ferait, en situation semblable, un officier anglais, et parut fort étonné d'entendre dire que chez nous un officier peut fort bien épouser une actrice sans nuire à sa carrière, pourvu que l'actrice soit une personne honorable. Le lieutenant von X... était manifestement d'avis que, pour cruelle que lui fût personnellement la coutume allemande, elle valait mieux que la nôtre, parce qu'elle permettait à l'armée de mieux garder son caractère de caste supérieure, soigneusement « fermée ».

Toujours est-il que nous redevînmes excellents amis, grâce au football de Potsdam et à la petite chanteuse, dont il voulut absolument me montrer les lettres et la photographie. Et lorsque, peu de temps après, son roman vint à prendre fin, la jeune femme s'étant fatiguée de la manière dont il avançait et retirait continuellement ses promesses matrimoniales, la

glace se trouvait assez rompue entre nous pour ne plus risquer de « reprendre » désormais. Aussi bien le lieutenant était-il devenu, en 1913, le précepteur attitré de l'aîné de mes élèves, et avait-il également à s'occuper avec beaucoup plus d'autorité du frère cadet. Le troisième enfant, un bébé maladif au moment de mon arrivée, était maintenant le seul des trois garçons dont la garde me fût entièrement laissée.

Il advint donc qu'après avoir lu le livre du général von Bernhardi, je demandai souvent au lieutenant von X... de quelle façon l'armée allemande se représentait l'avenir de l'Allemagne. Le lieutenant, du reste, ne sembla jamais soupçonner le motif réel de mes interrogations. Il en était venu à me considérer comme un élément fixe et permanent de la famille ; et je dois dire que toujours, de mon côté, sans avoir eu besoin de recourir expressément au mensonge, je lui ai laissé croire que j'admettais la supériorité indiscutable de l'Allemagne sur tout le reste de l'univers.

Le lieutenant von X... ne se fit donc pas faute de m'avouer que l'armée aussi bien que la marine allemandes appelaient de tous leurs vœux

l'avènement du « grand jour ». Il était d'avis que l'Allemagne « ne ferait qu'une bouchée de la France », et que, très supérieure à la Russie sous tous les rapports, elle ne pouvait manquer d'être victorieuse, dans une guerre contre cette puissance, même sans le secours de l'Autriche. Il semblait, d'ailleurs, plein de mépris pour tout ce qui était autrichien, en comparaison de ce qui était allemand : mais il convenait que l'Autriche « pouvait nous être utile ». Quant à l'Angleterre, celle-là serait sans doute un morceau assez dur à avaler ; mais il faudrait bien qu'elle « y passât », elle aussi ; et puis, grâce aux nouveaux Zeppelins, — que l'Angleterre avait eu la « sottise » de ne pas imiter de son mieux, — et avec les derniers secrets de la maison Krupp, aucun doute n'était possible sur l'issue finale de la lutte. Sûrement la victoire irait à l'Allemagne, la seule nation au monde qui fût digne de commander à toutes les autres. L'Amérique elle-même était déjà fortement en train de se « germaniser », avec sa population allemande toujours plus nombreuse, l'importance de ses transactions financières avec l'Allemagne, et la couleur germanophile plus ou moins

avouée de ses principaux journaux. Les plans d'une future conquête américaine étaient, dès lors, conçus et rédigés par le grand état-major, qui avait coutume de tout prévoir et de se tenir prêt à toute éventualité.

Le lieutenant affirmait que tout cela était, pour ainsi dire, de notoriété publique, sans quoi il ne se permettrait point de m'en parler. Et je l'écoutais avec attention, songeant que, récemment encore, j'aurais pris toutes ces paroles pour de simples fanfaronnades ; mais désormais je savais mieux à quoi m'en tenir. Je recueillais avidement ses déclarations touchant la manière dont l'Allemagne, après la défaite de la France, comptait devenir la plus forte nation maritime du monde grâce à la possession des ports d'Anvers, de Dunkerque, et de Calais, sachant bien que le lieutenant von X... exprimait rarement des idées qui lui fussent personnelles, et ne faisait guère que répéter ce qu'il avait appris en haut lieu. Inutile, avec cela, de lui répondre que l'Angleterre n'était pas follement jalouse de l'Allemagne. « Notre pays ne pensait qu'à entraver sournoisement toute aspiration noble et généreuse des Allemands ! » Rien ne pouvait le

faire sortir de là. C'était un scandale qui devait prendre fin tôt ou tard, disait-il, et le plus tôt serait le mieux.

Je me souviens, par contre, d'avoir assez longuement discuté ces questions politiques avec un autre Allemand d'une intelligence fort supérieure, le professeur Delbruck, qui avait remplacé Treitschke à l'université de Berlin. Un jour, durant l'hiver de 1913, ce personnage éminent était venu déjeuner chez les parents de mes élèves. J'ai su plus tard par la princesse que c'était lui-même qui, après le repas, avait manifesté le désir de causer avec l'institutrice anglaise. Je fus, de mon côté, très frappée de l'expression éminemment intelligente de son visage. Sans être beau, ce visage rayonnait de pensée; les yeux, surtout, lançaient des flammes comme ceux d'un jeune homme, encore que le professeur Delbruck dût alors être âgé d'au moins soixante-deux ans.

Il commença par m'adresser un compliment à tout le moins imprévu.

— Vous devez sûrement, me dit-il, avoir en vous quelque chose d'exceptionnel, pour que notre gracieuse princesse vous ait préférée à

toutes les institutrices allemandes qu'elle pouvait trouver ici, à portée de sa main. Quel est donc le point sur lequel vous nous êtes tellement supérieure ?

Ces paroles furent débitées d'un ton assez sarcastique ; mais, avec cela, les manières de l'éminent visiteur étaient si aimables et ses yeux si souriants, qu'il m'aurait été impossible de montrer du dépit. Je lui dis que ma seule spécialité était d'aimer beaucoup les enfants, — ajoutant qu'une véritable affection donne toujours, selon moi, à un maître beaucoup de prise sur de jeunes âmes.

Sur quoi le professeur Delbruck, toujours du ton le plus aimable, se mit à soutenir que si l'affection donne, en effet, tant de prise sur les enfants, personne n'aura chance de réussir auprès d'eux aussi parfaitement que les femmes allemandes. L'amour maternel inné, chez toute Allemande, s'atteste déjà par le nombre des enfants qu'elles mettent au monde.

— C'est cet amour, poursuivit-il, qui a fait naître en nous le désir unanime d'acquérir à tout prix de nouvelles colonies. Adorant les enfants, nos femmes en produisent un grand nom-

bre; et nous, il faut que nous nous procurions des colonies pour loger ces enfants. Nous avons, en Allemagne, tout ce qu'il y a de bon au monde, — tout, excepté un espace suffisant.

La bienveillance avec laquelle ce petit discours m'était adressé m'encouragea à exprimer le regret que l'Allemagne se fût prise trop tard à vouloir acquérir des colonies, alors que déjà d'autres nations s'étaient assuré les meilleures.

— Oh! mais ceux-là seuls qui méritent d'avoir des colonies pourront garder celles qu'ils ont! s'écria le professeur Delbruck.

Après quoi il se mit en devoir de me prouver que les Allemands le méritaient plus que toute autre race, ayant à la fois plus de qualités morales et une culture supérieure. Et comme je le priais de m'énumérer quelques-uns des domaines où l'Allemagne est si fort en avance sur les autres races, la première chose qu'il mentionna fut, naturellement, la musique. Il me lança le mot d'un air si triomphant que, d'abord, je me sentis toute intimidée. Peu à peu, cependant, à mesure qu'il me citait des noms de grands musiciens, une idée de réplique me vint en tête.

— Ne croyez-vous pas, demandai-je, que la

plupart de ces maîtres dont vous parlez n'appartiennent à l'Allemagne que par accident?

Le professeur Delbruck me regarda comme s'il me soupçonnait d'avoir perdu l'esprit.

— Que voulez-vous dire? fit-il.

— Je songeais, répondis-je, que, parmi tous ces grands musiciens que vous me nommez, il n'y a qu'un seul nom qui ne soit pas un nom juif! Et encore a-t-on dit que Wagner lui-même avait du sang juif dans les veines. A ce compte, les plus grands musiciens de notre temps ne seraient pas des Allemands, mais bien des juifs!

Le professeur Delbruck parut un peu interloqué; mais bientôt il me sourit de nouveau aimablement.

— Il y a du vrai dans votre observation, accorda-t-il. Mais comme les juifs allemands sont plus grands que les autres juifs, c'est là une confirmation de ma thèse.

Je me gardai de pousser plus loin la discussion, sachant par expérience que les Allemands, dans leurs débats avec un étranger, s'arrangent toujours pour avoir le dernier mot, dussent-ils obtenir ce résultat en assourdissant leur adversaire de leurs cris. C'est ce que faisaient cons-

tamment les brillants officiers avec qui j'avais l'occasion de causer. Et l'aplomb imperturbable de leurs affirmations me frappait d'autant plus qu'il s'accompagnait, chez eux, d'une ignorance singulière de tout ce qui n'était pas au programme de leurs examens militaires. Ces officiers m'étaient, en général, présentés par la comtesse ; et toujours, après m'avoir fait faire leur connaissance, elle avait à me raconter sur eux, derrière leur dos, quelque malice plus ou moins scandaleuse.

Le plus beau de ces officiers, un jeune lieutenant de uhlans, était, au dire de la comtesse, l'homme de tout Berlin le plus admiré des femmes. C'était, s'il fallait l'en croire, un joueur enragé, qui n'aurait pas pu vivre sans les cadeaux qu'il acceptait de ses adoratrices, femmes mariées ou jeunes demoiselles. Tous ces tendres souvenirs étaient invariablement vendus ; et l'on assurait que, plusieurs fois même, le bel officier avait fait argent de bagues précieuses qu'il avait « empruntées » et oublié de rendre, — ce qui n'empêchait pas les victimes de ces « emprunts » de conserver au lieutenant une immuable fidélité...

Et comme je me récriais, protestant que je ne pouvais croire possibles des histoires aussi révoltantes, la comtesse ajouta gaiement que la conduite de l'officier n'était pas aussi répréhensible que je semblais le penser, atendu que le Kaiser lui-même en avait donné l'exemple à ses sujets.

— Tout le monde sait, disait-elle, que notre empereur a simplement *emprunté* la merveilleuse Bible de Palestine, déposée aujourd'hui à la Bibliothèque Royale de Berlin. Mais jamais le livre ne sera rendu. Le Kaiser l'a vu en Syrie, pendant son voyage, et a demandé la permission de l'emporter avec soi pour la montrer aux savants allemands. Les conservateurs du précieux ouvrage ont répondu, avec mille excuses, qu'ils n'avaient pas autorité pour laisser sortir l'objet de leurs mains. Mais l'empereur s'était mis en tête d'avoir cette Bible, et ne cessait de revenir à la charge. Il a même essayé de se la faire vendre : mais elle valait plusieurs millions de marks, et le budget royal de Prusse ne pouvait s'accommoder d'une pareille dépense. Enfin on a eu recours aux grands moyens. Sauf erreur, notre ambassadeur à Constantinople a été chargé

de s'entendre avec le secrétaire intime du sultan. En tout cas, le livre a été envoyé à Berlin, sous la garde d'un messager de confiance, et l'empereur a promis solennellement de le restituer dès que les spécialistes auxquels il désirait le faire voir en auraient achevé l'examen. Mais sans doute cet examen dure toujours, car la Bible reste à demeure dans notre bibliothèque.

— Peut-être l'empereur pense-t-il à faire exécuter une copie du vieux manuscrit, hasardai-je, et se propose-t-il de ne rendre l'ouvrage qu'après cela ?

— Peut-être !... dit la comtesse. Mais quoi qu'il en soit, nul ici ne s'aviserait de désapprouver la conduite du Kaiser. Un trésor comme celui-là était absolument perdu à Hazireh, où personne ne va jamais, pour ainsi dire ; tandis qu'à Berlin peuvent accourir en pèlerinage, de tous les coins du monde, ceux qui s'intéressent à ce genre de choses. En fait, l'univers entier devrait être reconnaissant à notre souverain pour avoir su mettre à sa place un trésor pareil !...

La comtesse avait ainsi l'habitude de vanter, d'un ton à demi sarcastique, tout ce que faisait

l'empereur. Une fois seulement, je l'ai entendue exprimer un blâme direct à l'endroit de l'idole de ses compatriotes. Elle avait accompagné la mère de mes élèves à un pique-nique où elles étaient invitées par l'empereur et l'impératrice ; et c'est de là que je l'ai vue revenir tout indignée.

— N'est-il pas étrange qu'un aussi grand homme puisse être si petit ! s'écria-t-elle. En vérité, je crois bien qu'il prend plaisir à décontenancer les personnes qu'il rencontre. Combien j'ai plaint, tout à l'heure, le pauvre comte von B... ! L'empereur le guettait, et sitôt qu'il lui voyait la bouche pleine, méchamment il lui posait une question. Cela s'est reproduit à plusieurs reprises. Le pauvre diable s'étranglait à demi, avec de grosses larmes dans les yeux. Et puis, lorsqu'il l'a eu suffisamment torturé, le Kaiser a voulu essayer le même tour sur quelques-unes des dames ; mais nous avons été plus promptes à avaler ; il n'a pas eu la joie de nous voir étouffer... Tout de même, je lui aurais volontiers tiré les oreilles !

C'était là un souhait éminemment sacrilège, et je suis sûre que l'empereur, s'il l'avait connu, ne l'aurait jamais pardonné à la comtesse, mal-

gré toute sa sympathie pour elle, — sympathie que lui ont value, sans doute, son joli visage et ses belles mains, car on m'a dit que le Kaiser n'admire rien tant qu'une jolie main féminine. Peut-être la laideur des siennes propres est-elle pour quelque chose dans cette particularité.

La comtesse me révéla encore, au cours de la dernière année de mon séjour en Allemagne, que le Kaiser et le kronprinz étaient presque « à couteaux tirés ». En premier lieu, l'empereur et l'impératrice estimaient que leurs petits-enfants ne recevaient pas une éducation assez religieuse ; mais l'inimitié du père et du fils devait avoir d'autres causes plus profondes. Des officiers amis de la comtesse croyaient qu'il y avait eu entre eux une véritable querelle au sujet de la situation politique : le kronprinz tenait que le moment était venu de faire la guerre avec la Russie ; qu'il convenait de l'attaquer avant qu'elle eût achevé de réorganiser son armée ; tandis que le Kaiser lui aurait formellement défendu de formuler une telle opinion, même devant ses amis intimes. On m'a parlé de cette querelle de tant de côtés différents, que je crois bien qu'il y avait là quelque chose de vrai. A

n'admettre qu'une petite partie de ce que l'on m'a rapporté, ce n'est pas l'empereur qui aurait désiré la guerre. Il se serait simplement résigné à accepter une situation qui lui était présentée comme « inévitable », — le mot qu'emploient sans cesse les Allemands lorsqu'ils énoncent leurs idées politiques.

Au début du printemps de 1914, je commençai à observer que bon nombre d'officiers âgés, et de très haut rang, se rencontraient de plus en plus souvent dans la maison du prince, aussi bien à Berlin qu'à Potsdam. Jusque-là, ces visites avaient été relativement rares, le père de mes élèves semblant uniquement désireux d'attirer chez soi des officiers jeunes et de mœurs joyeuses ; mais ses goûts et ceux du kronprinz paraissaient soudain être devenus plus sérieux. Un jour, je vis arriver, notamment, le kronprinz suivi d'un général dont la figure me frappa. Ils entrèrent au fumoir, pendant que je m'apprêtais moi-même à sortir avec les enfants, après avoir pris les ordres de la princese touchant certaines épreuves photographiques à rapporter de la ville. Mais la princesse me dit qu'il lui était impossible de rien décider à ce sujet,

attendu qu'elle voulait avoir l'avis de son mari, et que celui-ci était en train de s'occuper de questions militaires très importantes avec le général von Hindenburg. C'est ainsi que j'ai su le nom de l'officier d'âge mûr au menton carré, aux yeux hardis, qui jamais encore ne s'était trouvé sur mon chemin.

Il se tenait debout sur la porte du fumoir, à côté du kronprinz, et adressait quelques paroles aux petits garçons, qui lui avaient fait le salut militaire, suivant une habitude qu'on leur avait inculquée dès le moment où ils furent en âge de marcher. Et comme le kronprinz et le général semblaient avoir hâte de causer librement, je m'empressai de les délivrer de ma présence et d'emmener les enfants. Je garde très nettement devant les yeux le contraste singulier de la figure du vieux général et de celle du kronprinz avec sa petite moustache élégante, sa svelte silhouette, ses yeux de bête fauve dont le regard brusquement fuyant me causait toujours une impression de surprise désagréable. Le général von Hindenburg, lui, donnait l'impression d'être tout formé de carrés : ses larges bajoues étaient carrées, avec une vigueur étrangement comba-

tive; la tête entière formait un solide carré ; les cheveux brossés en arrière se hérissaient en rectangle; les yeux même étaient carrés à leurs extrémités, sous de lourdes paupières gonflées. Carrés également le nez, les oreilles, et l'épaisse moustache, qui semblait prolongée artificiellement par deux touffes de barbe carrées aplaties contre les joues.

Je demandai à la comtesse comment il se faisait que « nous » fussions soudain devenus si sérieux dans le choix de « nos » hôtes. (Car c'est ainsi que nous avions pris l'habitude de parler confidentiellement de nos supérieurs. « Nous », cela signifiait le prince et la princesse, d'après une façon de parler qui, je dois l'avouer, venait en droite ligne du vocabulaire des domestiques !) La comtesse ne savait pas plus que moi la cause véritable de ce changement ; mais comme elle tenait à paraître plus ou moins initiée à tous les secrets de la maison, elle me dit que « s'il y avait quelque chose en train », certes la princesse elle-même n'en était pas informée. Son opinion personnelle était que le kronprinz recevait tous ces personnages chez nous afin de ne pas attirer sur ses actes l'attention de son auguste père.

Un soir du mois d'avril 1914, la comtesse vint à moi toute frémissante et agitée. Les deux plus jeunes princes et leur cousine achevaient leur souper, que nous avions toujours l'habitude de prendre ensemble, et j'invitai la comtesse à s'asseoir avec nous. Mais non, impossible pour elle de s'arrêter, car la princesse l'attendait. Elle avait à peine le temps de m'apprendre que deux des plus beaux hommes qu'elle eût vus jamais venaient d'arriver pour s'entretenir avec notre prince. Ils avaient été reçus déjà par l'empereur dans le plus strict incognito, et il leur restait encore deux visites à faire avant de repartir d'Allemagne.

— Il faut absolument que vous les voyiez! poursuivit la comtesse. Envoyez dire à Frau Z... qu'elle vienne garder les enfants; et moi, en passant, je vous conduirai dans un endroit d'où vous pourrez apercevoir les beaux visiteurs. Après quoi vous essaierez de deviner qui ils sont : mais je vous préviens que, même si vous devinez juste, je n'aurai pas le droit de vous dire : « Oui », car j'ai promis à la princesse de ne livrer le secret à personne.

N'ayant pas l'habitude des enfants, l'excellente

comtesse commettait toujours l'erreur de ne pas tenir assez compte de leur intelligence, et de leur supposer des âmes ingénues de bébé, lors même qu'ils étaient arrivés à l'âge où l'on est le plus vivement attiré par tout ce qui présente une nuance de mystère.

— Bah! je sais bien de qui vous parlez! s'écria mon petit prince-marin. Ces deux visiteurs que vous ne pouvez pas nommer, c'est le prince Mohammed Ali et Enver bey! J'ai entendu maman qui en causait, ce matin, avec... (Ici, il articula le surnom familier donné par les enfants à l'impératrice, qui venait souvent les voir et leur apporter des pralines de chocolat.) Mais maman ne les trouve pas du tout aussi beaux qu'on le prétend. Elle dit qu'Enver bey est un juif, et que le prince Mohammed a l'air d'en être un autre!

La comtesse ouvrit de grands yeux effrayés.

— Mais vous vous trompez! s'écria-t-elle. Vous avez tout mélangé dans votre petite tête! Le prince Mohammed Ali est actuellement en Egypte, ou quelque part de ce côté, et Enver bey est à Constantinople, où il a assez d'ouvrage. Les visiteurs dont je vous parle sont de tout autres gens!

— En tout cas, maman et... parlaient des deux hommes que j'ai dits tout à l'heure! insista mon petit prince. Et ce sont bien eux qui sont là !

— Gardez-vous de répéter cela à personne, reprit la comtesse, sans quoi tout le monde dira que vous avez rêvé, ou encore que vous n'êtes pas le garçon d'esprit qu'on vous croit !

Cependant l'expression du visage de la comtesse prouvait assez que mon petit prince avait raison ; et j'ajoute que lui non plus, d'ailleurs, ne paraît pas s'être laissé tromper par ses démentis ; mais l'offre de quelques bonbons, — dont notre comtesse avait toujours une provision en poche, — eut bientôt pour effet de détourner son attention de ce sujet dangereux.

Quant à la comtesse, ce petit contretemps ne lui avait pas fait oublier son désir de me montrer les deux beaux visiteurs. Dès que Frau Z... fut arrivée, j'eus à me rendre devant une fenêtre d'où l'on voyait la porte par laquelle devaient sortir ces deux personnages. Mais la longue station que je fis là se trouva inutile : car leur visite se poursuivit bien au delà du temps que la comtesse lui avait assigné, et force

me fut d'aller rejoindre les enfants avant qu'elle prît fin. Le lendemain ni les jours suivants, pas un mot ne fut dit en ma présence touchant l'entretien secret du père de mes élèves avec le prince égyptien et le chef du parti jeune-turc. La comtesse elle-même n'y fit plus allusion, et je ne me permis point de la questionner. Mais cette visite incognito n'en continua pas moins à me faire réfléchir. Que si ces personnages étaient vraiment venus en secret à Berlin et à Potsdam, il me paraissait bien improbable que leur voyage eût été simplement une partie de plaisir.

Quelques semaines s'étaient écoulées, lorsqu'un jour notre prince se précipita dans la salle d'études pendant une de nos leçons, avec son impétuosité ordinaire et son peu d'égards pour les travaux intellectuels de ses enfants. Il venait d'acheter un nouveau chien, et voulait le montrer aux petits garçons. Sur le seuil, au moment de sortir, il se retourna vers moi.

— A propos, mademoiselle, me dit-il, vous connaissez sans doute bon nombre d'officiers de la marine américaine! En connaissez-vous

aussi quelques-uns de la marine anglaise ?

Cette question me rappela aussitôt, malgré moi, celles dont m'avait accablée jadis le sieur Steinhauer. Lorsque j'eus répondu que je connaissais relativement peu d'officiers de notre marine royale, il désira savoir si, par accident, je n'avais pas eu l'occasion de rencontrer un amiral du nom de Limpus. Puis, en apprenant que l'un de mes amis avait, en effet, servi autrefois sous les ordres de cet amiral :

— Voilà qui m'intéresse fort, dit-il, parce que j'ai moi-même un ami qui va sans doute entrer en rapports avec l'amiral Limpus, et que je serais ravi de savoir l'opinion véritable qu'ont de lui les marins anglais. L'opinion officielle allemande sur lui, je la connais déjà ; mais il est beaucoup plus malaisé pour nous de savoir ce que pensent, dans l'intimité, les collègues et les subordonnés de l'un quelconque de vos officiers supérieurs. Des hommes de nations différentes ne causent pas librement entre eux de ce genre de sujets, pour cordiales que soient d'ailleurs leurs relations réciproques. Et quant à vous, je suis sûr que vous nous connaissez suffisamment désormais pour ne pas douter de

notre sincère sympathie à l'égard des Anglais. C'est précisément à cause de cela que leur opinion sur leurs propres chefs nous est toujours si précieuse à posséder! Vous m'obligeriez beaucoup en écrivant à votre ami, et en lui demandant si lui-même et ses camarades considèrent l'amiral Limpus comme un marin de réelle valeur, ou bien simplement comme un personnage décoratif. Inutile d'ajouter que vous pouvez compter sur moi pour ne pas abuser de la confidence !

Je promis, naturellement, d'écrire aussitôt en Angleterre. Mais je ne pus résister à la tentation de demander au prince, de mon air le plus ingénu, s'il ne vaudrait pas mieux m'abstenir de mentionner, dans ma lettre, qu'il s'agissait d'une question provenant de Son Altesse.

A ma grande surprise, cependant, le prince commença par répondre que la chose n'avait pas d'importance, et qu'il s'en remettait là-dessus à mon jugement. Mais bientôt la réflexion parut lui venir. Il me dit que, tout compte fait, il m'engageait à ne pas le nommer, attendu que la mention de son nom risquerait de tromper mon ami sur le caractère « tout privé », et « non

officiel », de la question. A plusieurs reprises il me répéta ces deux qualificatifs, comme pour me les enfoncer de force dans l'esprit, ce qui ne l'empêcha point de garder, durant toute la petite scène, son allure habituelle d'insouciance « détachée ». Je sentais qu'il tenait essentiellement à me faire entendre que la chose n'avait aucune importance réelle et ne résultait que du simple hasard de notre rencontre. Aussi bien est-ce de quoi j'aurais été convaincue, avant mon aventure avec Herr Steinhauer, et d'autant plus que maintes fois déjà, lorsque le prince s'était trouvé dans l'obligation de causer avec moi, il s'était ainsi réfugié dans une série de questions touchant des personnages notoires de mon pays, sur lesquels il m'interrogeait, à ce qu'il me semblait, bien plus par nécessité de dire quelque chose que par souci réel de mes humbles réponses. Mais, à présent, j'avais commencé à concevoir vaguement toute sorte de soupçons sur des points qui, naguère, se fussent effacés de mon souvenir dès la minute suivante.

J'écrivis donc, le même jour, à mon ami pour lui demander non seulement l'opinion géné-

rale des marins anglais sur l'amiral Limpus, mais s'il connaissait les motifs que pouvaient avoir des Allemands de s'intéresser à lui. La réponse, qui me parvint au bout d'une semaine, disait : « Le seul motif qui, à mon sens, peut expliquer la curiosité des Allemands touchant l'amiral Limpus est qu'il occupe maintenant la position d'inspecteur principal de la marine turque. »

Cette réponse me donna l'impression, une fois de plus, que, suivant le mot favori de la comtesse, « il y avait quelque chose en train » ; et je songeai involontairement que ce « quelque chose » pourrait bien se rattacher à la mystérieuse visite en Allemagne du prince Mohammed Ali et d'Enver bey, — si du moins mon précoce petit élève avait bien entendu les paroles de sa mère. Lorsque, plus tard, je trouvai une occasion de m'entretenir avec Son Altesse, je lui fis de l'amiral Limpus une description encore beaucoup plus élogieuse et enthousiaste que celle que m'avait envoyée mon ami. Le prince m'écouta avec la mine exceptionnellement indifférente qu'il affecte quand un sujet l'intéresse plus qu'il voudrait le faire supposer ; mais

il me sembla bien, à mesure que je parlais, que son expression « détachée » tendait à se nuancer d'une ombre de déplaisir. Lorsque je fus au bout de ce que j'avais à dire, son unique commentaire fut :

— Merci infiniment, miss A... Que c'est donc aimable à vous d'avoir pris toute cette peine !

CHAPITRE XII

SYMPTOMES ALARMANTS
MA LETTRE A SIR EDWARD GOSCHEN

Cette année 1914, la princesse m'avait demandé de ne prendre mes vacances d'été qu'après le 15 août. Vers la fin de mai, je quittai Potsdam avec les deux plus jeunes princes, leur cousine, et Frau Z..., pour aller passer quelque temps dans la villa de la Forêt-Noire. Deux jours plus tard, le docteur et le lieutenant von X... venaient nous y rejoindre avec l'aîné des princes ; ils nous amenaient le nouveau précepteur des enfants, jeune homme d'apparence douce et toute paisible, mais avec cela intraitable dès que quelqu'un avait le malheur de différer d'opinion avec lui sur un sujet politique.

Je conservais toujours, même à la campagne,

un après-midi de liberté chaque semaine ; et faute de pouvoir l'employer à quelque chose de plus amusant, je me livrais à de longues promenades solitaires, m'arrêtant de-ci de-là pour causer avec les paysans des environs, avec lesquels je m'étais déjà liée les années précédentes. L'aisance de plus en plus grande avec laquelle je me servais de leur langue me permettait désormais de m'entretenir avec ces braves gens comme si je n'étais pas une étrangère. Je me rappelais les prénoms de leurs enfants, je leur demandais si leurs vieux parents souffraient toujours de l'asthme ou du rhumatisme, et ces menus artifices, que m'avaient jadis enseignés les membres de la noble famille anglaise où j'avais vécu, achevaient de me valoir l'amitié de ces pauvres femmes de la Forêt-Noire qui, avec leur teint hâlé, leur visage flétri, paraissent avoir quarante ans lorsqu'elles sont jeunes, et soixante lorsqu'elles arrivent à la maturité.

Il y avait à peine une semaine que nous étions au château, quand l'une de ces paysannes dont les fils faisaient leur service militaire me dit qu'on allait se hâter de terminer les prochaines récol-

tes, « parce qu'après cela ce serait la guerre ».

— Quelle guerre? demandai-je, étonnée.

— Oh! mes garçons disent que ce sera contre la Russie, et sans doute aussi contre les Français, mais non pas contre l'Angleterre, car on est maintenant bons amis. Ils disent que les officiers ne parlent que de ça à la table du mess, et c'est ainsi que les soldats sont au courant. Il paraît que la Russie est déjà en train d'armer contre nous, de sorte qu'on ne pourra pas attendre trop longtemps... Mais on veut d'abord nous laisser le temps de rentrer la moisson. Nous autres, ici, nous sommes bien tranquilles! Qu'est-ce qui pourrait nous atteindre au fond de notre Forêt-Noire? On ne se douterait seulement pas de ce qui se passe au dehors si nos hommes n'étaient pas appelés sous les drapeaux. Et puis, cette fois, il paraît que ce sera tout de suite fini : avant l'hiver on aura de nouveau la paix...

Cette femme parlait avec un accent de conviction profonde et de complète tranquillité; et, lorsque, le même jour, une autre paysanne me répéta qu'il allait sûrement y avoir la guerre après la moisson, nouvelle qu'elle tenait de son fils,

jeune artilleur dont elle était évidemment très fière, je fus frappée de retrouver en elle le même calme et la même assurance. J'eus beau railler leurs informations, leur répétant qu'il n'y aurait point de guerre, et que personne en Europe n'y songeait ou ne la souhaitait : je vis bien qu'il me serait impossible de les persuader. Leurs garçons étaient pour elles des oreilles infaillibles, et, d'ailleurs, leurs maris n'étaient pas moins sûrs de leur fait. Oui, une guerre éclaterait à l'automne, — une guerre qui finirait avant l'hiver.

De retour au château, j'exprimai mon étonnement de la sottise et de la crédulité de ces braves femmes devant le lieutenant von X... Il répondit, en tirant sa moustache, qu'en effet ces gens-là étaient plus bêtes que des porcs. Les soldats qui répandaient de pareilles histoires, d'après des plaisanteries de mess mal comprises, mériteraient évidemment d'être fusillés. Mais on aurait à fusiller la moitié de l'armée, s'il fallait faire attention à toutes les fables stupides que les soldats racontaient à leurs familles. Le lieutenant ajoutait d'ailleurs que, si la guerre était prête à venir, elle trouverait l'Allemagne égale-

ment prête à la recevoir, car l'Allemagne ne connaissait que trop bien l'hostilité jalouse du reste du monde. Elle ne se résoudrait à la guerre que si elle s'y voyait contrainte, mais jamais la guerre ne la prendrait par surprise. Ses agresseurs constateraient à leurs dépens ce qu'il en coûte de s'attaquer à elle.

Je fus un peu surprise qu'un officier accueillît aussi sérieusement des propos auxquels je n'avais attaché aucune importance ; et surtout je jugeais étrange que de tels propos fussent capables de vexer le lieutenant, qui avait peine à cacher son irritation. Une fois de plus, je mis cela sur le compte de ce manque absolu du sens de la plaisanterie, que j'avais maintes fois noté chez lui aussi bien que chez la plupart de ses compatriotes. Mais je n'en regrettai pas moins d'avoir parlé, craignant que l'on ne s'avisât de rechercher et de punir les jeunes soldats coupables d'avoir répété des commérages de mess à leurs parents. Je m'efforçai donc de calmer le dépit de l'officier et de lui faire oublier mon indiscrétion ; mais je découvris que, pour mon propre compte, il m'était impossible d'oublier l'incident, d'autant plus que le souve-

nir qu'il m'avait laissé fut curieusement ravivé, quelques jours après, par la vue d'une esquisse griffonnée par le lieutenant von X..., au cours d'une conversation très animée qu'il avait eue avec le médecin. Les deux hommes étaient en train de prendre leur café et de fumer leur cigare sur un balcon qui s'ouvrait devant les fenêtres de deux chambres du rez-de-chaussée, l'une nous servant de salle d'étude, l'autre réservée aux leçons que l'aîné des princes recevait du lieutenant. Sur ce balcon se dressait une de ces tables de fer crûment coloriées qu'on voit dans toutes les maisons allemandes. J'avais entendu, de la chambre voisine, le lieutenant et son compagnon discuter de façon très bruyante, selon l'habitude des Allemands ; quand ils se furent éloignés, en ouvrant à mon tour la fenêtre du balcon, je vis voler vers moi deux ou trois feuilles de papier que le vent avait emportées de la table. Mon instinct national de propreté me fit ramasser ces papiers, avec l'intention de les jeter au panier où allaient mourir les brouillons et autres écritures inutiles de mes élèves. Mais en portant machinalement les yeux sur l'une des feuilles, j'y vis un plan, som-

mairement dessiné, du nord de l'Europe, et j'eus la stupeur d'observer que la Hollande, la Belgique et toute la côte française jusqu'à Calais ne faisaient qu'un seul bloc avec l'Allemagne. L'esquisse était exécutée avec l'un de ces crayons, rouges d'un côté et bleus de l'autre, dont se servait toujours le lieutenant pour corriger les plans militaires des enfants, et en effet, sans aucun doute possible, les quelques mots écrits étaient de la main du jeune officier. Il paraît même qu'il avait, après coup, changé d'avis, car une ligne supplémentaire, au crayon bleu, montrait qu'en dernier ressort il avait résolu de limiter à Dunkerque la portion de l'Allemagne future confisquée à la France...

J'étais encore sur le balcon, plongée dans la contemplation involontaire de l'étrange document, lorsque je vis surgir, à la porte-fenêtre de l'autre chambre, le lieutenant lui-même, dont le visage ne laissa point de trahir un certain embarras lorsqu'il vit entre mes mains le travail qu'il venait d'exécuter.

— Oh ! fit-il, c'était pour rire !... Je me suis simplement amusé à mystifier le docteur en refaisant la carte de l'Europe.

— Vraiment? — ne pus-je m'empêcher de demander en lui rendant la feuille.

Sans doute, ce dessin n'avait, en soi, aucune importance ; des milliers d'enfants allemands auraient pu dessiner des plans tout pareils, dans une crise de leur commun orgueil national. Mais il n'en reste pas moins que, ce même soir, j'écrivis longuement à l'un de mes amis anglais qui avait passé dix ans dans une banque de Berlin. Je lui dis que j'avais appris l'arrivée incognito en Allemagne d'Enver bey et du prince Mohammed Ali, qui tous deux auraient été reçus au Nouveau Palais de Potsdam ainsi qu'au palais du père de mes élèves. Je me crus tenue d'ajouter que, d'ailleurs, ma seule autorité sur ce point était l'indiscrétion d'un enfant qui pouvait avoir mal compris des paroles prononcées en sa présence. Malgré tout, j'avais des motifs de penser que l'enfant ne s'était pas trompé. Je répétai également à mon correspondant les propos des deux paysannes, touchant l'attente certaine d'une guerre « après la moisson ». Je racontai ensuite la petite histoire de la carte d'Europe dessinée par le lieutenant von X... ; et enfin j'ajoutai que, depuis le début de l'hiver passé,

un grand nombre de chefs militaires considérables n'avaient cessé de visiter nos princes, et de rencontrer chez eux le kronprinz. « Croyez-vous qu'il y ait quelque chose à retenir de tout cela ? » demandai-je ; après quoi je fis encore une brève mention de mon aventure avec Herr Steinhauer et de l'étrange curiosité de mon prince au sujet de l'amiral Limpus.

Et lorsque mon vieil ami me répondit sagement que j'avais bien tort de m'émouvoir, attendu que les Allemands de la classe militaire avaient toujours pris et prendraient toujours le plus grand plaisir à discuter les détails d'une guerre possible, j'éprouvai un ennui mêlé de remords, avec l'impression désagréable de m'être inutilement abaissée au rôle de « ramasseuse de potins ». Quant à la visite du prince égyptien et d'Enver bey, mon correspondant refusait absolument d'y croire. Aussi me promis-je de ne plus avoir désormais de ces folles idées ; et bientôt l'arrivée d'une escadre anglaise à Kiel, donnant occasion au Kaiser de hisser son drapeau d'amiral à bord du navire anglais *King-George V*, m'amena plus que jamais à rougir de mes soupçons. Mais voilà que, trois jours après la mémo-

rable rencontre de Kiel, l'assassinat de l'archiduc Ferdinand et de sa femme à Serajevo allait devenir le point de départ d'une série d'événements bien faits de nouveau pour m'inspirer les plus graves alarmes !

Je me trouvais encore avec les enfants dans la Forêt-Noire, à la date où nous parvint la nouvelle du drame de Serajevo. Le prince et la princesse avaient promis de venir nous rejoindre le 29 juin. Mais un télégramme nous annonça qu'il leur était impossible de quitter Potsdam. L'assassinat, comme l'on pense, provoqua dans notre petit monde de longues discussions. Le docteur, catholique fervent et grand admirateur de l'archiduc, n'avait pas assez d'anathèmes contre l'assassin, et du même coup contre tous les Serbes ; tandis que le lieutenant, tout en s'accordant avec lui sur le compte des Serbes, qu'il appelait une « race de chiens enragés », ne trouvait pas du tout mauvais pour l'Allemagne que l'archiduc Ferdinand, « ce suppôt de la réaction », eût été supprimé juste au bon moment.

— Cette mort vient à point pour permettre l'éclosion de grandes choses, à commencer par

le châtiment de la Serbie ! prononça-t-il, le jour où la nouvelle nous parvint au château.

Le matin du 31, — je retrouve la date dans un *journal* que je m'étais décidée à rédiger depuis quelque temps, — le lieutenant von X... reçut un télégramme qui parut lui causer une vive émotion. Quelques heures plus tard, après notre goûter, il vint me trouver, et me demanda la permission de me faire ses adieux. Je fus extrêmement surprise, car ni lui ni personne n'avait soufflé mot, jusque-là, d'un départ possible. Je lui dis que j'espérais du moins qu'il n'avait pas reçu de mauvaises nouvelles.

— Oh ! pas le moins du monde ! répondit-il en me serrant la main. On m'ordonne de rejoindre mon régiment, et c'est là un ordre que je ne saurais déplorer. Et pourtant, combien vont me manquer mes heureuses journées de paisible travail, mes deux élèves, et vous aussi, mademoiselle ! — ajouta-t-il poliment, avec un de ses raides saluts militaires.

— Mais vous reviendrez sans doute auprès des petits princes ! répliquai-je. Après les manœuvres impériales de l'automne, peut-être ?

Je me rappelais, en effet, que plusieurs fois

déjà il s'était absenté pour aller prendre part à ces grandes manœuvres. Mais il secoua la tête en signe de négation :

— Ah ! les manœuvres impériales ! — s'écria-t-il avec emphase, en même temps qu'une flamme soudaine s'allumait dans ses yeux bleus. — Après les manœuvres impériales, mademoiselle, je crois bien que je serai plus occupé que jamais !...

Il s'arrêta court, avec l'air d'un homme gonflé de nouvelles sensationnelles, mais qui mourrait plutôt que de consentir à les révéler. Je crus, sur le moment, que ces nouvelles ne concernaient que lui seul : mais je suis bien sûre aujourd'hui que son exaltation avait un objet beaucoup plus général.

Les deux aînés des jeunes princes se montrèrent vraiment peinés du départ du lieutenant. Ils s'étaient pris à l'aimer et à l'admirer pour ses connaissances militaires ; et le nouveau précepteur, avec ses goûts pacifiques, n'était guère fait pour le supplanter dans l'affection des deux petits soldats.

J'appris, vers le même temps, que tous les projets de vacances des parents de mes élèves étaient bouleversés de fond en comble ; et je

n'eus pas de peine à deviner que la cause en était à la nouvelle situation créée par l'assassinat de Serajevo. Le prince aimait à s'attribuer une importance politique égale à celle qu'il possédait vraiment dans les milieux militaires; et je comprenais qu'il jugeât déplacé de faire des visites de pur agrément ou des semblants de cures dans les villes d'eaux en vogue, au lendemain d'une catastrophe comme celle-là. Je n'en fus pas moins surprise de recevoir, quelques jours après le départ du lieutenant, un télégramme qui m'enjoignait de revenir à Potsdam avec les enfants dès la semaine suivante. L'ordre concernait également le médecin et le précepteur, comme aussi Frau Z... et tous les domestiques attachés à notre service.

Le 6 juillet, en arrivant à Potsdam, j'appris les motifs de notre rappel. Le prince partait pour Breslau, et, son absence risquant de se prolonger plusieurs mois, il avait désiré revoir ses fils et leur dire adieu. La princesse, dont la mine fatiguée et inquiète me frappa vivement, ne devait pas, cette fois, accompagner son mari. Mon

amie la comtesse elle-même me parut quelque peu déprimée ; et je m'autorisai de nos relations familières pour lui demander sur-le-champ, d'après sa propre manière de parler, s'il « y avait quelque chose en train ».

Lorsque nous nous adressions l'une à l'autre cette question invariable, toujours nous le faisions tout bas, comme des conspirateurs de théâtre ; mais il était bien rare que la comtesse ne cessât pas très rapidement d'oublier tout souci de réserve professionnelle, pour s'ouvrir à moi de ce qu'elle savait. Cette fois, par exception, je la trouvai étrangement discrète. Elle me répondit qu'elle n'était au courant de rien, et supposait simplement que cet assassinat du pauvre archiduc et de sa charmante femme avait produit sur tout le monde une impression de profond malaise. Peut-être, d'ailleurs, était-ce la vérité. Le fait est que je m'aperçus bientôt, en sortant avec les enfants, qu'au lieu d'être suivis à distance par un seul agent de police en civil, nous ne devions plus cesser d'en avoir deux pour nous escorter. Je ne tardai pas à les connaître très bien de vue, malgré la correction irréprochable avec laquelle ils tâchaient toujours

de se tenir autant que possible hors de notre rayon visuel.

Les adieux du prince à ses enfants furent empreints d'un caractère tout à fait inaccoutumé d'émotion paternelle. Le prince, d'habitude, ne s'occupait pas beaucoup du dernier de ses fils, qu'il trouvait, — et tout le monde avec lui, — très inférieur en beauté aux deux aînés : mais une tendresse soudaine pour cet enfant semblait avoir jailli de son cœur. Le pauvre petit était tout baigné de larmes en revenant vers moi, et ses deux frères eux-mêmes étaient visiblement désolés. Je ne comprenais guère encore l'importance attachée au départ d'un homme aussi « en l'air » que l'était celui-là, toujours prêt à se déplacer, et qui vingt fois était venu passer quelques heures à Potsdam lorsque ses fonctions auraient dû le retenir sur les frontières les plus lointaines de l'empire. Mais bientôt ce mystère-là, du moins, me fut expliqué; car j'appris que les enfants ne devaient pas demeurer à Potsdam. Nous devions nous rendre à ce château des bords du Rhin, que je n'avais plus revu depuis l'été de mon arrivée en Allemagne. La décision de nous y envoyer se produisit brusquement,

deux ou trois jours plus tard ; sans doute on avait imaginé ce moyen de se débarrasser de nous.

La veille de notre départ, la petite princesse, qui était maintenant devenue une vraie demoiselle, reçut la visite d'un assez grand nombre de jeunes officiers, qui tous, par une coïncidence curieuse, s'apprêtaient également à partir de Berlin, mais pour se diriger vers des régions très diverses. L'animation que trahissaient leurs visages avait quelque chose d'étrangement joyeux, et qui m'intriguait d'autant plus qu'il m'était impossible de l'attribuer à la situation politique. Je ne voulus pas, pourtant, m'exposer à une déception nouvelle en revenant à la charge auprès de la comtesse ; mais lorsque nous fûmes tranquillement installés dans notre ancienne résidence des bords du Rhin, j'avoue qu'avec toutes les précautions nécessaires je m'ingéniai à extraire de mes élèves tout ce que ces enfants pouvaient bien savoir.

— Pourquoi donc y a-t-il tant d'officiers qui partent? — demandai-je, par exemple, à l'aîné des trois petits princes, qui se considérait comme un grand garçon depuis qu'il avait cessé d'être

officiellement sous ma tutelle. — Est-ce que l'on va avancer la date des manœuvres ?

L'enfant répondit d'un ton dédaigneux, comme convaincu de l'impuissance de toute femme à rien comprendre jamais aux choses militaires :

— Non, bien sûr, il ne peut pas y avoir de manœuvres en ce moment ! Mais il faut que les officiers se préparent en hâte pour combattre les Russes !

— Et qui donc vous a dit cela ? demandai-je.

— Personne ne me l'a dit expressément, répondit-il, mais je les ai entendus parler, tout le temps, de la manière dont les Russes construisent des chemins de fer et mobilisent leur armée. Sans faute, il y aura une guerre dans quelques semaines, et alors tous les hommes partiront. Oh ! que je voudrais être déjà un homme ! Papa m'avait assuré, le jour de ma fête, que l'on essaierait d'attendre que j'aie atteint mes dix-huit ans, afin que je puisse partir aussi ; mais maintenant il dit que ce n'était qu'une plaisanterie ! Tout vient de la faute des Russes ! Pourquoi ces gens-là ont-ils fait arriver la guerre trop tôt ?

Une fois de plus, je fus tentée de ne voir dans ces paroles qu'un bavardage d'enfant. Pourtant, je savais assez avec quelle liberté, souvent déplacée, le prince avait coutume de s'entretenir de toute sorte de sujets en présence de ses fils et même de leur cousine, malgré l'aptitude singulière de celle-ci à ne rien laisser perdre de ce qu'elle avait l'occasion de voir ou d'entendre. Sans cesse la jeune fille ou les deux garçons aînés me répétaient des histoires d'adultères, de divorces, de scandales variés, étranges à entendre sortir de ces jeunes bouches, tout cela provenant invariablement de la même source. La princesse, à vrai dire, avait souvent tâché à retenir la langue imprudente de son mari, pendant les premières années de mon séjour auprès des enfants ; mais depuis longtemps déjà elle y avait renoncé, comme à une entreprise sans espoir. Je réfléchis donc que, sans doute, le prince n'avait pas dû se gêner, pour traiter devant ses enfants des questions politiques ou des projets de guerre ; d'ailleurs je n'ignorais pas que la perspective même de voir ces propos indiscrets parvenir jusqu'à moi n'aurait pas eu de quoi imposer silence au

grand enfant impulsif et irréfléchi qu'était l'auguste père de mes élèves. Combien peu je supposais, à ce moment, que personne eût l'idée d'organiser l'ombre d'une surveillance autour de moi! C'est seulement plus tard que la réalité d'une telle surveillance m'est apparue tout à fait incontestable; mais aujourd'hui encore je me refuse à admettre, pour leur rendre justice, que le prince et la princesse aient été capables de s'aviser par eux-mêmes d'une mesure pareille. Je croirais plutôt que l'un des agents de police qui nous avaient suivis au château de X... aura pris sur soi de me surveiller.

La conversation du lieutenant von X... me manquait sensiblement, ce qui prouve assez combien notre existence en ce nouveau séjour devait être ennuyeuse et vide. La société du précepteur, avec sa timidité et sa gaucherie, était pour moi un encombrement, plutôt qu'une distraction. Et quant au médecin, c'est à peine si nous le voyions pendant une demi-heure deux fois par jour, lorsqu'il venait s'informer de la santé des enfants.

Nous eûmes cependant quelques visiteurs : des voisins, surtout des officiers berlinois qui

se rendaient précipitamment quelque part, ou bien qui revenaient précipitamment de quelque part. Rarement ils pouvaient nous consacrer plus d'une dizaine de minutes ; et je ne me souviens pas d'avoir obtenu d'eux autre chose qu'un double salut plein de raideur, à l'arrivée et au départ, avec deux ou trois mots de simple politesse. Mais ces visites étaient une source d'extrême satisfaction pour l'aîné des princes, qui les prenait entièrement comme s'adressant à lui seul, et ne manquait jamais de reconduire le visiteur jusqu'à la porte du parc, — sauf le cas où ce visiteur se trouvait n'être pas un officier. Tout au plus souffrait-il, par complaisance, que son frère cadet l'accompagnât dans ces excursions ; et pas une fois il n'y admettait le « bébé », qui hurlait de rage d'être laissé en arrière.

Le 15 juillet, nous eûmes ainsi la visite de l'officier qui avait escorté l'empereur cinq ans auparavant, lorsque je l'avais vu pour la première fois. Comme alors, il apparut sur le seuil du pavillon proche du jeu de quilles ; et lui-même me rappela notre rencontre ancienne, — se montrant beaucoup plus loquace, maintenant qu'il

n'avait pas avec soi un auguste compagnon. Il est vrai qu'il nous était envoyé de la part de son impérial maître, avec un message pour les jeunes princes. Il nous dit qu'il avait encore à remplir une autre mission spéciale dans nos environs, mais qu'il devait être de retour à Potsdam dès le lendemain.

On n'avait pas apporté, cette fois, le jeu inventé par le comte Zeppelin, les savantes leçons du lieutenant von X... faisant défaut pour l'expliquer aux enfants. De plus, la grande caisse eût risqué d'alourdir inutilement nos bagages. Mais voici que, dans la soirée de ce 15 juillet, la visite que je viens de mentionner rappela le jeu des dirigeables à l'aîné des princes ! Le jeune garçon regrettait que nous ne l'eussions pas apporté, car lui-même, dit-il, aurait eu grand plaisir à jeter des bombes sur Saint-Pétersbourg, pendant que les « enfants », — comme il appelait ses frères, — se seraient amusés à faire marcher les soldats de plomb vers la même ville.

— Et pourquoi sur Saint-Pétersbourg ? demandai-je.

— Oh ! je puis vous garantir que nous y arriverons avant peu ! répondit-il, d'un ton tout impérial.

Du moins fut-il ordonné aux domestiques de déballer la caisse contenant les soldats de plomb, et promptement la partie fut organisée.

Je m'étais assise avec un livre sur un banc, non loin de mes élèves, et c'est seulement après le goûter que je vins me rendre compte des progrès du jeu. L'aîné des princes et sa jeune cousine étaient en train de diriger la partie, engagée par les deux autres enfants. Le frère aîné avait même pris la peine de dessiner à la craie, sur le plancher, une carte d'Europe, et je fus toute saisie de voir que les deux petits joueurs s'occupaient à remplir de leurs troupes non seulement la France, mais aussi la Belgique.

— Pour l'amour du ciel, que faites-vous là, petits vandales ? m'écriai-je.

— Oh ! il faut qu'ils se hâtent avant de se retourner contre les Russes ! expliqua le prince aîné, qui était évidemment l'initiateur responsable de toutes les opérations stratégiques.

— Mais vous savez bien que vous n'avez pas le droit de passer par la Belgique ! insistai-je.

Le lieutenant von X... ne vous a-t-il pas appris que c'est un pays neutre, c'est-à-dire un pays où aucune autre nation ne peut faire pénétrer ses troupes en armes?

— Oui, sans doute, il nous l'a appris, répliqua le jeune garçon; mais maintenant la situation a changé : la Belgique va nous laisser passer, et nous lui paierons sa complaisance très cher, ainsi qu'au Luxembourg!

— Cette idée est-elle née spontanément dans votre imagination, ou bien est-ce quelqu'un qui vous l'a mise en tête? demandai-je.

— Personne ne m'a mis en tête la manière de jouer avec mes soldats! répondit fièrement le jeune prince. Mais ce que je vous dis là va arriver, c'est sûr. Tous les officiers le savent bien!

Notre dialogue ne se poursuivit pas davantage. Mais je ne pus m'empêcher de songer qu'il y avait quelque chose de très sérieux, au fond de ces paroles et de ce simple jeu d'enfants. Décidément, il fallait que j'avertisse quelqu'un de ce qui se préparait.

Restait seulement à trouver ce « quelqu'un ». Je pensai d'abord à la grande dame anglaise dont la recommandation m'avait procuré ma

situation en Allemagne. Mais le mari de cette dame était mort, et je me demandais si la veuve serait personne à tirer parti de ma lettre. A force de réfléchir, pendant la nuit suivante, il me vint à l'esprit que je ferais sagement de m'adresser à l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, sir Edward Goschen, en lui disant qui j'étais, ce que j'avais appris durant les derniers mois et de quelle façon je l'avais appris. Déjà, il est vrai, une première démarche m'avait valu les railleries de mon vieil ami d'Angleterre. Mais ce jeu consistant à envahir la Belgique en un moment où l'Europe entière semblait s'ingénier à maintenir la paix m'avait réellement inspiré une sorte de panique. Je ne connaissais que très vaguement sir Edward Goschen, comme je l'ai dit, et n'avais aucune autre relation avec le personnel de l'ambassade anglaise ; mais je pensai que la mention des noms de quelques-uns de mes parents de Londres et de Washington, et surtout la révélation de l'emploi que j'avais occupé depuis cinq ans suffiraient pour garantir à sir Edward le caractère, tout désintéressé, de mon intervention.

CHAPITRE XII

LES SYMPTOMES S'AGGRAVENT

Et maintenant j'ai à raconter une très grande sottise, dont le souvenir me pèsera toujours lourdement sur le cœur.

Après avoir écrit ma lettre, dont la rédaction m'avait occupée pendant une bonne moitié de la nuit, voici que, le matin suivant, au lieu d'avoir la sagesse toute rudimentaire de sortir du château et d'aller moi-même jeter l'enveloppe au bureau de poste, en bas du village, je la joignis sottement au reste du courrier. Il y avait une table dans l'antichambre, au pied de l'escalier principal du château, où chacun avait coutume de déposer, deux fois par jour, les lettres destinées à la poste ; après quoi le paquet était pris par un domestique et porté à la gare la plus proche. Comme je l'ai dit déjà, j'étais à mille

lieues de soupçonner qu'une surveillance fût exercée autour de moi, et peut-être d'ailleurs, en vérité, le nom de l'ambassadeur d'Angleterre, sur l'enveloppe de ma lettre, aurait-il suffi à la faire confisquer, même si on l'avait trouvée dans la boîte du bureau de poste. N'importe ! il me semble toujours que tout ce qui allait m'arriver par la suite n'aurait pas eu lieu sans ma sotte imprudence de ce jour-là !

La lettre partie, je restai fort agitée, me demandant à quel résultat pourrait aboutir cette audacieuse démarche. Je m'attendais un peu à ce que sir Edward Goschen me répondît une lettre rassurante, affirmant que la situation politique n'avait rien d'anormal. Cependant les jours passaient sans m'apporter de réponse; si bien que je commençai à me sentir un peu offensée. Je trouvais humiliant que l'on ne daignât point prêter la moindre attention soit à mes renseignements, ou du moins au sentiment patriotique qui avait dicté ma lettre. Tout au plus essayais-je de panser les petites blessures de mon amour-propre en me disant que, sans doute, l'ambassadeur avait craint de m'envoyer une réponse qui risquerait d'être vue, et de m'attirer des ennuis.

Ce fut même, je m'en souviens, cette réflexion qui me conduisit, par degrés, à entrevoir enfin la possibilité d'une autre hypothèse, suivant laquelle sir Edward Goschen n'aurait pas reçu ma lettre. Qui sait, me disais-je, si le service de la poste n'est pas soumis à une censure secrète? Quant à l'existence d'une telle censure au château, pas un moment cette crainte-là ne me vint à l'esprit.

Notre vie habituelle se poursuivait tranquillement, dans une monotonie parfaite. La seule chose qui me troublât un peu fut l'interruption soudaine des lettres et télégrammes que je m'étais accoutumée à recevoir de la mère de mes élèves. Celle-ci ne manquait jamais, lorsque je me trouvais loin d'elle avec les enfants, de m'écrire, au moins une fois par semaine, un court billet hâtivement griffonné en langue anglaise; et souvent aussi elle dictait à un secrétaire des lettres plus longues, en allemand, — pour ne point parler de fréquentes dépêches où la princesse s'excusait d'avoir oublié, dans ses lettres, telle ou telle recommandation des plus importantes. Aussi m'étais-je bien attendue à voir venir un message vers le 17 juillet; mais la let-

tre ne vint pas, non plus que celle qui, chaque semaine, arrivait aux enfants. Cette dernière lettre fut bien remplacée, quelques jours après, par un télégramme à l'adresse des trois garçons ; mais je fus frappée de constater que la princesse n'y faisait absolument aucune mention de ma personne.

Et voilà que, le 24 juillet, ce fut Frau Z... qui eut l'honneur de recevoir une lettre de la main du secrétaire de la princesse, avec la propre signature de Son Altesse !

La brave femme vint m'annoncer avec orgueil ce qui constituait, pour elle, un événement mémorable ; car je ne crois pas que jusqu'alors, et depuis mon entrée dans la maison, Son Altesse lui eût encore adressé une seule lettre, écrite ou dictée. Il est vrai que, dans la lettre susdite, la princesse se plaignait à Frau Z... d'avoir beaucoup à souffrir de ses migraines : de telle sorte que je continuai à ne pas trop m'étonner de son silence envers moi. Dans la relation détaillée des travaux et de la santé des enfants, que je mis à la poste ce jour-là, — ainsi que je le faisais régulièrement deux fois par semaine, — je ne négligeai pas d'ajouter combien la

nouvelle de cette indisposition m'avait peinée.

Nous recevions au château un journal quotidien berlinois et plusieurs journaux illustrés hebdomadaires. Le médecin et le précepteur étaient toujours les premiers à en prendre connaissance, — chose qui, en Allemagne, est considérée comme faisant partie des droits naturels du sexe masculin. Mais ces messieurs voulaient bien, ensuite, me communiquer les journaux en question ; et je recevais en outre, pour moi seule, un journal quotidien anglais, ainsi qu'une revue de quinzaine. Or voilà que, le 28 juillet, le courrier n'apporta absolument rien pour moi ! Interrogé, le nouveau valet de chambre des petits princes m'apprit que, pour un motif inconnu, aucun journal n'était arrivé. Je supposai qu'un accident quelconque avait retardé le courrier du matin ; et je ne fus véritablement surprise qu'en ne voyant rien venir ni dans la soirée, ni le lendemain matin.

Je demandai au précepteur ce qui se passait dans le monde ; mais il me répondit que, lui non plus, n'avait pu voir aucun journal. Le médecin fit observer que l'absence de journaux était chose singulière, et promit de descendre

s'en informer au bureau de poste ; mais le soir, lorsqu'il vint faire sa seconde visite professionnelle aux enfants, il confessa avoir oublié sa promesse. Il ajouta que, d'ailleurs, il avait vu plusieurs personnes pendant la journée, et que pas une n'avait eu à lui rien apprendre d'intéressant, de telle sorte que nous pouvions être tout à fait tranquilles.

Cette conspiration du silence me prouve aujourd'hui de la façon le plus évidente que tout le personnel du château avait été, dès lors, mis secrètement en garde contre moi. Il n'y eut pas jusqu'à Frau Z..., qui, sans doute, n'eût reçu l'ordre de m'empêcher de sortir du château, pendant mon après-midi de congé ordinaire. Elle m'envoya dire qu'un léger embarras gastrique venait de la frapper, et qu'elle me priait de lui apporter moi-même mon infaillible flacon de sels volatiles. Et puis, lorsque j'arrivai auprès de son lit, elle se plaignit de si vives douleurs, et témoigna un tel désir de ma compagnie, que force me fut de la lui offrir.

Du 28 juillet jusqu'au 4 août, je ne vis aucun journal, ne reçus aucune lettre, n'appris absolument aucune nouvelle du dehors. Enfin, le

matin du 4, un grand coup frappé à ma porte me réveilla brusquement. Il était à peine six heures et demie. Ma première pensée fut que l'un des enfants était malade ; et ma crainte se trouva renforcée lorsque je vis entrer la vieille gouvernante.

— Serait-il arrivé quelque chose aux enfants? demandai-je effrayée.

— Non, gracieuse demoiselle, les enfants vont très bien ! répondit Frau Z... Je viens seulement vous dire que Son Excellence le comte de S..., — un vieil ami de la princesse, qui figurait parmi nos visiteurs les plus constants de Potsdam, — est arrivé, la nuit dernière, en automobile. Il vous présente ses compliments, et désire vous voir le plus vite possible.

Cette nouvelle, je l'avoue, ne laissa pas de m'inquiéter.

— Est-ce qu'il apporterait de mauvaises nouvelles du prince ou de la princesse ? demandai-je avec une anxiété d'autant plus grande que le visage de Frau Z... me semblait revêtu d'une gravité inaccoutumée.

— Non, dit-elle, je ne le crois pas ! J'ai l'idée qu'il s'agit d'une affaire qui ne concerne que

vous. Peut-être quelque instruction que l'on vous envoie. En tout cas, Son Excellence a hâte de vous voir, devant repartir immédiatement. Vous trouverez Son Excellence au salon blanc, et non pas dans la salle d'études.

Dès que Frau Z... m'eut appris que le visiteur était chargé pour moi d'un message personnel, j'eus le pressentiment d'un malheur ; mais impossible d'en imaginer la cause ni la nature véritables. Rattachant cette visite à l'interruption des lettres de Potsdam, je m'ingéniais à deviner ce que je pouvais bien avoir fait pour déplaire à la princesse.

Je m'habillai précipitamment, et, sans attendre mon déjeuner, je descendis au plus vite dans la charmante pièce qui aurait servi de boudoir à la mère de mes élèves, s'il lui avait plu de venir jamais demeurer au château. Cette pièce était très éloignée de la salle d'études, ainsi que des appartements occupés par les enfants et leurs domestiques.

CHAPITRE XIV

LA DÉLIVRANCE

J'avais eu beau hâter ma toilette : le comte m'attendait déjà au salon blanc. C'était un gros homme d'une soixantaine d'années, d'une intelligence médiocre, mais que j'avais toujours trouvé d'une extrême politesse, et qui, avec cela, me paraissait avoir un cœur excellent.

Il se tenait debout auprès de l'une des deux fenêtres qui donnaient sur le Rhin, avec ses grasses mains roses croisées derrière le dos. Étant un peu sourd, il ne m'entendit pas entrer, et, lorsque je lui adressai la parole, il se retourna brusquement pour me saluer, mais avec une mine étrangement solennelle, et sans la moindre trace du bon sourire affectueux qu'il avait toujours eu naguère pour les petits princes et leur institutrice.

— Mademoiselle, commença-t-il aussitôt en allemand, je viens m'acquitter auprès de vous d'une mission pénible. Je suis envoyé par la princesse, qui, en l'absence du prince son mari, m'a fait l'honneur de me demander mon avis. Il nous a semblé que le mieux était que je vinsse moi-même vous voir, au lieu de déléguer vers vous une personne étrangère. Un voyage en ce moment n'était pas sans me déranger : mais j'ai senti, comme la princesse, qu'il valait mieux à tous les points de vue que je prisse sur moi la mission dont il s'agit. Je regrette, miss A..., d'avoir à vous dire qu'une nouvelle bien fâcheuse est arrivée à notre connaissance : nous avons appris qu'en ce temps d'épreuve nationale, vous aviez jugé à propos d'abuser de la confiance du prince et de la princesse, vos maîtres, qui pendant cinq ans vous avaient traitée en amie !...

Devant ces paroles, et le ton qui les accompagnait, je demeurai absolument atterrée. Toute la pièce tournait sous mes yeux, et je me sentis moi-même sur le point de tomber. A grand'peine repris-je assez de sang-froid pour balbutier que je ne savais ce que le comte voulait dire.

— Il doit y avoir eu là quelque méprise déplorable ! murmurai-je.

— Pas l'ombre de méprise, malheureusement ! répondit l'envoyé de la princesse. Nous avons eu la preuve que vous avez tenté de faire parvenir des renseignements secrets à un ennemi de notre pays, et, par conséquent, à un ennemi de la maison de vos maîtres ! Oui, mademoiselle, vous avez profité de la confiance qui vous était accordée pour jouer le rôle d'une véritable espionne !

Enfin je comprenais ! Le comte ne pouvait parler que de la lettre adressée par moi, le 16 juillet, à l'ambassadeur d'Angleterre. Je devinai que ma lettre devait avoir été saisie, ouverte, soit dans la maison même ou au bureau de poste, et que, sans aucun doute, on ne l'avait point laissée arriver jusqu'à sir Edward Goschen. Si bien qu'avant de réfléchir à l'opportunité d'une telle question, je demandai carrément :

— Faites-vous allusion à la lettre que j'ai écrite à l'ambassadeur de mon pays ?

— J'ai le droit de ne répondre à aucune de vos questions, fit pompeusement le vieux comte, et en effet, je n'y répondrai pas. Ma mission a,

d'abord, pour objet d'emmener immédiatement les jeunes princes et leur cousine dans un autre endroit, où Son Altesse viendra les rejoindre ; les domestiques nous suivront sans délai. Quant à vous, notre gracieuse princesse me charge de vous dire qu'elle est aussi affligée qu'étonnée de votre conduite. Il lui serait trop pénible de vous revoir ; aussi est-il convenu que, pour le moment du moins, vous resterez ici. La princesse ne serait nullement obligée de vous payer votre salaire, après l'acte de trahison dont vous vous êtes rendue coupable ; mais elle veut bien vous faire remettre le montant de votre dernier mois, ainsi que l'équivalent d'un autre mois de vos gages. Je vais vous délivrer cet argent, en échange d'un reçu. Cela fait, vous voudrez bien vous retirer dans votre appartement, sans essayer de revoir les enfants. La chose vous est strictement défendue. C'est moi-même qui me chargerai de leur tout expliquer. Et sachez que vous devez être reconnaissante à votre gracieuse maîtresse de la bonté qu'elle a de ne point permettre qu'on vous livre à la police, comme une simple espionne !

La voix du comte devenait de plus en plus

tremblante d'indignation, à mesure qu'il parlait. Le vieil homme « se montait » évidemment, sous l'effet de sa propre éloquence; enfin il demeura en arrêt devant moi, le visage cramoisi, ses gros yeux fixés sur les miens comme pour me foudroyer.

Cette attitude me fit oublier que je n'étais pas tout à fait innocente ; et les sentiments de profond regret qui m'avaient étreint le cœur au début de cet entretien se changèrent soudain en amertume irritée. Je commençai à me défendre passionnément, m'écriant que ma conduite n'avait été, en aucune manière, celle d'une espionne. J'avais appris, sans le vouloir, des choses que ma patrie avait le droit de connaître ; et, naturellement, j'avais placé le patriotisme au-dessus de tous mes autres devoirs. Encore n'avais-je rien fait qui pût nuire à l'Allemagne, non plus qu'à la famille de mes élèves.

Tout ce que je disais ainsi ne servait qu'à augmenter la colère du vieux comte. Après plusieurs essais infructueux, il finit par m'interrompre, et se lança dans une diatribe violente contre l'Angleterre et contre les Anglais. Nous

étions une race de traîtres ; nous avions toujours été les serpents de l'Europe ; et maintenant, avec une basse jalousie, nous conspirions contre l'Allemagne ! C'est nous qui avions décidé la Russie à l'attaquer, nous qui avions contraint la Belgique à empêcher les armées allemandes de la traverser librement, ce qui leur aurait permis d'écraser la France dès le premier choc. Et voici que, pour comble de déloyauté, l'Angleterre venait elle-même de déclarer la guerre à l'Allemagne !

La nouvelle m'arrivait à l'improviste ; et je compris aussitôt pourquoi l'on m'avait empêchée de recevoir ou de lire aucun journal depuis plus d'une semaine. Sans le moindre doute, il y avait longtemps que j'étais épiée ; et les serviteurs mêmes de la maison, — ou, en tout cas, Frau Z..., ainsi que le médecin et le précepteur, — avaient été avertis de la suspicion où je me trouvais.

Je me récriai vivement, interrompant le vieux comte pour prendre la défense de l'Angleterre et affirmer que, sans nul doute, c'était elle qui avait dû être forcée à la guerre ; mais mon interlocuteur à son tour me coupa la parole, criant

à tue-tête que tout ce que je disais n'avait pas le sens commun. L'ambassadeur Goschen savait d'avance tout ce qui se préparait. Il avait renvoyé depuis plusieurs semaines quelques-uns de ses domestiques allemands, et ne s'était pas donné la peine de les remplacer. Cela seul ne prouvait-il pas suffisamment qu'il prévoyait son prochain départ de Berlin ?

A cet argument je ne pouvais répondre, dans l'ignorance où j'étais de tout ce qui concernait l'ambassadeur. De telle sorte que, passant à un sujet plus personnel, je dis au comte que, si l'on m'enlevait mes élèves, je n'entendais pas rester sans eux au château. Je n'étais coupable d'aucun crime : nul n'avait le droit de me retenir. Je n'accepterais que la somme qui m'était due pour le mois échu : mais, deux heures après le départ des enfants, je partirais de mon côté.

La manière résolue dont j'énonçais mes intentions eut pour effet de calmer un peu la fureur du vieillard. Cessant de divaguer sur la perversité ténébreuse de l'Angleterre, il me dit que, d'après la loi allemande, je m'étais rendue

coupable du crime d'espionnage ; que, si j'avais été institutrice dans une famille ordinaire, immanquablement je serais déjà entre les mains de la police ; mais que, malgré la noirceur de ma conduite, la princesse avait eu compassion de moi, en même temps qu'elle désirait éviter un scandale dans l'intérêt de ses enfants. Bientôt, sans doute, tous les Anglais demeurant en Allemagne seraient relégués dans des camps de concentration ; et moi-même, en d'autres circonstances, je pourrais m'estimer trop heureuse de partager leur sort. Comme espionne, je devrais être arrêtée ; comme sujette d'une nation ennemie, je mériterais d'être internée ; et voilà de quel sort l'adorable bonté de la princesse daignait me préserver ! Mais c'était précisément par un effet de cette bonté que je serais rigoureusement retenue au château, non pas tout à fait comme prisonnière, — comme sujette anglaise placée sous une surveillance qui me mît dans l'impossibilité de nuire.

Aussi bien, conclut-il, si même l'on m'avait permis de sortir du château, — chose bien impossible, après que je m'étais montrée une créature si perverse et si dangereuse, — jamais je

ne serais parvenue à sortir du pays. Tous les trains étaient affectés au transport des troupes, et cela continuerait ainsi pendant des semaines. Mais il n'était pas probable que la guerre durât bien longtemps. Avant quinze jours, l'armée allemande serait aux portes de Paris ; puis, après avoir abattu la France, les conquérants se retourneraient contre la Russie, fort entamée déjà par les Autrichiens. La guerre finie, je serais libre de rentrer dans mon pays et d'y raconter autant de mensonges qu'il me plairait sur mes augustes protecteurs : mais non pas avant !

Toute la politesse caractéristique du vieux gentilhomme était tombée, comme les feuilles jaunies d'un arbre au premier vent de l'hiver. Il me fut donné de le voir entièrement dépouillé de l'enveloppe, toute superficielle, de ses belles manières, et ce fut encore là une leçon, — la dernière, — que j'eus l'occasion de recevoir touchant l'espèce fameuse du *junker* prussien.

Il ne me restait qu'à me soumettre provisoirement, pour peu que j'eusse souci de ma dignité. Ou plutôt même, je sentais que toutes les démarches que je pourrais tenter n'auraient

guère de chance de me servir. En conséquence, j'acceptai le montant du mois échu, qui se trouvait déjà déposé sur une table ; et, ayant salué mon visiteur, je remontai chez moi. J'imagine que le vieil homme aura été désappointé de ce que je ne l'aie pas supplié, en pleurant, de m'autoriser à revoir mes élèves. Sans doute, mon silence à ce sujet lui aura paru le signe d'une profonde dureté de cœur. Et en réalité cependant, j'aurais sincèrement souhaité dire adieu à ces enfants ; mais j'étais trop fière pour solliciter une faveur qui risquait de ne pas m'être accordée.

Il n'y eut pas jusqu'à Frau Z... qui ne se dispensât de venir prendre congé de moi : ou plutôt je crois qu'on le lui aura défendu, et que même la brave femme l'aura secrètement regretté. Quant à ce que l'on put dire de moi aux enfants, je l'ignore, et tout porte à croire que je ne le saurai jamais. La dernière trace de leur passage à l'horizon de ma vie a été le bruit rapide d'une automobile, probablement celle du comte, les emportant loin de moi pour toujours. Mes fenêtres donnant sur l'autre face du château, il m'était impossible de voir ce qui se passait dans la cour.

Après le départ de mes chers petits princes, je fis un violent effort pour me rendre bien compte de ma situation, et pour arrêter un plan de conduite. Mais aucun projet un peu défini ne m'était encore venu en tête lorsque, vers midi, une gentille servante, nommée Marguerite, m'apporta dans ma chambre un plateau sur lequel on avait disposé, d'un seul coup, tous les éléments de mon dîner. Je suis certaine que cette jeune fille, ainsi que tous les domestiques laissés au château, avait été instruite de ma qualité d'espionne en même temps qu'on lui avait recommandé de me surveiller étroitement et de me traiter avec rigueur. Cependant son attitude à mon endroit me parut tout aussi aimable qu'à l'ordinaire. Elle me dit qu'elle était désolée d'apprendre que j'étais malade, et hors d'état d'accompagner les princes auprès de leur mère. En quoi l'excellente fille, d'ailleurs, ne se trompait point, car mon aventure du matin m'avait complètement anéantie : mais ce furent les affectueuses paroles de la jeune Marguerite qui me suggérèrent enfin l'idée d'un plan capable de me rendre la liberté.

Affectant désormais d'être encore plus souf-

frante que je l'étais en réalité, je commençai par refuser de toucher à mon dîner. Sur quoi la gentille Marguerite, — combien je souhaiterais qu'elle pût lire ici l'expression sincère de ma gratitude! — redoubla pour moi de tendre pitié. Elle me pria de prendre du moins, sur le plateau, une enveloppe à demi cachée sous ma serviette. L'enveloppe contenait un billet où le comte me disait que, suivant la volonté expresse de la mère de mes élèves, je ne serais nullement obligée à me tenir enfermée dans un appartement, mais que j'étais libre de me promener à mon gré aussi bien dans le château que dans le parc. Il m'était seulement défendu de franchir les grilles. Etant donné ce que j'ai appris, depuis mon retour, de la manière dont furent traités mes compatriotes internés en Allemagne, j'ai aujourd'hui l'impression d'avoir obtenu un traitement de faveur. Mais, sur le moment, je me sentais bouillir d'indignation.

Je passai désormais la plus grande partie de mes heures, la nuit comme le jour, à développer dans ma tête le plan inspiré d'abord par les paroles de Marguerite. Ma seule pensée était de m'enfuir, et c'est à cela que je parvins, en effet, sans trop de retard.

Ayant achevé de dire ce que j'ai pu noter d'intéressant touchant les dispositions de l'Allemagne à la veille de la guerre, je n'ai pas le droit de m'imposer davantage à l'attention du lecteur. Mais l'on me pardonnera d'indiquer encore, très brièvement, de quelle manière j'ai pu hâter l'instant de ma libération.

Mon premier soin fut de persister dans mon rôle de malade, en mangeant tout juste le peu qui m'était indispensable pour demeurer capable d'exécuter mon plan.

De même encore, malgré la permission qu'on me donnait de me promener dans le parc, je résolus de ne pas bouger de l'étage où se trouvait mon appartement ; et le manque d'exercice avec la privation de nourriture eurent vite fait de me donner l'apparence d'une personne dangereusement atteinte. Après six semaines de cette existence misérable, j'eus, en effet, la satisfaction de constater que tout le monde au château prenait au sérieux ma prétendue condition de malade. Et certes je jurerais qu'il n'y a pas une Allemande de santé normale qui eût été de

taille à supporter, même pendant la moitié de ce temps, les angoisses de la faim. Cette diète aurait suffi, à elle seule, pour convaincre mon entourage de l'extrême gravité de ma situation.

Le 15 septembre, ayant entendu sonner minuit, je m'habillai très simplement ; et n'emportant avec moi que mon porte-monnaie, mon *journal*, et un vieux passeport américain retrouvé par bonheur au fond de ma malle, je me dirigeai en courant vers la sortie du château. La certitude que j'étais gravement malade avait porté ceux qui me gardaient à se relâcher de plus en plus de leur surveillance ; et la seule difficulté que je prévoyais était la perspective de rencontrer quelqu'un auprès de l'antique poterne extérieure, toujours solidement verrouillée. Aujourd'hui encore, je considère comme un miracle d'avoir pu ouvrir le vantail pratiqué dans cette poterne sans réveiller les habitants de la loge voisine. Mais j'eus la chance d'y réussir, après quoi je pris rapidement la direction de Coblence, — la grande ville la plus voisine, — en évitant d'approcher des gares de chemin de fer, mais d'ailleurs sans cesser de suivre la grand'route.

Je savais qu'on ne s'apercevrait pas de ma disparition avant huit heures du matin, heure où l'on avait coutume d'apporter à la « malade » son café au lait. Or, dès six heures, j'étais parvenue à changer sensiblement mon extérieur. Le hasard providentiel d'une terrible averse m'avait servi d'excuse pour acheter à une paysanne son long manteau de bure. Plus loin, dans un endroit où j'avais la certitude de ne pas être observée, je me cachai la tête sous un ample fichu de couleur, que j'avais emporté avec moi. De cette manière, je pouvais très bien passer pour une paysanne, à condition de ne parler que le moins possible, afin de n'être pas trahie par un reste d'accent étranger. Vers midi, cependant, force me fut de m'arrêter dans une auberge, où je dis à l'hôtesse que je me rendais à Coblence pour prendre congé de mon frère, jeune soldat qui s'apprêtait à partir vers la France avec son régiment. Il se trouvait que, par bonheur, je connaissais le numéro d'un régiment de Coblence, dont plusieurs officiers étaient venus nous voir avant le départ de mes élèves.

Je marchai ainsi toute la journée. Le lendemain, après avoir passé la nuit dans une petite

auberge de village, j'arrivai enfin à Coblence, où j'appris toutes sortes de nouvelles « allemandes » de la guerre. Là, m'étant munie d'un billet de troisième classe, je m'embarquai sur un paquebot qui descendait le Rhin. Je n'avais pas osé prendre ce billet jusqu'à Rotterdam, par crainte que l'on s'étonnât de voir partir pour la Hollande une pauvre paysanne sans autre bagage qu'un mouchoir de couleur pareil à celui que j'avais sur la tête, et contenant des objets de toilette achetés sur ma route. Aussi me contentai-je d'aller en bateau jusqu'à Emmerich, dernière ville avant la frontière hollandaise ; et dans cette ville je changeai mon extérieur pour la seconde fois. Y ayant acheté un chapeau, un manteau de voyage, et une petite valise, je devins une touriste américaine, surprise par la guerre pendant qu'elle traversait l'Allemagne. Mon passeport avait été dûment signé et légalisé à Washington ; mais il présentait le double danger d'être déjà fort ancien et de me désigner expressément sous mon nom. Cette mention de mon nom ne laissait pas de m'inspirer une alarme parfaitement justifiée ; car comment supposer que mon nom n'eût été transmis à toutes

les frontières, après la découverte de mon évasion ? Mais soit que la princesse eût défendu de me poursuivre, ou que la nouvelle de ma fuite ne fût pas encore parvenue aux autorités d'Emmerich, le fait est qu'on me laissa passer après avoir rempli une infinité de paperasses et procédé à d'innombrables formalités.

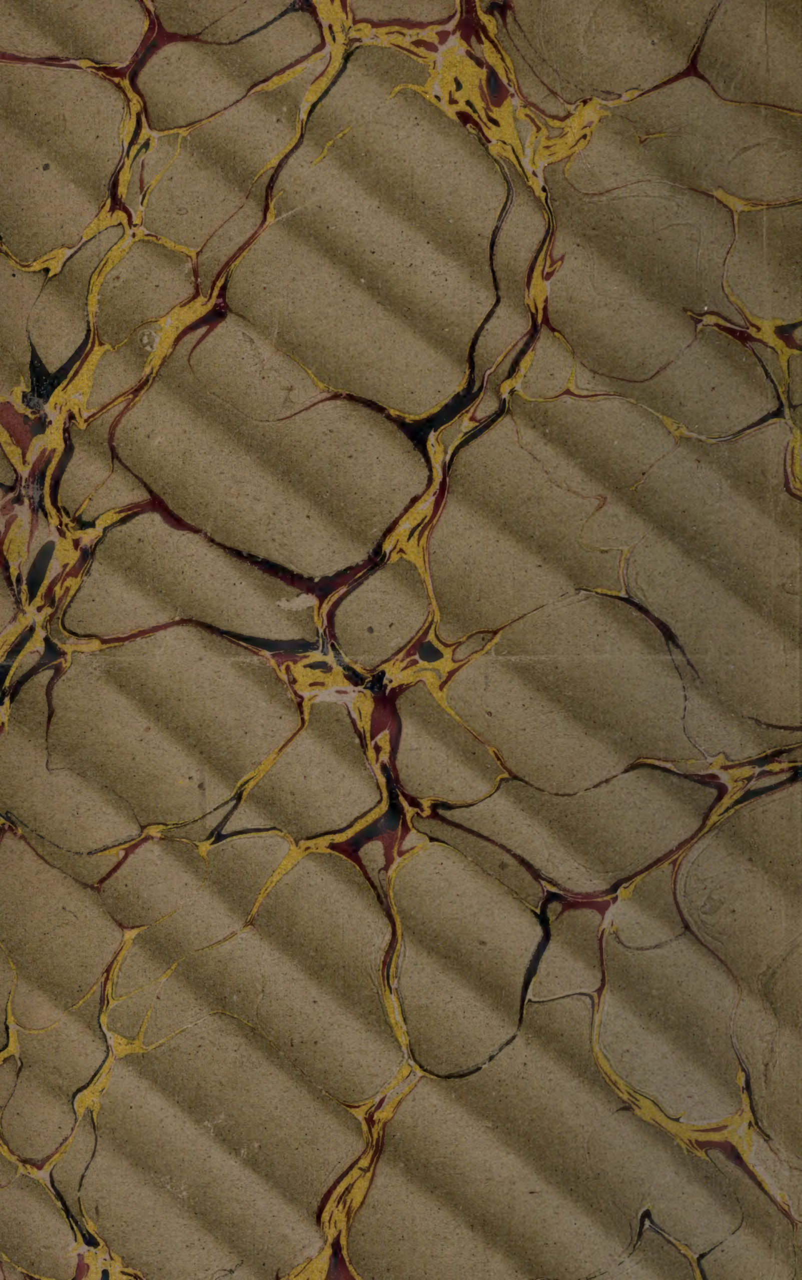
Si bien que je pus enfin sortir d'Allemagne, et prendre le bateau jusqu'à Rotterdam. Là, je fus malade pour de bon pendant plusieurs jours, qu'il me fallut passer dans une misérable petite auberge de matelots, car mes achats d'Emmerich avaient achevé d'épuiser la somme très modique qui représentait mon salaire du mois de juillet. Enfin, dans les premiers jours d'octobre, j'arrivai sans autre incident à Londres, n'apportant avec moi que le carnet où j'avais noté mes observations principales au cours des mois précédents, et la provision plus ample de souvenirs de toute espèce que j'avais emmagasinés dans ma tête pendant les cinq années de mon séjour en Allemagne.

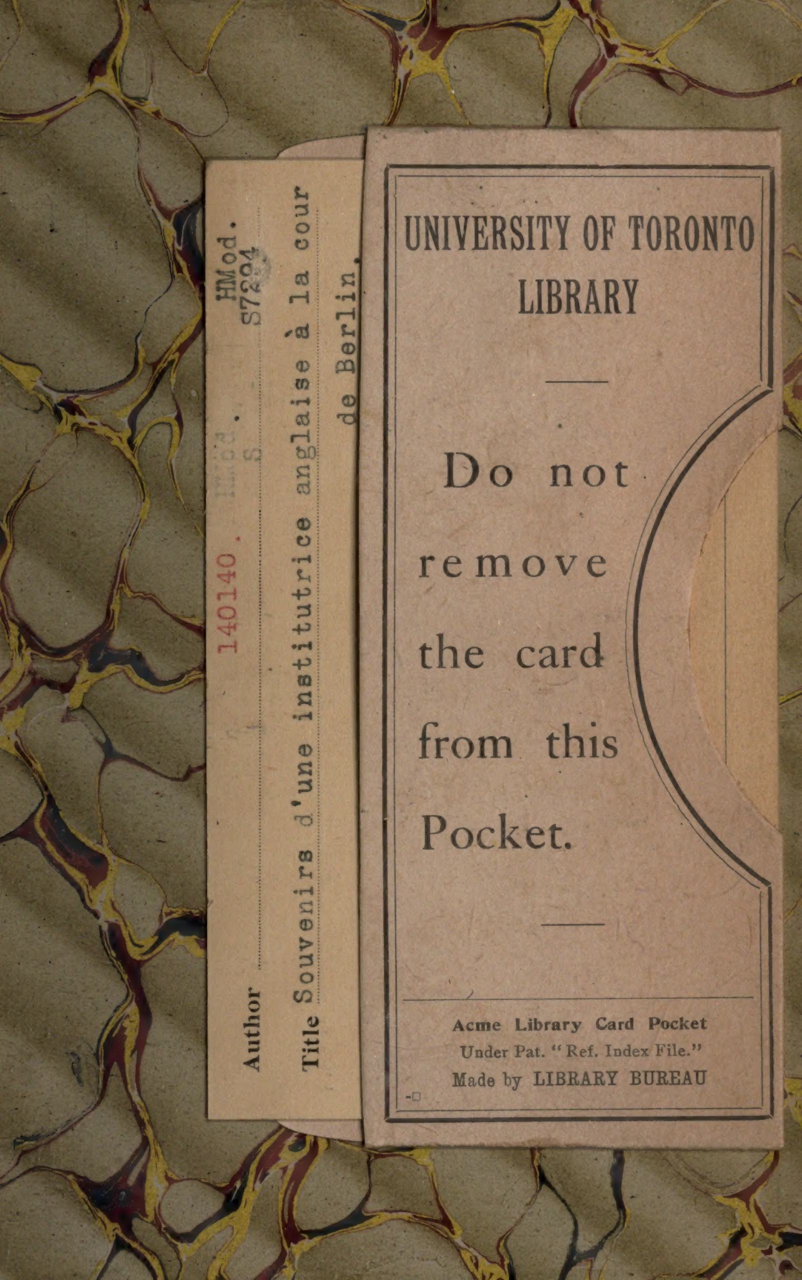
FIN

TABLE DES CHAPITRES

Imprimerie E. Aubin

Ligugé (Vienne)





UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
Author
Title Souvenirs d'une institutrice anglaise à la cour de Berlin.
HMod.
140140.

